

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

TOME CINQUIEME.

Chez DESAINT & SAILLANT,
NYON,
DAVID,
SAVOYE,
BAUCHE,
DURAND,
CAVELIER,
KNAPEN,
BABUTY fils,
AUMONT.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en François, avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME CINQUIEME,

CONTENANT

Les Vies { D'ARISTIDE, DE CATON LE CENSEUR, DE PHILOPŒMEN, DE FLAMINIUS,





A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



ARISTIDE.

ARISTIDE, fils de Lyſimachus, étoit de la tribu Antiochide & du bourg d'Alopece. [a] On a parlé fort diverſement de ſes biens; les uns ont dit qu'il vécut toûjours fort pauvre, & qu'après ſa mort il laiſſa deux filles qui demeurerent long-tems ſans être mariées à cauſe de leur pauvreté. Mais Démétrius de Phalere, s'oppoſant à cette tradition, quoique preſque générale, aſsûre dans ſon traité, intitulé *Socrate*, qu'il connoiſſoit à Phalere une terre, qu'on appelloit la terre d'Ariſtide, dans laquelle il fut enterré; & pour faire voir qu'il étoit d'une maiſon riche, il rapporte trois preuves; la premiere, la charge d'archonte qui donnoit ſon nom à l'année & qui lui échut par le ſort auquel on n'admettoit que ceux qui avoient le premier rang dans l'eſtimation qui étoit faite des biens de chaque particulier, [b] & qui, ayant de revenu cinq cent meſures, tant en grains qu'en choſes liquides, étoient appellées *Pentacoſiomédimnes*. [c] La ſeconde preuve,

[a] *On a parlé fort diverſement de ſes biens.*) Quand Plutarque recherche les biens d'Ariſtide, ce n'eſt pas qu'il faſſe état du bien entant que bien, mais c'eſt qu'à Athenes le bien marquoit le rang que les citoyens tenoient dans la républiqne,

[b] Voyez la vie de Solon.

[c] *La ſeconde preuve eſt le ban de l'oſtraciſme dont il fut banni.*) Cette preuve ſeroit fort bonne, ſi le ban de l'oſtraciſme

ve, c'est le ban de l'ostracisme dont il fut banni; & que l'on ne décernoit jamais contre les pauvres, mais toûjours contre ceux des premieres maisons, & qui, par leur grandeur & par leur richesse, s'étoient attiré l'envie. Enfin la troisieme preuve qu'il rapporte, [d] ce sont les trépieds des jeux publics qu'il consacra dans le temple de Bacchus, comme un titre de sa victoire, & & qu'on voit encore de notre tems avec cette inscription : *La tribu Antiochide remporta la victoire ; Aristide fournit aux frais, & Archestratus fit jouer ses pieces.*

Mais cette derniere preuve qui paroît très-forte [e] est cependant très-foible ; car Epaminonnas même, que chacun sait avoir vécu & être mort dans une grande pauvreté, & Platon encore qui n'étoit pas riche, se chargerent des frais de jeux qui n'exposoient pas à une médiocre dépense, puisque le premier défraya les joueurs de flûte à Thebes, & l'autre à Athenes les

tracisme n'avoit été décerné que contre les riches, mais il l'étoit aussi contre ceux qui se distinguoient par leur vertu ou par leurs talens : ainsi la preuve est nulle, & Plutarque la combattra bien-tôt avec raison.

[d] *Ce sont les trépieds qu'il consacra dans le temple de Bacchus.*) Mais cette preuve n'étoit pas encore certaine, comme Plutarque le dira plus bas ; car ces trépieds pouvoient avoir été consacrés par un autre Aristide que celui-ci. Au reste, les trépieds étoient souvent les prix des jeux, comme on le voit par Homere même. Ils étoient aussi très-souvent consacrés dans les temples.

[e] *Est cependant très-foible, car Epaminondas même, que chacun sait avoir vécu & être mort dans une grande pauvreté.*) Mais ces exemples peuvent fort bien laisser la preuve dans toute sa force, car il peut bien être qu'Epaminondas & Platon furent les premiers qui profiterent de la générosité de leurs amis pour fournir aux frais des jeux qu'ils étoient obligés de donner.

f Comme

les enfans qui danſoient aux chœurs, Dion ayant fourni à Platon tout l'argent néceſſaire pour ces jeux, & Pélopidas l'ayant fourni à Epaminondas. Car les gens de bien n'ont pas déclaré une guerre ſans fin & ſans treve aux préſens de leurs amis; mais regardant comme vils & honteux ceux qu'on en reçoit ſans néceſſité pour les mettre en réſerve & pour s'enrichir, ils ne refuſent jamais ceux qu'on leur offre dans des occaſions éclatantes & où il s'agit d'acquérir de l'honneur ſans aucun ſoupçon d'avarice.

Pour ce qui eſt du trépied du temple de Bacchus, Panétius montre clairement que Démétrius a été trompé par la conformité du nom; car depuis la guerre des Medes juſqu'à la fin de la guerre du Péloponeſe, il n'y a dans les regiſtres que deux Ariſtides qui aient remporté la victoire dans les jeux qu'ils donnoient à leurs dépens, & ni l'un ni l'autre n'étoient le même que le fils de Lyſimachus; mais le premier étoit fils de Xénophile, & l'autre ne parut que longtems après, [f] comme le prouvent les caracteres qui

f *Comme le prouvent les caracteres qui commencerent à être en uſage après Euclide.*) Panétius veut dire que la victoire que cet Ariſtide remporta dans ces jeux, étant écrite dans les regiſtres d'un autre caractere que celui qui étoit en uſage avant la guerre du Péloponeſe, il faut que cet Ariſtide ne ſoit pas le fils de Lyſimachus, celui qui combattit à la bataille de Marathon. Ce paſſage eſt conſidérable, en ce qu'on voit que vers le tems de cette guerre du Péloponeſe, les caracteres grecs changerent, & qu'en Grece on jugeoit des tems par la forme des caracteres, comme nous en jugeons aujourd'hui. Cet Euclide eſt le mathématicien Euclide, dont nous avons encore des ouvrages, & qui après la mort de Socrate fut maître de Platon. Au reſte, il ſemble qu'il y a une faute au texte, τῆς μετ' Εὐκλείδην ἤτα γραμματικῆς,

qui commencerent à être en usage après Euclide, & le nom même du poëte Archestratus qui ne se trouve dans aucun registre ni dans aucun auteur pendant toutes les guerres des Medes; g au lieu que les registres & les auteurs font foi qu'il y eut un poëte de ce nom-là qui fit jouer ses pieces dans le tems de la guerre du Péloponese; * mais pour ce qui est de cet argument de Panétius, il faudroit l'approfondir & l'examiner plus exactement.

Quant au ban de l'ostracisme, h il est très-certain qu'il tomboit indifféremment sur tous ceux qui se distinguoient par leur réputation, par leur naissance ou par les talens de la parole, puisque Damon même, le précepteur de Periclès, en fut banni parce qu'il paroissoit surpasser les autres en prudence & en sagesse. Idoménée écrit

ριχῆς. Il ne s'agit pas ici de grammaire, mais d'écriture. L'art d'écrire a-t-il jamais été appellé γραμματικὴ? M. Salvini corrige γραμμικῆς, ce qui est conforme au sens; γραμμικὴ, *l'art, la maniere de former les caracteres.*

g *Au lieu que les registres & les auteurs font foi, qu'il y eut un poëte de ce nom qui fit jouer ses pieces dans le tems de la guerre du Péloponese.*) Cela étant, je ne vois pas pourquoi le savant Vossius a mis ce poëte Archestratus parmi ceux dont l'âge est incertain, puisqu'on voit ici qu'il florissoit pendant la guerre du Péloponese, qui dura vingt-sept ans.

* *Mais pour ce qui est de cet argument de Panétius, il faudroit l'approfondir.*) En effet il pourroit souffrir quelque contradiction; car le même poëte qui faisoit jouer des pieces pendant la guerre du Péloponese, pouvoit en avoir fait jouer aussi pendant celle des Medes. Ainsi l'inscription que Plutarque a rapportée, pourroit être de notre Aristide.

h *Il est très-certain qu'il tomboit indifféremment sur tous ceux qui se distinguoient.*) Preuve certaine que ce ban ne marquoit pas toûjours la richesse de ceux contre lesquels on le décernoit,

i En

écrit de plus que la charge d'archonte n'échut point à Ariſtide par le ſort, mais qu'elle lui fut donnée par le choix des Athéniens mêmes. [i] En effet, s'il ne fut archonte qu'après la bataille de Platées, comme le même Démétrius l'écrit, il eſt très-vraiſemblable qu'après une ſi grande gloire & de ſi grands exploits, il obtint par ſa vertu une charge que les autres n'obtenoient qu'en conſidération de leurs richeſſes. Mais il eſt évident que Démétrius a voulu à toute force & par une ſorte d'ambition tirer du rang des pauvres, non-ſeulement Ariſtide, mais Socrate même, comme ſi la pauvreté étoit un très-grand mal ; car il aſſûre que ce dernier avoit une maiſon [k] & qu'il avoit encore ſoixante-dix mines d'argent comptant que Criton lui faiſoit valoir.

[l] Pour revenir à Ariſtide, il eut une étroite liaiſon

[i] *En effet, s'il ne fut archonte qu'après la bataille de Platées, comme le même Démétrius l'écrit.*) Mais Démétrius s'étoit trompé ; Ariſtide ne fut nullement archonte depuis la bataille de Platées, qui fut donnée la ſeconde année de l'olympiade lxxv. Dans le catalogue des Archontes, on trouve le nom d'Ariſtide la quatrieme année de l'olympiade lxxij. un ou deux ans après la bataille de Marathon, & la ſeconde de l'olympiade lxxjv. quatre ans avant la bataille de Platées.

[k] *Et qu'il avoit encore ſoixante-dix mines d'argent comptant que Criton lui faiſoit valoir.*) Cela eſt démenti par ce que Socrate dit lui-même dans ſon apologie, où il déclare à ſes juges que vû ſon indigence, il ne pouvoit ſe condamner qu'à une amende d'une mine (de cinquante livres) ; & que s'il ſe condamne à une amende de trente mines (cinq cent écus), ce n'eſt que parce que Criton, Critobule Apollodore veulent bien & répondre & payer pour lui : cela eſt encore démenti par ce que Criton dit à Socrate dans la priſon, comme il eſt rapporté dans le dialogue de ce nom, tom. ij. pag. 96. de ma traduction.

[l] *Pour revenir à Ariſtide,* il

liaison avec Clisthene, [m] celui qui établit le gouvernement de la république après que les tyrans furent chassés : & il avoit conçû une estime toute particuliere & une singuliere vénération pour Lycurgue, le législateur de Lacédémone, qu'il préféroit à tous les plus grands politiques, jusqu'à le prendre pour modele. De-là vint qu'il favorisa l'aristocratie, en quoi il eut toûjours à lutter contre Thémistocle qui tenoit pour le gouvernement populaire. Il est vrai que quelques auteurs écrivent que, dès leur enfance étant nourris & élevés ensemble, ils furent toûjours oppo-

Il eut une étroite liaison avec Clisthene, celui qui établit le gouvernement de la république après que les tyrans furent chassés.) Il n'est point du tout ici question des trente tyrans, comme a traduit Amiot, car ils ne furent chassés que soixante-dix-sept ou soixante-dix-huit ans après la bataille de Platées ; & par conséquent Clisthene, qui étoit plus âgé qu'Aristide, ne pouvoit pas avoir rétabli le gouvernement d'Athenes, après que ces trente tyrans eurent été chassés. Plutarque parle ici des Pisistratides qui furent chassés vers l'olympiade lxvj. vingt-trois ans avant le combat de Marathon, & cent quinze avant qu'Athenes fût délivrée des trente tyrans ; aussi le mot *trente* n'est point dans le texte, c'est Amiot qui l'a ajoûté, trompé par le mot *tyrans*, comme si Athenes n'avoit eu d'autres tyrans que les trente qui y furent établis par Lysandre : cela jettoit une grande confusion dans cette histoire. Ce Clisthene étoit petit-fils de Clisthene, tyran de Sicyone, qui avoit donné sa fille unique Agarista à Mégaclès, fils d'Alcmæon ; & ce Mégaclès donna à son fils aîné le nom de Clisthene, pere de sa mere.

[m] *Celui qui établit le gouvernement de la république.*) L'intelligence de ce passage doit être tirée de ces paroles d'Hérodote, liv. vj. p. 122. τουτέων δὲ συνοικησάντων γίνεται Κλεισθένης τε ὁ τὰς φυλὰς καὶ τὴν δημοκρατίαν Ἀθηναίοισι καταστήσας. *De ce mariage d'Agarista avec Mégaclès, vint ce Clisthene, qui établit les tribus & le gouvernement populaire à Athenes.* Il ne le rétablit point, il l'établit.

[n] *Mais*

oppofés, non-feulement dans les affaires férieuses, mais dans leurs jeux même & dans leurs plaifirs; & que ce fut cette oppofition continuelle qui fervit le plus à découvrir & à faire connoître leur naturel. L'un étoit fouple, hardi, plein de rufes & de fineffes pour parvenir à fes fins, & il fe portoit très-légérement à tout avec une vivacité incroyable; au lieu que l'autre étoit ferme & conftant dans fes mœurs, inébranlable dans tout ce qui lui paroiffoit jufte, & incapable d'ufer du moindre menfonge & de la moindre ombre de flatterie, de déguifement & de fraude, non pas même par maniere de jeu.

[n] Mais Arifton de Chio écrit que leur inimitié naquit de l'amour, & que de-là elle fe porta aux plus grands excès; car étant devenus tous deux amoureux du jeune Stéfiléus de l'ifle de Céos dont la beauté & la bonne mine éclatoient par-deffus tous les enfans de fon âge, ils ne purent fupporter modérément leur paffion, & conçurent l'un contre l'autre une jaloufie fi violente, qu'elle ne paffa pas même avec la beauté de l'enfant; mais, comme fi elle n'avoit été pour eux que comme un prélude & comme une efpece d'exercice

[n] *Mais Arifton de Chio.*) Il y a eu plufieurs écrivains de ce nom. Les deux principaux font Arifton de Chio, philofophe Stoïcien, & Arifton de Céos, philofophe Péripatéticien. On les a fouvent confondus; ce que Plutarque rapporte ici, étoit pris fans doute d'un ouvrage intitulé ἐρωτικῶν διατριβῶν, ou ἐρωτικὰ ὅμοια, c'étoit un Recueil d'avantures amoureufes. Les uns l'attribuent à Arifton de Chio, & les autres, comme Athenée, à Arifton de Céos. Je ferois du fentiment de ces derniers; car un tel ouvrage me paroît plus convenir à un philofophe Péripatéticien, qu'à un philofophe Stoïcien, & je lirois dans Plutarque, *Arifton de Céos.*

d'exercice & de préparation, ils se jetterent aussi-tôt dans le gouvernement de la république, ainsi piqués l'un contre l'autre & tout échauffés encore du feu de leurs premiers combats.

Pour Thémistocle, en pratiquant d'abord & en gagnant des amis, il se fit un fort rempart & acquit une autorité qui n'étoit pas méprisable. Aussi quelqu'un lui disant un jour : *Qu'il gouverneroit parfaitement bien les Athéniens s'il conservoit l'égalité, & qu'il ne penchât pas plus pour l'un que pour l'autre. A Dieu ne plaise*, lui répondit-il, *que je sois jamais assis sur un tribunal où mes amis n'aient pas plus de crédit & de faveur auprès de moi que les étrangers.*

Au contraire, Aristide marcha seul, pour ainsi dire, & prit une route toute particuliere dans sa maniere de gouverner ; car premiérement, il ne voulut ni plaire à ses amis en commettant à leur gré des injustices, ni leur déplaire en leur refusant tout & en ne leur accordant jamais la moindre grace. Ensuite voyant que l'appui des amis portoit la plûpart des gouverneurs à abuser de leur pouvoir pour commettre des injustices, il se précautionna contre ce penchant en se mettant fortement dans l'esprit & en disant toûjours que le véritable citoyen, l'homme de bien, devoit faire consister toute sa force & tout son appui à faire & à conseiller en tout & partout ce qui étoit séant & juste. Cependant, comme Thémistocle entreprenoit beaucoup de choses témérairement, qu'il s'opposoit à tous ses desseins & qu'il rompoit toutes ses mesures, il fut obligé aussi lui-même de le contredire dans tout ce qu'il proposoit, & de le traverser, tant pour se défendre & pour se venger, que pour rabattre son autorité qui alloit toûjours croissant

sant par la faveur du peuple ; car il estimoit qu'il valoit encore mieux empêcher quelque chose d'utile à la république, que de souffrir que Thémistocle devînt le maître absolu, en lui laissant tout emporter de haute lutte. Enfin un jour entr'autres, Thémistocle ayant fait quelque proposition fort importante & fort avantageuse, Aristide s'y opposa & fut le plus fort ; mais en sortant de l'assemblée il ne put se retenir, & dit tout haut ; *Qu'il n'y avoit de salut pour les Athéniens que de les jetter Thémistocle & lui dans le Barathre.*

Une autre fois, ayant fait quelque decret pour le proposer au peuple, il trouva dans le conseil beaucoup d'opposition & de contradiction ; il ne laissa pas de l'emporter : mais sur le point que le président de l'assemblée alloit demander le consentement du peuple, comme il avoit vû par les avis contraires les inconvéniens qui en devoient arriver, il s'en déporta volontairement. Souvent il faisoit proposer ses avis par tierces personnes, de peur que Thémistocle, par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre lui, ne s'opposât à tout ce qui pourroit être le plus utile.

Mais ce qu'on trouvoit d'admirable en lui, c'étoit sa constance & sa fermeté dans les changemens imprévûs qu'ont à essuyer ceux qui se mêlent du gouvernement ; car jamais il ne s'élevoit pour quelques honneurs qu'on lui rendit, ni ne s'abaissoit pour quelques mépris & quelques refus qu'il éprouvât, conservant par-tout sa tranquillité & sa douceur ordinaire, persuadé qu'on doit se livrer à sa patrie & la servir, dans tous les états, gratuitement & sans aucune

vûe ni de biens ni de gloire. [o] De-là vient que le jour qu'on joua la piece d'Eschyle, intitulée *Les sept chefs contre Thebes*, lorsque l'acteur récita ces vers que le poëte a faits à la louange d'Amphiaraüs : [p] *Il ne veut pas paroître homme de bien, mais l'être veritablement, moissonnant les fruits de son esprit profond d'où germent ces sentimens de grandeur & de sagesse;* tout le monde en même tems jetta les yeux sur Aristide, comme sur celui à qui cette grande louange convenoit le plus. Aussi avoit-il la force, non-seulement de résister pour la justice aux sentimens de l'amitié & de la faveur, mais ce qui est encore plus difficile, de fouler aux pieds l'inimitié & la colere. Et, à ce propos, on raconte qu'un jour, poursuivant en justice un de ses ennemis, après qu'il eut déduit tous les chefs d'accusation, comme il

[o] *De là vint que le jour qu'on joua la piece d'Eschyle intitulée*, Les sept chefs contre Thebes.) C'est ainsi que ce passage doit être traduit, pour faire entendre que cette avanture arriva à Aristide le jour qu'Eschyle fit jouer cette piece pour la premiere fois.

[p] *Il ne veut pas paroître homme de bien, mais l'être.*) Ces vers sont dits par le courier qui vient rendre compte à Etéocle des attaques des ennemis & des chefs qui les commandent; mais Plutarque y a changé un mot, il a mis δίκαιος, *juste*, au lieu qu'Eschyle a mis ἄριστος, *vaillant*. Il ne s'agit pas-là de justice, mais de courage; le courier dit qu'Amphiaraüs n'a pas mis de devise sur son bouclier comme les autres: *Car*, ajoûte-t il, *il ne cherche pas à paroître brave, mais à l'être véritablement*. Au lieu de *juste*, ou de *brave*, j'ai mis *homme de bien*, qui en notre langue embrasse l'un & l'autre. Quel honneur pour Aristide que tout le monde en plein théatre lui ait appliqué un passage qui renferme un éloge si glorieux! Au reste ces vers sont parfaitement beaux, & Platon en a fait un bon usage dans son second livre de la république.

il vit que les juges refusoient d'entendre l'accusé, & qu'ils alloient le condamner tout d'une voix, il se leva de sa place & alla avec lui se jetter aux pieds des juges pour les supplier de l'entendre dans ses justifications, & de ne pas le priver du privilége que lui accordoient les loix.

Un autre jour qu'il présidoit au jugement de la cause de deux particuliers, l'un des deux ayant commencé par dire : *Que son ennemi avoit fait dans sa vie bien des maux à Aristide : Eh, mon ami*, lui repartit Aristide en l'interrompant, *dis seulement les maux qu'il t'a faits ; car c'est ton affaire que je juge & non pas la mienne.*

Il ne fut pas plûtôt élu trésorier général de la république, qu'il fit voir que les trésoriers, qui avoient été de son tems & encore ceux qui l'avoient précédé, avoient pillé de grosses sommes, & sur-tout Thémistocle ; car il étoit bien homme sage, mais il n'avoit pas beaucoup d'empire sur ses mains. C'est pourquoi, lorsqu'Aristide voulut rendre ses comptes, Thémistocle fit une grosse brigue contre lui, le chargea d'avoir volé les deniers publics, & vint à bout de le faire condamner, ainsi que l'écrit Idoménée. Mais les principaux de la ville & les plus gens de bien s'étant élevés contre un jugement si inique, non-seulement l'amende lui fut remise, mais on le nomma encore trésorier pour l'année suivante.

Alors il fit semblant de se repentir de sa premiere administration & de vouloir se corriger. Se montrant donc plus traitable & plus facile, il trouva le secret de plaire à tous ceux qui pilloient la république ; car il ne les reprenoit point & n'épluchoit point exactement leurs comptes ; de sorte que tous ces pillards gorgés de

biens combloient de louanges Ariſtide & faiſoient eux-mêmes des brigues auprès du peuple, s'empreſſant pour le faire continuer une troiſieme année dans la même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme on alloit le nommer par tous les ſuffrages, Ariſtide ſe levant tança rudement les Athéniens : *Quand j'ai adminiſtré vos finances avec toute la fidélité & toute la vigilance d'un homme de bien*, leur dit-il, *j'ai été baffoué & traité comme un infame, & aujourd'hui que je les ai abandonnées à tous ces voleurs publics, je ſuis un homme admirable & le meilleur des citoyens. Je vous déclare donc que j'ai plus de honte de l'honneur que vous me faites aujourd'hui, que je n'en eus l'année paſſée de la condamnation que vous prononçâtes contre moi ; & je ſuis indigné de voir qu'auprès de vous il eſt plus glorieux de complaire aux méchans, que de ménager & de conſerver les biens de la république.*

En parlant ainſi & en faiſant connoître les pilleries qui avoient été commiſes, il ferma la bouche à tous ces voleurs publics qui, dans ce moment-là même, crioient pour lui & rendoient en ſa faveur de ſi grands témoignages ; & il remporta de tous les gens de bien une louange véritable & juſte.

Sur ces entrefaites, Datis, [q] envoyé par le roi de Perſe, ſous prétexte, comme il diſoit, de ſe venger des Athéniens de ce qu'ils avoient brûlé ſa ville de Sardis, [r] mais dans la vérité pour ſubjuguer tous les Grecs, arriva ſur les côtes de Marathon avec toute ſon armée navale, &

[q] Il étoit envoyé avec Artapherne, fils du frere de Darius.

[r] Les Athéniens avoient brûlé Sardis, neuf ou dix ans auparavant.

& commença à piller & à ravager tout le pays. De dix généraux que les Athéniens avoient élus pour cette guerre, le premier en autorité & en dignité, c'étoit Miltiade; & Ariſtide étoit le ſecond après lui en réputation & en crédit. Dans le conſeil de guerre qui fut tenu, Miltiade fut d'avis de donner la bataille aux barbares; & Ariſtide, s'étant rangé à ſon ſentiment, [1] ne contribua pas peu à faire prendre le parti de combattre. Et comme les dix généraux commandoient l'armée l'un après l'autre chacun leur jour, quand le tour d'Ariſtide vint, il remit le commandement à Miltiade, enſeignant par-là à ſes compagnons que, d'obéir & de ſe ſoûmettre aux ordres des plus ſages, ce n'eſt nullement une choſe honteuſe, mais que c'eſt au contraire une choſe très-honorable & très-ſalutaire. Ainſi adouciſſant par ſon exemple la jalouſie qui pouvoit cauſer entr'eux de grands débats; & les portant à ſe trouver heureux d'obéir à celui qui avoit le plus d'expérience, il fortifia extrêmement Miltiade qui devint maître abſolu de l'armée dont le commandement ne fut plus partagé; car les autres généraux ne ſe ſoucierent plus de commander leur jour [2] & voulurent être entiérement à ſes ordres. Dans

[1] *Ne contribua pas peu.*) Dans ce conſeil, l'avis de ne pas hazarder le combat, parce qu'ils étoient en plus petit nombre que les Barbares, l'emportoit de beaucoup; mais Miltiade ayant attiré dans ſon ſentiment Callimaque, qui étoit alors polémarque, & dont l'autorité égaloit celle des dix généraux, l'avis de combattre prévalut; & apparemment Ariſtide ne contribua pas peu à déterminer Callimaque: c'eſt ainſi, à mon avis, qu'on peut concilier Plutarque avec Hérodote.

[2] *Et voulurent être entiérement à ſes ordres.*) Plutarque omet ici une action de Miltiade qui me paroît digne d'être

Dans le combat, [u] le corps de bataille des Athéniens étant fort pressé, & souffrant beaucoup, parce que les Barbares firent là pendant long-tems leurs plus grands efforts contre la tribu Léontide & la tribu Antiochide, Thémistocle & Aristide, à la tête de ces deux tribus, car l'un étoit de la tribu Léontide, & l'autre de la tribu Antiochide, combattirent à l'envi avec tant de valeur & de succès, qu'ils rompirent les Barbares & les poußerent jusqu'à leurs vaisseaux. Mais les capitaines Athéniens voyant qu'après s'y être jettés, au lieu de prendre le chemin des isles pour regagner l'Asie, [x] ils étoient

d'être relevée, & qu'Hérodote n'a pas manqué de rapporter; c'est que quoique les autres généraux lui eussent cedé le commandement chacun leur jour, Miltiade ne voulut pourtant pas donner la bataille, aucun de ces jours où ses collegues auroient dû commander, mais qu'il attendit son jour. Il craignit sans doute que celui dont il auroit pris le tour, ne lui eût cedé le commandement malgré lui, & seulement pour suivre l'exemple des autres, & que par envie il ne fît moins bien son devoir dans le combat, pour ne pas servir à la réputation de celui qui commandoit à sa place. L'expérience a fait voir quelquefois, & sur-tout de nos jours, que cette indigne jalousie à nui à de grandes actions, & les a rendu ou malheureuses, ou longtems douteuses.

u *Le corps de bataille des Athéniens étant fort pressé, & souffrant beaucoup.*) Car le corps de bataille étoit plus dégarni & plus foible que les aîles, c'est pourquoi les Barbares firent-là leurs plus grands efforts. Hérod. l. vj.

x *Ils étoient poussés par les vents & par les courans au-dedans de l'Attique.*) Hérodote marque expressément que ce fut leur intention de doubler le cap de Sunium, pour surprendre Athenes avant que les Athéniens pussent être arrivés pour la secourir. Et dans cette histoire le témoignage d'Hérodote est très-considérable, car il avoit appris les particularités de ce combat de Marathon, de ceux même qui s'y étoient trouvés.

étoient pouſſés par les vents & par les courans au-dedans de l'Attique ; & craignant qu'ils ne trouvaſſent la ville ſans défenſe, ils marcherent à ſon ſecours avec neuf tribus, [y] & ils y firent tant de diligence, qu'ils y arriverent le jour même.

Ariſtide, laiſſé ſeul à Marathon avec ſa tribu pour garder les priſonniers & le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avoit de lui ; car l'or & l'argent étant ſemés çà & là dans le camp, & toutes les tentes & toutes les galeres qu'on avoit priſes étant pleines de hardes magnifiques & de toutes ſortes de meubles & de richeſſes ſans nombre, non-ſeulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empêcha que les autres n'y touchaſſent. Malgré ſes bons ordres, il ne laiſſa pourtant pas d'y avoir des gens qui trouverent le moyen de bien faire leurs affaires & de s'enrichir à ſon inſû ; [z] entr'autres Callias qui étoit porte-torche. Un des Barbares, l'ayant rencontré dans un lieu écarté, & l'ayant pris vraiſemblablement

y *Et ils firent tant de diligence, qu'ils y arriverent le même jour*) De Marathon à Athenes il y a environ quarante milles ; & c'eſt une grande diligence pour une armée fatiguée d'un long combat, d'avoir fait ce chemin le jour même. Hérodote écrit qu'elle partit des environs du temple d'Hercule à Marathon, & qu'elle alla camper devant Athenes, près du temple d'Hercule, qui étoit à Cynoſarges.

z *Entre autres, Callias qui étoit porte-torche.*) Les porte-torches des myſteres avoient la tête ceinte d'un bandeau. Cet office étoit très-conſidérable, parce que le porte-torche étoit admis à tous les myſteres les plus ſecrets. Nous voyons que Pauſanias, dans ſes Attiques, vante fort le bonheur d'une femme de ce qu'elle avoit vû ſon frere, enſuite ſon mari, & après ſon mari ſon fils, revêtus de cet office. Ce Callias étoit couſin-germain d'Ariſtide, comme on le verra dans la ſuite.

blablement pour quelque roi, à cause de ses longs cheveux & du bandeau dont sa tête étoit ceinte, se prosterna devant lui; & lui ayant pris la main droite, il lui découvrit une grande quantité d'or qu'on avoit enterré dans un puits; mais Callias se montra en cette occasion le plus cruel & le plus injuste des hommes; car il ne se contenta pas d'emporter tout l'or, il tua sur le champ le malheureux qui le lui avoit indiqué, afin qu'il ne le déclarât pas à d'autres. De-là vient, dit-on, que les poëtes comiques appellerent les descendans de ce Callias [a] *Laccoplutes*, comme qui diroit *riches du puits*, en brocardant sur le lieu d'où leur auteur avoit tiré toutes ses richesses.

Après l'anné de la bataille de Marathon, Aristide fut d'abord élu premier archonte qui donne le nom à l'année; quoique Démétrius de Phalere assûre qu'il n'eut cette charge que peu de tems avant sa mort, après la bataille de Platées; mais dans les registres publics, [b] après l'archonte Xanthippide, sous lequel Mardonius fut vaincu à Platées, on ne trouve point du tout le nom d'Aristide parmi les archontes; [c] au lieu qu'on le trouve

[a] *Laccoplutes, comme qui diroit* riches du puits.) Ne seroit-ce pas de-là que seroit venu notre proverbe, *riche comme un puits?* Il est au-moins certain qu'il vient de ce que dans les tems de guerre on cachoit ordinairement dans des puits ce qu'on avoit de plus précieux.

[b] *Après l'archonte Xanthippide, sous lequel Mardonius fut vaincu à Platées.*) En effet, après l'archonte Xanthippide ou Xanthippe, qui est marqué à la seconde année de l'olympiade LXXV. on ne trouve plus le nom d'Aristide parmi les archontes, marque sûre qu'il ne le fut point après la bataille de Platées.

[c] *Au lieu qu'on le trouve après l'archonte Phanippe, sous lequel, &c.*) Dans les registres, Phanippe est marqué

trouve après l'archonte Phanippe sous lequel fut gagnée cette célebre bataille de Marathon.

De toutes les vertus d'Aristide, la plus connue & celle qui se fit le plus sentir, fut sa justice, parce que c'est la vertu dont l'usage est le plus continuel & dont les fruits se répandent sur plus de monde. De-là vint que, quoique homme pauvre & du simple peuple, il remporta le surnom de *Juste*, surnom très-royal & très-divin, mais que jusqu'ici aucun des tyrans ni des rois n'a ambitionné. Ils ont bien mieux aimé être appellés *Poliorcetes*, preneurs de villes, *Cérauni*, foudres, & *Nicanores*, vainqueurs. Quelques-uns même ont pris plaisir à se voir donner les noms d'*Aigles* & de *Vautours*, préférant ainsi le vain honneur de ces titres qui ne marquent que la force & la puissance, à la solide gloire de ceux qui marquent la vertu. Cependant Dieu même, à qui ils se piquent de se comparer & de ressembler, me paroit ne se distinguer que par trois choses, par l'immortalité, par la puissance & par la vertu. De ces trois qualités la vertu est sans contredit la plus respectable & la plus divine ; [d] car l'immortalité convient au vuide & aux élémens. Pour la puissance, les tremblemens

qué archonte la troisieme année de l'olympiade lxxij. ce fut donc cette troisieme année que fut donnée la bataille de Marathon, & non pas la premiere, comme la plûpart des savans l'ont cru. Aristide fut archonte l'année suivante. Aussi est-il marqué la quatrieme année de cette même olympiade lxxij. rien n'est plus sûr que ce calcul.

[d] *Car l'immortalité convient au vuide & aux élémens.*) Plutarque parle ici selon le sentiment des philosophes qui croyoient que tout retournoit dans ses premiers principes, & que ces premiers principes étoient inaltérables, & immortels par conséquent.

blemens de terre, les foudres, les tourbillons de vents & les débordemens des eaux n'en ont-ils pas une infinie? Mais pour la justice, rien n'y participe de tout ce qui n'est pas capable de raisonner & de connoître l'essence divine.

C'est pourquoi aussi les hommes étant pénétrés de trois différens sentimens envers les dieux, d'un sentiment d'admiration & d'envie, d'un sentiment de crainte & d'un sentiment d'amour & de respect, il semble qu'ils ne les admirent & ne les estiment heureux qu'à cause de leur incorruptibilité & de leur immortalité; qu'ils ne les craignent qu'à cause de leur puissance & de l'empire qu'ils ont sur tout cet univers; & qu'ils les aiment, les honorent & les respectent à cause de leur justice. Cependant avec tous ces sentimens qui sont si naturels & si justes, de ces trois qualités ils ne desirent & n'ambitionnent que les deux premieres; l'immortalité dont notre nature n'est pas capable; & la puissance dont la plus grande partie dépend toûjours de la fortune; & ils laissent derriere & mettent au dernier rang la vertu qui, de tous les biens divins, est le seul qui dépend de nous & est en notre puissance. En quoi ils se trompent grossiérement, ne prenant pas garde que la vie même de ceux qui sont les plus favorisés de la Fortune, les plus puissans & les plus constitués en dignité, c'est la justice seule qui la rend céleste & divine; & qu'au contraire l'injustice la rend terrestre & bestiale.

Pour revenir à Aristide, ce surnom de *Juste* le fit d'abord aimer & respecter, mais enfin il lui attira l'envie, sur-tout par les menées de Thémistocle qui alloit semant ce bruit parmi le peuple, qu'Aristide, ayant aboli tous les tribu-

naux

naux en jugeant tout par lui-même & en se rendant lui seul arbitre de tous les différends, s'étoit formé insensiblement & sans qu'on s'en apperçût, une monarchie sans pompe & sans gardes. Et le peuple naturellement fier, enorgueilli encore par la victoire, & qui, se croyant digne des plus grands honneurs, vouloit que tout dépendit de son autorité, étoit fort indisposé contre ceux qui acquéroient un nom & une réputation au-dessus des autres. C'est pourquoi, s'étant assemblés de tous les bourgs de l'Attique dans la ville, ils bannirent Aristide du ban de l'ostrasie, déguisant, sous le beau nom de haine de la tyrannie, l'envie qu'ils portoient à sa gloire; car ce ban n'étoit point une punition pour crime ou malversation quelconque; mais en lui donnant une couverture honnête, on l'appelloit un rabais & une diminution de l'orgueil qui croissoit trop, & de la puissance qui devenoit à charge; mais dans la vérité c'étoit un innocent & doux allégement de l'envie : car par son moyen celui qui étoit blessé de cette grandeur qui lui étoit suspecte, exhaloit toute sa haine en condamnant, non à quelque chose de bien violent, mais seulement à un exil de dix années. Il est vrai qu'après qu'on eut fait tomber ce ban si honorable sur des hommes de néant & chargés de crimes, & qu'on eut enfin banni de cette maniere l'infame Hyperbolus, cette indignité fit ouvrir les yeux aux Athéniens, & ils y renoncerent. Or voici la cause & le sujet de l'ostracisme d'Hyperbolus.

Alcibiade & Nicias, les deux citoyens qui avoient le plus de pouvoir & d'autorité dans la ville, étoient opposés l'un à l'autre & se faisoient une guerre ouverte. Voyant donc que le peuple

peuple alloit recourir à l'ostracisme, & ne doutant point que cela ne menaçât l'un d'eux, ils s'aboucherent, réunirent leurs partis & firent par leurs brigues que l'ostracisme tomba sur Hyperbolus. Le peuple, indigné de ce qu'on avoit ainsi ravalé, flétri & déshonoré ce ban, l'abolit & y renonça pour toûjours. Or pour donner en gros une idée de l'ostracisme, voici ce que c'étoit. Chaque citoyen prenoit un morceau de pot cassé, & après y avoir écrit le nom de celui qu'il vouloit bannir, il le portoit dans un certain lieu de l'assemblée, qui étoit fermé en rond d'une cloison de bois. Les magistrats commençoient d'abord par compter le nombre des tests; car s'il y en avoit moins de six mille, l'ostracisme étoit nul. Le nombre étant complet, on mettoit à part tous les noms qui étoient écrits, & le nom, qui l'emportoit par le nombre des tests, étoit celui contre lequel on prononçoit le ban pour dix années; & on laissoit au banni la jouissance de ses biens.

Dans cette occasion où Aristide fut banni, comme on étoit occupé à écrire les noms, on dit qu'il y eut un habitant d'un bourg, homme grossier, qui, ne sachant ni lire ni écrire, s'adressa à Aristide qu'il prit pour un homme du peuple, le pria d'écrire le nom d'Aristide sur son test qu'il lui présenta. Aristide, admirant cette aventure, lui demanda s'il avoit reçû quelque déplaisir d'Aristide: *Aucun*, lui dit le manan, *je ne connois pas même cet homme, mais je suis fatigué & blessé de l'entendre par-tout appeller* le Juste.

Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement le test, y écrivit son nom & le lui rendit. Quand il sortit de la ville pour remplir

son

son ban, il leva les mains au ciel [e] & fit aux dieux une priere, comme on peut croire, toute contraire à celle d'Achille. Il pria : *Que jamais il n'arrivât aux Athéniens aucun tems où le peuple fût forcé par la nécessité de se souvenir d'Aristide.*

Trois ans après, Xerxès traversant à grandes journées la Thessalie & la Béotie pour arriver dans l'Attique, les Athéniens révoquerent cette loi & firent un decret qui ordonna le retour de tous les bannis. Ce qui les y obligea, ce fut surtout la crainte qu'ils eurent d'Aristide; car ils craignirent que, se joignant à leurs ennemis, il ne corrompît la plûpart des citoyens & qu'il ne les entraînât avec lui dans le parti des Barbares; en quoi ils jugeoient très-mal du caractere de ce personnage qui, avant ce dernier decret, n'avoit jamais cessé d'exhorter & d'encourager les Grecs à défendre leur liberté, & qui aprés ce decret, Thémistocle, ayant été élu général de l'armée, se joignit à lui & le secourut de sa personne & de ses conseils, portant ainsi son plus grand ennemi au comble de la gloire pour le

[e] *Et fit aux dieux une priere toute contraire à celle d'Achille.*) Il est certain qu'Aristide fit une priere en cette occasion; & de ce qu'il étoit homme juste & plein d'amour pour sa patrie, Plutarque dit qu'il est vrai-semblable qu'il fit une priere toute contraire à celle que fait dans Homere Achille, qui est un homme emporté, vindicatif, injuste. La priere d'Achille est assez connue; il ne se contente pas de prier que les Troyens soient vainqueurs, afin que les Grecs se voient réduits à implorer le secours de son bras, comme nous le voyons dans le premier livre de l'Iliade, il pousse sa rage & son ressentiment jusqu'à prier que les Grecs & les Troyens périssent tous, les uns par les mains des autres, afin que lui & Patrocle, demeurés seuls, aient la gloire de renverser Ilion. ij. 16.

le salut public. [f] Car le général Eurybiade étant déjà tout résolu de quitter Salamine, & les vaisseaux des ennemis étant venus la nuit se saisir des passages & faire comme une enceinte autour des isles, sans que personne s'apperçût que l'armée étoit enveloppée, Aristide vint la nuit même d'Egine, & traversa avec un très-grand danger toute la flotte des ennemis. Arrivé à la tente de Thémistocle, il l'appella & le pria de sortir tout seul; Thémistocle étant sorti, il lui parla en ces termes : [g] *Thémistocle, si nous sommes sages, nous renoncerons désormais à cette vaine & puérile dissension qui nous a agités jusqu'ici, & nous nous jetterons dans une émulation plus honorable & plus salutaire en combattant & en faisant à qui mieux mieux pour sauver la Grece, vous en commandant & en faisant le devoir d'un bon & sage capitaine ; & moi en vous obéissant & en vous aidant de ma personne & de mes conseils.* [h] *J'apprends que vous êtes le seul qui avez embrassé le*

[f] *Car le général Eurybiade étant déjà tout résolu de quitter Salamine.*) Eurybiade Spartiate, étoit le généralissime, l'amiral de toute la flotte. Dans le conseil qu'il assembla, tous les officiers furent d'avis qu'il falloit quitter le poste de Salamine pour aller donner la bataille devant l'isthme ; & leur raison étoit, que s'ils étoient battus à Salamine, ils seroient assiégés dans l'isle, & n'auroient aucun secours ; au lieu que si ce malheur leur arrivoit devant l'isthme, ils pourroient se retirer chacun dans leur pays. Thémistocle fut d'un avis tout contraire, comme on va le voir.

[g] *Thémistocle, si nous sommes sages.*) Hérodote rapporte cet entretien secret de Thémistocle & d'Aristide, livre viij. 79. mais il le rapporte plus simplement ; Plutarque ne s'est attaché qu'à la substance, & l'a embelli à sa maniere.

[h] *J'apprends que vous êtes le seul qui avez embrassé le bon parti.*) Car Thémistocle fut d'avis qu'il falloit combattre à Salamine, & il représenta à Eurybiade, qu'étant inférieurs en nombre & en force de vaisseaux, ils auroient

le bon parti, en conseillant de combattre dans ces détroits sans différer davantage : vos alliés se sont opposés à cet avis ; mais voilà les ennemis mêmes qui vous aident & vous fortifient : car leurs vaisseaux couvrent & ferment la mer tout autour de vous, devant & derriere : de sorte que ceux-mêmes qui ne vouloient pas la bataille seront forcés de combattre & de se montrer gens de bien ; car il n'y a plus de chemin ouvert à la fuite.

Thémistocle lui répondit : *Aristide, je suis fâché que vous ayez sur moi l'avantage de m'avoir provoqué le premier à un si généreux combat. Il n'est point d'effort que je ne fasse pour surpasser un commencement qui vous est si honorable, & pour effacer une démarche si éclatante par des actions d'un plus grand éclat.* En même tems, [i] après lui avoir fait confidence

roient de l'avantage à combattre dans ce détroit, qui empêcheroit les ennemis de se servir de toutes leurs forces, au lieu que s'ils alloient devant l'isthme, outre que l'on perdroit Salamine, Mégare & Ægine, ils auroient un grand desavantage à combattre en pleine mer contre une flotte supérieure, & que toutes les troupes les abandonneroient & se retireroient dans leur pays, de sorte qu'ils n'auroient plus d'armée. Hérodote écrit que Thémistocle ne s'avisa pas le premier de cet avis, & qu'il lui fut inspiré & suggéré par un Athénien nommé Mnésiphile. Mais combien de fois a-t-on vû des officiers subalternes s'attribuer l'honneur d'un avis qui a été heureux, ainsi qu'on a vû des généraux tâcher de frustrer le subalterne de la gloire que méritoit l'avis qu'ils en avoient reçu ? Voyez Hérodote, viij. 57. 58. &c.

[i] *Après lui avoir fait confidence de la ruse qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare.*) Cette ruse étoit d'envoyer aux ennemis leur dire de sa part que les Grecs avoient résolu d'abandonner Salamine & de s'enfuir, & qu'ils n'avoient qu'à s'opposer à leur fuite, pour en avoir très-bon marché. Et ce fut un nommé Sicinus qui fut chargé de cette commission. Voyez la Vie de Thémistocle & Hérodote, viij. 75.

k Petite

dence de la ruse qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare, il l'exhorta d'aller persuader Furybiade d'entrer dans son opinion, en lui faisant voir qu'il n'y avoit d'autre salut pour eux que de combattre par mer à Salamine; car Eurybiade avoit bien plus de foi pour ce que disoit Aristide, que pour ce que disoit Thémistocle. Aussi dans le conseil de guerre qui fut tenu & où assisterent tous les officiers généraux, Cléocrite le Corinthien dit à Thémistocle : *Votre avis ne plaît pas à Aristide, puisque le voilà & qu'il ne dit mot.* Mais Aristide lui répondit : *Tu te trompes ; je ne me serois point tû si Thémistocle n'avoit dit ce qu'il y a de plus expédient à faire ; & mon silence n'est point pour aucun bien que je lui veuille, c'est une marque du consentement & de l'approbation que je donne à son avis.* Voilà ce qui se passa dans ce conseil.

Ce jour-là même, Aristide voyant la petite isle de [k] Psyttalée vis-à-vis de Salamine dans le détroit, toute pleine de troupes ennemies, il fit embarquer promptement dans des esquifs les plus aguerris & les plus déterminés des citoyens, descendit à Psyttalée, tomba brusquement sur les Barbares & les tailla en pieces, hors les principaux qui furent faits prisonniers. De ce nombre furent trois freres, fils de la sœur du roi, appellée Sandaucé. Aristide les envoya sur l'heure à Thémistocle ; [l] & lon dit que selon l'ordre qu'en donna par un oracle le devin Euphrantides, ils furent immolés à Bacchus surnommé *Omestes*.

Après cet heureux commencement, Aristide garnit de bons soldats cette isle tout autour pour observer

k Petite isle entre Salamine & le Pirée, à quelque cent cinq stades de Salamine.

l Voyez les Remarques sur la vie de Thémistocle, t. II.

observer tous ceux que la fortune du combat ou la violence de la mer y jetteroient, afin qu'ils sauvassent les alliés & qu'ils fissent main-basse sur les ennemis; car le plus grand choc & le principal effort se firent autour de Psyttalée, comme il l'avoit prévû; aussi fut-ce dans cette isle qu'on érigea le trophée de la victoire.

Le combat fini, Thémistocle, pour sonder Aristide, lui parla en ces termes: *Nous venons d'exécuter un grand exploit, mais le plus fort & le plus important reste encore à faire; c'est de prendre l'Asie entiere dans l'Europe même, en navigeant promptement vers l'Hellespont, & en rompant le pont que Xerxès y a laissé pour sa retraite.* A ces mots, Aristide jettant un grand cri, dit à Thémistocle qu'il devoit abandonner un dessein si étrange, & qu'il falloit plûtot chercher & prendre toutes les mesures possibles pour chasser très-promptement le Mede hors de la Grece, de peur que, s'y voyant enfermé avec une si grande puissance & ne trouvant point de voie ouverte pour s'enfuir, le désespoir ne réveillât son courage & ne le portât à se défendre avec la derniere opiniâtreté.

[m] Thémistocle donc envoya pour la seconde fois vers Xerxès, & se servit en cette occasion de l'eunuque Anarces qu'il chargea d'aller dire en secret au roi qu'il faisoit tous ses efforts pour détourner

[m] *Thémistocle donc envoya pour la seconde fois vers Xerxès.*) Car il y avoit déjà envoyé Sicinus. Thémistocle fut ravi de cette ouverture d'Aristide, car il vit par-là qu'il pouvoit faire, comme on dit, d'une pierre deux coups, servir sa patrie, en obligeant Xerxès à prendre la fuite, & se faire un mérite auprès de ce roi en lui donnant cet avis; car il paroît manifestement, par tout ce qu'Hérodote écrit, que Thémistocle pensoit sérieusement à se ménager la faveur & l'appui de ce prince.

[n] Il

détourner les Grecs d'exécuter la résolution qu'ils avoient prise d'envoyer dans l'Hellespont rompre le pont qu'il y avoit laissé, & qu'il lui en donnoit avis pour lui marquer l'affection qu'il lui portoit, & afin qu'il s'en servît pour se mettre en sûreté. Xerxès, effrayé du danger dont on le menaçoit, ne perdit pas un moment & prit aussi-tôt la route de l'Hellespont avec toute sa flotte Mardonius fut laissé avec l'armée de terre composée de trois cent mille hommes de ses meilleures troupes.

Ces forces si grandes rendoient très-redoutable ce lieutenant-général du grand roi, & il intimidoit encore les Grecs par ses menaces & par les lettres hautaines qu'il leur écrivoit : *Vous avez vaincu*, leur mandoit-il, *sur des bâtimens de mer des hommes qui ne savent combattre que sur terre, & qui sont très-maladroits à manier la rame ; mais la Thessalie & la Béotie nous offrent de belles plaines pour faire combattre des escadrons & des bataillons.* Et pour les Athéniens, [n] il leur écrivit des lettres particulieres où il leur faisoit des propositions de la part du roi qui leur promettoit de rétablir leur ville, de leur donner quantité d'or & d'argent & de les rendre seigneurs & maîtres de toute la Grece, s'ils vouloient se retirer & abandonner leurs alliés.

[o] Les Lacédémoniens, ayant eu le vent de ces propo-

[n] *Il leur écrivit des lettres particulieres, où il leur faisoit des propositions.*) Hérodote ne parle point de ces lettres, mais il dit qu'il leur envoya Alexandre, roi de Macédoine, fils d'Amyntas, & le septieme descendant depuis Perdiccas ; & il rapporte la harangue qu'il fit dans le conseil, & ce que les députés de Lacédémone dirent ensuite, liv. viij. 140. 141.

[o] *Les Lacédémoniens ayant eu le vent de ces propositions.*) Selon Hérodote, ils envoyerent

propositions, & craignant qu'ils ne les acceptassent, envoyerent des ambassadeurs à Athenes *p* pour prier les Athéniens de mettre leurs femmes & leurs enfans en sûreté à Sparte, & de recevoir d'eux tout ce qui étoit nécessaire pour la nourriture de leurs vieillards ; car le peuple, ayant perdu sa ville & tout son pays, se trouvoit dans une nécessité très-pressante.

Les Athéniens, après avoir entendu ces ambassadeurs, firent, par le decret d'Aristide, une réponse qu'on ne peut assez admirer : *Qu'ils pardonnoient à leurs ennemis, s'ils avoient pensé que tout étoit vénal à prix d'or & d'argent ; car les Barbares ne connoissoient rien de plus estimable & de plus précieux que les richesses : mais qu'ils étoient très-fâchés contre les Lacédémoniens de ce qu'ils ne jettoient les yeux que sur la pauvreté & sur la disette extrême où Athenes se trouvoit réduite, & qu'ils avoient oublié la vertu & la magnanimité des Athéniens, puisqu'ils pensoient que l'offre de leurs vivres seroit le grand motif*

rent ces ambassadeurs, non pas sur aucun avis qu'ils eussent eu de ces propositions, mais sur la premiere nouvelle du départ d'Alexandre de l'armée de Mardonius, car ils se douterent bien du sujet de ce voyage. D'ailleurs ils se souvenoient de quelques oracles qui augmentoient leur frayeur, car ils les menaçoient, qu'eux & tous les Doriens seroient chassés du Péloponese par les Medes & par les Athéniens. Aussi ces ambassadeurs arriverent-ils à Athenes bientôt après Alexandre, & se trouverent à la premiere audience que le peuple lui donna.

p Pour prier les Athéniens de mettre leurs femmes & leurs enfans en sûreté à Sparte.) Hérodote rapporte le discours que ces ambassadeurs firent dans le conseil, viij. 142. Plutarque n'en a pris que très-légerement la substance. Ils ne proposerent point aux Athéniens d'envoyer à Sparte leurs femmes & leurs enfans, mais ils offrirent seulement de les nourrir pendant toute la guerre.

q Mais

motif qui les retiendroit dans la ligue & les obligeroit à combattre pour le salut des Grecs.

Aristide ayant écrit cette réponse dans son decret, & ayant ordonné qu'on fît entrer dans le conseil les ambassadeurs du roi & ceux de Sparte, il commanda qu'on dît aux Lacédémoniens : *Qu'il n'y avoit assez d'or ni sur la terre ni dans les entrailles de la terre pour obliger les Athéniens à le préférer à la liberté de la Grece ;* & qu'on répondît à ceux de Mardonius, en leur montrant le soleil : *Que tant que cet astre continueroit son cours autour du monde, les Athéniens feroient la guerre aux Perses pour venger leurs terres pillées & saccagées, & leurs temples profanés & brûlés.*

De plus, il ordonna que les prêtres maudissent & excommuniassent quiconque oseroit proposer de faire alliance avec les Medes ou d'abandonner l'alliance des Grecs.

Quand Mardonius fut entré [q] pour la seconde fois dans l'Attique, les Athéniens se retirerent encore à Salamine. Et alors Aristide, envoyé ambassadeur à Sparte, se plaignit de la lenteur & de la négligence des Lacédémoniens, leur reprocha qu'ils abandonnoient encore Athenes aux Barbares, & les exhorta à marcher promptement au secours de ce qui restoit encore de la Grece.

Les éphores, ayant entendu son discours, [r] n'en

[q] Mardonius entra pour la seconde fois dans l'Attique, dix mois après que Xerxès se fut rendu maître d'Athenes.

[r] *N'en parurent pas fort touchés.*) Ils remirent leur réponse au lendemain, & le lendemain au jour suivant, & d'un jour à l'autre ils gagnerent dix jours, pendant lesquels ils acheverent la muraille dont ils fermerent l'isthme, & qui les mettoit en sûreté contre les Barbares.

[s] Car

n'en parurent pas fort touchés ;[a] car ils pafferent tout le jour en feftins & en réjouiffances, parce qu'il fe rencontra que ce jour-là étoit la fête d'Hyacinthe. Mais la nuit ils choifirent cinq mille Spartiates ; & leur ayant fait prendre à chacun fept Ilotes, ils les firent partir fecrettement à l'infû des Athéniens.

Quelques jours après, Ariftide s'étant encore plaint au confeil, les éphores lui dirent en riant : *Qu'il falloit qu'il rêvât ou qu'il dormît, & que déjà leur armée étoit arrivée à la ville*[b] *d'Oreftie, marchant contre les étrangers ;* car les Lacédémoniens appellent *Etrangers* les Barbares. Ariftide leur répondit : *Que ce n'étoit pas là le tems de fe moquer & de fe réjouir en trompant leurs alliés, au lieu de tromper leurs ennemis.* Voilà comme Idoménée raconte la chofe de point en point. Mais dans le decret d'Ariftide il n'eft pas nommé ambaffadeur ; on n'y trouve pour ambaffadeurs que Cimon, Xanthippe & Myronides.

Quelque tems après il fut élu capitaine général pour la bataille que l'on devoit donner ; & ayant pris huit mille hommes de pied des Athéniens, il marcha à Platées. Là fe rendit Paufanias

[a] *Car ils pafferent tout le jour en feftins & en réjouiffances, parce qu'il fe rencontra que ce jour-là étoit le jour de la fête d'Hyacinthe.*) Chez les Lacédémoniens, la fête d'Hyacinthe duroit trois jours ; le premier & le dernier étoient des jours de trifteffe & de deuil pour la mort d'Hyacinthe : mais le fecond étoit un jour de réjouiffance, il y avoit des feftins, des jeux, des fpectacles & toutes fortes de divertiffemens ; & c'eft apparemment de ce fecond jour que ce paffage de Plutarque doit être entendu. Cette fête fe célébroit toutes les années au mois d'Août, en l'honneur d'Apollon & d'Hyacinthe.

[b] Dans l'Arcadie au pied du mont Ménale, à trente-fept ou trente-huit milles de Lacédémone.

[a] L'ar

nias, général en chef de toute l'armée Grecque, menant avec lui les Spartiates ; toutes les autres troupes Grecques arrivoient de jour en jour comme à la file. [a] L'armée des Barbares étoit campée le long du fleuve de l'Asope ; mais à cause de la grande étendue de pays qu'elle occupoit, elle ne s'étoit point retranchée, elle avoit seulement enfermé de murailles, au milieu de son camp, un espace en quarré, dont chaque côté étoit de dix [x] stades, pour les bagages & pour ce qu'elle avoit de plus précieux.

Il y avoit dans l'armée Grecque un devin d'Elée, [y] appellé Tisamene, il prédit à Pausanias & à tous les Grecs [z] qu'ils remporteroient sûrement

[a] *L'armée des Barbares étoit campée le long du fleuve de l'Asope.*) Pour se faire une idée juste de la bataille de Platées, & pour bien entendre les historiens qui la rapportent, il faudroit avoir devant les yeux la situation des deux armées. Les Barbares étoient campés le long de l'Asope. Hérodote dit *que Mardonius avoit étendu son camp depuis Erythres, près de Hysies, jusqu'à Platées.* Mais cela ne peut être, car Hysies étoit en deçà de l'Asope, du côté du Cithéron, & Mardonius étoit de l'autre côté vers Thebes. Il faut corriger là *Hurie*, qui, selon Strabon, appartenoit aux Thébains, & elle fut ensuite aux Platéens ; en un mot les Perses campoient à la rive gauche du fleuve, & les Grecs à la rive droite.

[x] Douze cent cinquante pas.

[y] *Appellé Tisamene.*) Ce Tisamene avoit autrefois reçu un oracle qui lui promettoit cinq grandes victoires. Les Spartiates, informés de cet oracle, voulurent l'avoir de leur côté pour devin, & lui firent des offres très-considérables ; mais il demanda à être fait citoyen de Sparte, ce qu'on lui refusa. A l'approche des Perses, les Spartiates lui offrirent ce qu'ils lui avoient refusé, mais il demanda le même honneur pour son frere Hégias, & l'obtint ; & voilà les deux hommes seuls qui ont jamais été faits citoyens de Sparte. Hérodote, ix. 32.

[z] *Qu'ils remporteroient sûrement la victoire, pourvû qu'ils n'attaquassent point.*) Voilà

ment la victoire, pourvû qu'ils n'attaquassent point & qu'ils ne fissent que se défendre. Et Aristide ayant envoyé à Delphes consulter l'oracle, le dieu lui répondit : *Que les Grecs remporteroient l'avantage sur leurs ennemis, pourvû qu'ils fissent des prieres à Jupiter, à Junon patrone du mont Cithéron, à Pan* [a] *& aux nymphes Sphragitides ; qu'ils sacrifiassent aux héros Androcrates, Leucon, Pisandre, Damocrates, Hypsion, Actéon & Poluide, & qu'ils ne hazardassent la bataille que dans leur propre pays, précisément dans le champ de Cérès Eleusinienne & de Proserpine.*

Cet oracle, rapporté à Aristide, le jetta dans une grande perplexité ; [b] car les héros, auxquels il

Voilà à quoi servoient parfaitement les devins ; quand les généraux ne pouvoient retenir ou mener les troupes à leur gré, ils faisoient ordonner par les devins ce qu'ils vouloient, & alors la religion attiroit un respect & une obéissance, qu'on refusoit à l'autorité. Le devin promet aux Grecs la victoire, pourvû qu'ils n'attaquent point, parce que pour attaquer il falloit passer le fleuve, ce qui ne pouvoit se faire sans un grand desavantage. Le devin des Perses leur prédit la même chose pour la même raison, comme on le verra dans la suite.

[a] *Et aux nymphes Sphragitides.*) Aux nymphes du mont Cithéron qui avoient eu le nom de *Sphragitides*, de l'autre appellé *Sphragidion* ; & je croi que ce nom venoit du respect & du silence que l'on gardoit sur ce qui se passoit dans cet antre, de peur de blesser ces nymphes & d'encourir leur indignation. Car σφραγὶς signifie *un cachet*, d'où l'on a dit σφραγῖδα γλώσσῃ ἐπικεῖσθαι, *qu'on a un cachet sur la bouche*, pour dire qu'on ne parle point, qu'on garde le silence, *os signatum habere*. On sait assez la crainte & la superstition des anciens sur les dieux.

[b] *Car les héros, auxquels il ordonnoit d'offrir des sacrifices, étoient les ancêtres des Platéens.*) Ce qui causoit l'embarras d'Aristide, c'est que ces sacrifices & ces prieres que l'oracle ordonnoit de faire à ces héros de Platées & à ces nymphes du Cithéron,

il ordonnoit d'offrir des sacrifices, étoient les ancêtres des Platéens, & l'antre des nymphes Sphragitides étoit sur une des croupes du Cithéron vers le couchant d'été ; & dans cet antre il y avoit autrefois, dit-on, un oracle, de l'esprit duquel la plûpart des habitans du pays étoient possédés, c'est pourquoi on les appelloit *Nympholeptes*, comme qui diroit *possédés par les nymphes*. Et d'un autre côté, de ne promettre la victoire aux Athéniens qu'à condition qu'ils ne donneroient le combat que dans leur propre pays ; c'étoit rappeller & faire repasser tout l'effort de la guerre dans l'Attique.

Sur ces entrefaites, le capitaine général des Platéens, appellé Arimneste, eut la nuit un songe. Il lui sembla que Jupiter-Sauveur, lui étant apparu, lui demanda : *Quelle étoit la résolution que les Grecs avoient prise?* Qu'il lui répondit : *Seigneur, dès demain nous décamperons & remenerons l'armée à Eleusine, & là nous livrerons bataille aux Barbares, selon l'oracle qu'Apollon nous a rendu.* [c] Et qu'alors le dieu lui répartit : *Qu'ils se trompoient*

ron, sembloient marquer qu'il falloit donner la bataille dans les lieux de leur domination, s'il est permis de parler ainsi, & que la défense de ne hazarder cette bataille que dans son propre pays, le renvoyoit dans l'Attique. Voilà ce qu'il ne pouvoit concilier ; mais la suite va tout applanir, & faire voir que le prêtre Pythien qui avoit rendu cet oracle, étoit mieux instruit que lui, & qu'il n'auroit eu garde de déterminer si précisément la place qu'on devoit choisir pour champ de bataille, s'il n'eût eu un faux-fuyant tout prêt pour sauver l'honneur de l'oracle, en disant que c'étoit la faute des généraux de l'avoir entendu d'un lieu plûtôt que de l'autre.

[c] *Et qu'alors le dieu lui repartit qu'ils se trompoient totalement.*) Cela est assez heureux que Jupiter vienne lui-même expliquer l'oracle d'Apollon. Il y a de l'apparence

poient totalement ; que le lieu dont l'oracle parloit étoit là même aux environs de Platées, & qu'ils le trouveroient s'ils le cherchoient bien.

Arimneste, ayant eu cette vision si claire, ne fut pas plûtôt éveillé qu'il manda les plus vieux & les plus expérimentés de ses citoyens ; & conférant & cherchant avec eux, [d] enfin il trouva que, près de la ville de Husies au pied du Cithéron, il y avoit un vieux temple, appellé *le temple de Cérès Eleusinienne & de Proserpine.* Ravi de cette découverte, il en avertit Aristide & le mena sur le lieu qu'ils trouverent très-commode pour y ranger en bataille un armée de gens de pied qui manqueroit de cavalerie, parce que le pied du Cithéron, s'étendant jusqu'auprès de ce temple, empêchoit les gens de cheval d'en approcher. D'ailleurs dans ce lieu-là même étoit la chapelle du héros Androcrates, toute couverte de buissons & d'arbres fort épais. Et afin qu'il ne manquât rien à l'oracle pour bien assûrer l'espérance de la victoire, les Platéens, sur l'avis d'Arimneste, firent un decret par lequel ils ordonnerent que les bornes, qui séparoient l'Attique de leur territoire, seroient ôtées, & don-

rence que cet Arimneste, capitaine général des Platéens, étoit un homme savant dans l'antiquité, & qui étoit instruit qu'au pied du Cithéron il y avoit eu autrefois un temple de Cerès Eleusienne ; & que pour le mieux persuader aux Grecs, il fit semblant d'avoir eu cette vision.

[d] *Enfin il trouva que près de la ville de Husies.*) C'est ainsi qu'il faut lire, *près de la ville de Husies*, & non pas *près de la ville de Nyse.* Hérodote marque bien cette situation en parlant de cet endroit, διὰ τῆς ὑπωρείης τοῦ Κιθαιρῶνος περὶ Ὑσιὰς, *& au pied du Citheron près de Husies.* Strabon distingue fort bien *Hurie*, *Husies* & *Nyse* dans son neuvieme livre.

e Afin

donnerent aux Athéniens tout ce côté de territoire en propriété en faveur de la Grece, [e] afin que, selon les termes de l'oracle, ils pussent donner la bataille dans leur propre pays. Cette générosité des Platéens fut si célebre, que plusieurs années après, Alexandre, déjà vainqueur de l'Asie, ayant fait relever les murailles de Platées, fit publier par un héraut dans l'assemblée des jeux olympiques : *Qu'il redonnoit cette ville aux Platéens à cause de la vertu & de la générosité dont ils avoient donné de si grandes marques, lorsque dans la guerre des Medes ils avoient fait présent de leur terre aux Athéniens pour le salut de la Grece.*

Quand il fut question de mettre l'armée en bataille & d'assigner aux troupes leur poste, il s'émut un grand différend entre les Tégéates & les Athéniens. Les Tégéates [f] prétendoient que, comme les Lacédémoniens dans toutes les batailles commandoient toûjours l'aîle droite de l'armée, l'honneur de commander la gauche leur étoit dû ; & pour faire voir qu'ils méritoient seuls ce poste, ils alléguoient les grandes actions de leurs ancêtres & les grands services qu'ils avoient rendus. Comme les Athéniens s'emportoient sur cela & étoient prêts à se mutiner, Aristide survenant au milieu des troupes dit : *Ce n'est pas le tems de contester aux Tégéates ces prouesses & ces*

[e] *Afin que, selon les termes de l'oracle, ils pussent donner la bataille dans leur propre pays.*) C'étoit aider à l'oracle, & non pas l'expliquer, car l'oracle n'appelloit pas ce pays là le pays des Athéniens, en vertu de cette donation qu'il prévit devoir être faite, mais il l'appelloit ainsi à cause de ce temple de *Cerès Eleusinienne* ; car ce temple marquoit que le culte de cette déesse avoit été porté là d'Eleusine, & que cette conformité de culte rendoit ce pays-là comme Athénien.

[f] Voyez Hérodote, jx. 26.

ces services qu'ils relevent si fort. Nous nous contenterons donc, Seigneurs Spartiates, de vous dire, & à vous & à tous les autres Grecs, que ce n'est pas le poste qui ôte ou qui donne le courage; par-tout où il vous plaira nous placer, nous y ferons notre devoir. En conservant ce poste & en le rendant le plus honorable, nous tâcherons de ne pas ternir la gloire de nos premiers combats. Nous sommes venus ici, non pour contester contre nos alliés, mais pour combattre nos ennemis; non pour vanter nos peres, mais pour les imiter en nous montrant gens de bien à toute la Grece. Cette journée va faire voir de quoi chacun est digne, tant les villes, que les généraux & que les soldats. Ces paroles ouïes, tous les capitaines & tous ceux qui étoient du conseil jugerent en faveur des Athéniens & leur donnerent le commandement de l'aile gauche.

Pendant que la Grece étoit suspendue dans l'attente de l'événement, les Athéniens en particulier se trouvoient dans une conjoncture très-difficile & très-dangereuse; car plusieurs citoyens des maisons les plus nobles & les plus riches, voyant que la guerre les avoit ruinés, & qu'avec leurs biens ils avoient encore perdu tout crédit & toute autorité dans la ville & toute leur gloire & leur dignité, & que d'autres étoient mis en leur place & jouissoient des honneurs qu'ils avoient perdus, s'assemblerent secrettement dans une maison à Platées, & là ils conspirerent de ruiner à Athenes le gouvernement populaire; & si ce projet ne pouvoit réussir, de perdre tout & de livrer la Grece aux Barbares.

Ce complot fait au milieu du camp, & quantité de gens étant déjà corrompus & gagnés, Aristide en eut le vent. D'abord il fut dans une extrême allarme à cause du tems & incertain du parti

qu'il devoit prendre ; enfin il prit ce sage tempérammment, de ne point négliger une affaire si importante, & aussi de ne pas trop la rechercher ; car, comme on ignoroit le nombre de ceux qui pouvoient avoir trempé dans cette conjuration, il trouva qu'il étoit à propos de sacrifier en quelque façon la justice à l'utilité, en ne poursuivant pas tous les coupables. De tout le grand nombre qu'il y en avoit, il se contenta d'en faire arrêter huit ; & de ces huit, les deux seuls, contre lesquels il fit faire les informations, parce qu'ils étoient les plus chargés, Eschine du bourg de Lampres, & Agésias du bourg d'Acharnes, [g] se sauverent du camp pendant qu'on faisoit leur procès. Pour les autres, il les relâcha & leur donna le moyen de se rassûrer & de se repentir, dans la pensée qu'on n'avoit rien trouvé contre eux ; & il leur fit entendre : [h] *Que la bataille seroit le tribunal où ils pourroient se justifier & faire voir qu'ils n'avoient jamais suivi que des conseils justes & utiles à la patrie.*

[i] Après ces choses, Mardonius, pour tâter les

[g] *Se sauverent du camp.*) Il y a bien de l'apparence qu'Aristide favorisa leur fuite, de peur d'être obligé de les faire punir, & que leur punition ne causât quelque émeute.

[h] *Que la bataille seroit le tribunal où ils pourroient se justifier.*) Cette idée est grande & noble, de faire de la bataille un tribunal, où des gens accusés d'avoir trahi leur patrie, peuvent se laver & se justifier en faisant leur devoir.

[i] *Après ces choses, Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya escarmoucher contre eux sa cavalerie.*) Plutarque suit ici d'autres mémoires que ceux d'Hérodote. Cependant Hérodote paroît plus croyable que tous les mémoires que Plutarque avoit vus, puisqu'il étoit contemporain d'Aristide ; car il avoit neuf ou dix ans quand cette bataille fut donnée, & il ne l'a écrite que sur le rapport de ceux qui avoient com-

les Grecs, envoya escarmoucher contr'eux sa cavalerie en quoi il étoit le plus fort. Les Grecs étoient campés au pied du mont Cithéron, dans des lieux forts & pierreux, excepté les Mégariens qui, au nombre de trois mille, avoient leur camp dans la plaine ; c'est pourquoi ils eurent beaucoup à souffrir de la cavalerie ennemie qui pouvoit les prendre & les entamer de tous côtés. Après avoir soûtenu assez long-tems les attaques des Barbares, ils envoyerent à Pausanias le prier de leur envoyer du secours, parce qu'ils ne pouvoient résister aux troupes dont ils étoient accablés.

Pausanias ayant entendu ces nouvelles, & voyant le camp de ces Mégariens comme obscurci & caché par la quantité de dards & de traits que leur jettoient les Barbares, & les voyant contraints de se resserrer en un petit espace, ne savoit à quoi se déterminer ; car il voyoit bien qu'il n'y avoit aucun moyen d'aller contre cette cavalerie avec la phalange pesamment armée des Spartiates. Il chercha donc à piquer d'honneur les autres capitaines & chefs de bandes qui étoient autour de lui & à réveiller leur émulation, & exposa le besoin que les Mégariens avoient d'être secourus, pour voir s'il n'y en auroit point parmi eux qui s'offrissent volontairement à aller combattre contre cette cavalerie & les soûtenir ; mais ils firent tous la sourde oreille : ce que voyant Aristide, il offrit ses Athéniens ; & en même tems il donna ses ordres à

combattu. Il écrit que ceci se passa avant que les Grecs eussent quitté le camp d'Erythres pour aller camper aux environs de Platées, près de Husies, & avant le démêlé des Tégeates contre les Athéniens, Liv. jx, 19. 20. &c.

a Les

à Olympiodore, le plus vaillant des chefs de ses bandes, qui commandoit une compagnie de trois cent hommes & quelques gens de traits mêlés parmi. Ces braves soldats furent prêts en un moment & marcherent à grands pas contre les Barbares.

Masistius, général de la cavalerie des Perses, homme qui se faisoit remarquer & admirer sur tous les autres par sa grande force, par sa taille avantageuse & par sa bonne mine, les voyant venir à lui en bon ordre, tourna bride & poussa contr'eux. Les Athéniens l'attendirent de pied ferme. Il y eut là un choc fort rude, les deux partis cherchant également à juger de l'issue de la bataille par le succès de ce combat. La résistance fut long-tems égale de part & d'autre; mais enfin le cheval de Masistius, ayant reçû un coup de javeline au travers du corps, jetta son maître par terre. Masistius tombé ne pouvoit ni se relever à cause de la pesanteur de ses armes, ni être tué par les Athéniens qui étoient accourus sur lui, parce qu'il avoit, non-seulement le corps & la tête, mais encore les bras & les jambes tout couverts de lames d'or, d'airain & de fer; mais la visiere de son casque ayant laissé voir cette partie du visage découverte, un Athénien lui enfonça le derriere de sa pique dans l'œil & le tua. [a] Les Perses abandonnerent le corps de leur général & prirent la fuite.

La grandeur de cet avantage ne fut pas connue

[a] *Les Perses abandonnerent le corps de leur général.)* Hérodote dit, au contraire, qu'ils revinrent à la charge avec furie pour enlever ce corps, & qu'il y eut-là un combat fort âpre ἐν τούτῳ μάχη ὀξεῖα περὶ τοῦ νεκροῦ γίνεται. jx. 23.

Qu'ils

nue des Athéniens par le grand nombre des ennemis morts, car il n'y en eut que peu qui resterent sur la place ; mais par le deuil qu'en menerent les Barbares qui eurent tant de douleur de la mort de Masistius, [l] qu'ils se couperent les cheveux, couperent les crins de leurs chevaux & de leurs mulets, & remplirent tout leur camp de cris, de gémissemens & de larmes, comme ayant perdu le premier homme de leur armée, en courage & en autorité, après Mardonius.

[m] Après ce combat contre la cavalerie des Barbares, les deux armées furent long-tems sans en venir aux mains ; car les devins, sur les entrailles des victimes, leur prédisoient également aux uns & aux autres la victoire, s'ils ne faisoient que se défendre ; au lieu qu'ils les menaçoient également d'une défaite entiere, s'ils attaquoient.

Mais enfin Mardonius, voyant qu'il ne lui restoit plus de vivres que pour peu de iours, & que les Grecs se fortifioient de plus en plus par de nouvelles troupes qui leur arrivoient journellement, & souffrant impatiemment un délai qui l'affoi-

[l] *Qu'ils se couperent les cheveux, & couperent les crins de leurs chevaux & de leurs mulets.*) C'étoit la coûtume de se couper les cheveux sur le tombeau, ou sur la biere de ceux que l'on pleuroit : on en voit des exemples dans Homere. Celle de couper les crins des mulets & des chevaux n'est pas moins ancienne.

[m] *Après ce combat contre la cavalerie des Barbares.*) Il y a dans le texte, μετὰ δὲ τὴν ἱππομαχίαν, ce qui ne doit pas être traduit, *après ce combat de cavalerie* ; car on ne voit pas que les Grecs eussent-là de cavalerie, il n'y eut que l'infanterie qui combatit en cette occasion. Plutarque a donc voulu dire, *après ce combat contre la cavalerie des Perses.*

s'affoibliffoit, réfolut de ne plus attendre & de paffer le fleuve de l'Afope dès le lendemain à la pointe du jour, pour tomber fur les Grecs qu'il efpéroit de furprendre. Pour cet effet, dès que la nuit fut venue, il donna l'ordre à tous les capitaines & officiers. Mais fur le minuit un homme à cheval s'approcha fans bruit du camp des Grecs ; & s'étant adreffé aux fentinelles, il leur dit qu'il avoit quelque chofe à communiquer à Ariftide, général des Athéniens, & qu'ils le fiffent venir. Ariftide étant venu très-promptement, cet inconnu lui dit : [a] *Je fuis Alexandre, roi des Macédoniens, qui, par l'amitié que j'ai pour vous, m'expofe au plus grand de tous les dangers, afin d'empêcher que la furprife vous liant les mains ne vous faffe combattre avec moins de valeur & faire moins de réfiftance. Mardonius eft réfolu de vous attaquer demain ; ce n'eft pas qu'il y foit porté par aucune bonne efpérance ni par aucune confiance bien fondée, mais il y eft forcé par la difette où il fe trouve*

[a] *Je fuis Alexandre, roi des Macedoniens, qui, par l'amitié que j'ai pour vous.*) Il me femble que Plutarque ne devoit pas oublier la raifon de cette amitié d'Alexandre pour les Grecs, qui eft qu'il étoit Grec d'origine. Hérodote ne l'a pas oubliée, car il lui met dans la bouche ces paroles, *αὐτός τε γὰρ Ἕλλην γένος εἰμὶ τ'ἀρχαῖον*, *car je fuis grec de mon ancienne origine.* ix. 44. En effet, du côté du pere il defcendoit d'Hercule ; auffi le même Hérodote écrit dans le cinquieme livre. *Or que les defcendans de Perdiccas fuffent Grecs d'origine, comme on l'affûre, c'eft ce que je fais fort bien, & que je ferai voir dans la fuite ;* & il le prouve par ce qui étoit arrivé à ce même Alexandre, qui s'étant préfenté pour combattre aux jeux olympiques, les Grecs refufoient de l'admettre, parce qu'il n'étoit pas permis aux Barbares de fe préfenter à ces combats, mais Alexandre fit voir qu'il étoit Argien, & par-là il fut déclaré Grec & reçu.

[b] Mais

trouve de toutes choses ; car même les devins, en lui annonçant les sinistres présages des entrailles des victimes & les funestes réponses des oracles, tâchent de le retenir & de le détourner de cette entreprise ; mais c'est une nécessité qu'il tente la fortune du combat, ou, s'il differe plus long-tems, qu'il voie périr toute son armée.

Alexandre, ayant ainsi parlé, pria Aristide de garder ce secret, d'en faire son profit & de ne le communiquer à personne ; mais Aristide lui ayant dit qu'il ne conviendroit pas de le cacher à Pausanias qui étoit généralissime de l'armée, lui promit qu'il n'en ouvriroit la bouche à aucun des autres officiers avant le combat, & l'assûra que la Grece venant à être victorieuse, il n'y auroit pas dans l'armée un seul homme qui ne se souvînt du danger auquel il s'étoit exposé pour eux en cette importante occasion, & de l'affection qu'il leur avoit témoignée.

Après cet entretien, le roi des Macédoniens reprit le chemin de son camp ; & Aristide alla sur l'heure trouver Pausanias dans sa tente, & lui dire tout ce qu'il avoit entendu. D'abord tous les officiers furent mandés, & on leur ordonna de mettre l'armée en bataille & de se préparer au combat. Cependant Pausanias, comme l'écrit Hérodote, communiqua à Aristide le dessein qu'il avoit formé de changer son ordre de bataille,

• *Mais Aristide lui répondit qu'il ne feroit pas bien de le cacher à Pausanias.*) Selon Hérodote, Alexandre avoit excepté Pausanias. ἀπόῤῥητα ποιεύμενος πρὸς μηδένα λέγειν ὑμέας ἄλλον ἢ Παυσανίην. *Je vous confie ce secret, que vous ne déclarerez à aucun homme vivant, qu'à Pausanias ;* & cela est bien plus vrai-semblable. Quelle apparence qu'Alexandre prétendît qu'Aristide cachât à son général une chose si importante ?

† *Tous*

bataille, en faisant passer les Athéniens de l'aîle gauche à l'aile droite pour les opposer aux Perses; car ils combattroient avec plus de valeur, parce qu'ils avoient déjà éprouvé cet ennemi, & avec plus de confiance parce qu'ils avoient déjà commencé à le vaincre; & de réserver pour lui l'aile gauche contre laquelle devoient combattre les Grecs qui avoient embrassé le parti des Medes.

p Tous les autres capitaines des Athéniens trouvoient cette entreprise de Pausanias trop insolente & trop hautaine, de laisser tous les Grecs dans leurs postes, & de remuer à son gré les seuls Athéniens, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme de vils esclaves pour les opposer aux plus belliqueuses troupes des ennemis. Mais Aristide leur remontra qu'ils se trompoient très-indignement: *Il n'y a que peu de jours*, leur dit-il, *que vous disputiez aux Tégéates le commandement de l'aîle gauche, & ayant eu la préférence, vous regardates cet avantage comme un très-grand honneur; & aujourd'hui que les Spartiates vous cédent d'eux-mêmes l'aîle droite, & c'est en quelque façon vous céder le commandement de l'armée, vous n'êtes pas charmés de la gloire qui vous en revient & vous ne regardez pas comme un très-grand gain de n'être pas obligés de combattre contre des gens de même sang, de même origine que vous & vos compatriotes, & de n'avoir*

p *Tous les autres capitaines des Athéniens trouvoient cette entreprise de Pausanias trop insolente & trop hautaine.*) Hérodote dit tout le contraire; car les capitaines Athéniens, bien loin de trouver cela mauvais, dirent que cette pensée leur étoit venue à eux-mêmes, mais qu'ils n'avoient osé la proposer, de peur que cela ne déplût aux Spartiates. ix. 45.

q *Et*

voir en tête que les Barbares, vos ennemis naturels.

Ces paroles firent tant d'effet, que sur le moment les Athéniens consentirent avec un très-grand plaisir à changer de poste avec les Spartiates; & l'on n'entendoit parmi eux que des exhortations, qu'ils se faisoient les uns aux autres de se montrer gens de cœur: *Que les ennemis qu'ils avoient en tête n'étoient pas venus là avec de meilleures armes & de plus grands courages que n'en avoient ceux qu'ils avoient vaincus à Marathon; qu'on leur voyoit les mêmes arcs, les mêmes habits bigarrés, les mêmes ornemens d'or, des corps aussi mols & efféminés, & des ames aussi foibles & aussi lâches; au lieu que pour nous*, continuoient-ils, *nous avons toûjours les mêmes armes & les mêmes corps, mais nous avons aussi une audace & une confiance augmentées par nos victoires*, [q] *& nous ne combattons pas comme eux pour un pays & pour une ville seulement*, [r] *mais pour les trophées érigés à Marathon & à Salamine, afin qu'ils ne paroissent pas l'ouvrage de Miltiade & de la Fortune, mais l'ouvrage des Athéniens.*

En

[q] *Et nous ne combattons pas comme eux, pour un pays & pour une ville seulement.*) Je n'aurois pas cru qu'on eût pu se tromper à une chose si claire; cependant cela est arrivé, on a voulu entendre ce *comme eux* des Spartiates, à qui cela ne convient nullement. Les Spartiates vouloient-ils conquérir un pays, une ville? Il est évident que *comme eux* signifie ici *comme les Barbares*; car les Barbares étoient venus pour assujettir la Grece & Athenes.

[r] *Mais pour les trophées érigés à Marathon & à Salamine, &c.* Cette idée est grande & noble. Les Athéniens n'ont pas seulement à combattre pour leur ville & pour leur pays, mais encore pour la gloire des trophées érigés à Marathon & à Salamine; car s'ils perdent cette bataille par leur peu de courage, on croira que ces trophées étoient l'ouvrage de Miltiade, & non pas celui des Athéniens.

s Car

En parlant ainsi, ils alloient gaiement changer de poste. Mais les Thébains, avertis de cet échange par des déserteurs, en donnerent avis à Mardonius qui, sans perdre un moment, soit qu'il craignit d'avoir affaire aux Athéniens, soit qu'il eût l'ambition de combattre contre les Spartiates, changea aussi l'ordre de sa bataille, en faisant passer les Perses à son aîle droite ; & les Grecs, qu'il avoit dans son parti, à sa gauche.

Ce changement ayant été rapporté à Pausanias, ce général changea une seconde fois ; & remettant les choses dans leur premier ordre, se remit à son aîle droite, & Mardonius se replaça de même comme il étoit au commencement, & reprit son aîle gauche où il avoit en tête les Lacédémoniens ; ainsi tour ce jour-là se passa sans rien faire. Le soir on tint un conseil où il fut résolu que l'on décamperoit & que l'on iroit chercher un lieu commode pour les eaux ; * car les eaux de ce camp étoient gâtées & corrompues par la cavalerie des Barbares.

La nuit étant venue, & les capitaines commençant à marcher à la tête de leurs bandes * vers le camp qu'on avoit marqué, il se trouva que l'armée ne suivoit qu'avec peine, & qu'il étoit

* *Car les eaux de ce camp étoient gâtées & corrompues par la cavalerie.*) Ils n'avoient pour tout leur camp, que la fontaine Gargaphie, car ils n'osoient aller au fleuve de l'Asope qui étoit tout près, à cause de la cavalerie ennemie qui les en empêchoit. Cette fontaine ayant été gâtée & comblée par les ennemis, ils furent obligés de lever le camp. Hérodote, ix. 48.

* *Vers le camp qu'on avoit marqué.*) Ils vouloient aller à une petite isle, qui étoit à dix stades, ou douze cent cinquante pas de l'Asope & de la fontaine de Gargaphie. Hérodote, ix. 50.

* Il

étoit très-difficile de la tenir ensemble ; car dès qu'elle fut sortie de ses premiers retranchemens, la plûpart couroient vers la ville de Platées, & tout étoit plein de confusion, ces troupes débandées courant çà & là, & tendant leurs pavillons par-tout où bon leur sembloit, sans ordre ni discipline. Dans ce désordre & dans cette désobéissance générale, [u] il arriva que les Lacédémoniens furent laissés seuls derriere, mais malgré eux; car Amompharétus, qui les commandoit, homme plein de courage, qui ne respiroit que les périls, qui depuis long-tems brûloit d'envie de combattre, qui supportoit très-impatiemment les délais & les remises dont on avoit usé, & qui appelloit hautement cette marche une désertion & une fuite, dit : *Qu'il ne quitteroit point son poste & qu'il demeureroit plûtôt là tout seul avec sa troupe pour attendre & pour soûtenir tout l'effort de Mardonius.* Pausanias l'alla trouver & lui représenta qu'il falloit obéir à ce qui avoit été résolu & conclu dans le conseil des Grecs; mais Amompharétus, levant avec ses deux mains une grosse pierre, la jetta aux pieds de Pausanias : *Voilà*, lui dit-il, *ma balotte pour le combat, & je me moque de toutes les autres résolutions & conclusions lâches & timides de ce beau conseil.*

Pausanias, étonné & ne sachant à quoi se résoudre, prit enfin le parti d'envoyer vers les Athéniens qui étoient déjà avancés, pour les prier

[u] *Il arriva que les Lacédémoniens furent laissés seuls derriere.*) Ce ne furent pas tous les Lacédémoniens, il n'y en eut qu'une partie, ceux que commandoit Amompharétus, les autres avoient tous marché. Hérod. ix. 54. 55.

x Par

prier de l'attendre, afin qu'ils puſſent marcher enſemble en corps d'armée, & en même tems il continua ſon chemin vers Platées avec le reſte des troupes, eſpérant que * par-là il obligeroit Amompharétus à ſuivre cet exemple & à quitter ſon poſte pour les joindre & pour marcher avec eux.

Comme on en étoit là, le jour parut, & Mardonius qui avoit été averti que les Grecs avoient abandonné leur camp, ayant mis d'abord toute ſon armée en bataille, marchoit déjà contre les Lacédémoniens avec de grands cris & d'horribles hurlemens des Barbares qui penſoient marcher bien moins pour combattre, que pour dépouiller des fuyards, & il s'en fallut bien peu que cela n'arrivât comme ils l'avoient penſé. En effet, Pauſanias, ayant vû ce mouvement de Mardonius, s'arrêta & commanda que chacun prît ſon poſte; mais, ſoit pour la colere dont il étoit tranſporté contre Amompharétus, ſoit pour la ſurpriſe de cette ſoudaine attaque des Perſes, il oublia de donner le mot à ſes troupes, d'où il arriva qu'ils ne furent en état de combattre, ni aſſez tôt ni tous enſemble, mais par pelottons & çà & là, ſans aucun ordre de bataille & ayant déjà les ennemis ſur les bras.

Cependant Pauſanias, qui offroit des ſacrifices, voyant que les entrailles des victimes ne lui étoient pas favorables, ordonna aux Lacédémoniens

* *Par-là il obligeroit Amompharétus à ſuivre cet exemple.*) Et cela arriva comme il l'avoit penſé. Amompharétus quitta enfin ſon poſte, & alla rejoindre les autres troupes, comme elles étoient déjà à dix ſtades dans le lieu appellé *Argiopius*, où étoit le temple de Cerès Eleuſinienne. Herodote, jx. 55.

moniens de mettre leurs boucliers à leurs pieds & de demeurer là sans bouger, les yeux attachés sur lui, & sans penser seulement à repousser les Barbares; & il continua d'immoler des victimes, la cavalerie ennemie avançant toûjours. Elle étoit déjà à la portée du trait, & il y eut plusieurs Spartiates blessés, entr'autres Callicrates l'homme le mieux fait, de la plus grande mine & de la plus haute taille qui fût dans toute l'armée; ce brave officier, percé d'un trait & prêt à rendre le dernier soupir, dit: *Qu'il n'étoit pas fâché de mourir, car il étoit parti de sa maison dans le dessein de donner sa vie pour le salut de la Grece; mais qu'il étoit fâché de mourir sans avoir donné un coup d'épée & sans avoir témoigné son courage & sa bonne volonté.*

[y] Si cette occasion étoit terrible, la fermeté des Spartiates fut encore plus admirable, car ils ne se défendoient point contre ces ennemis qui les pressoient; mais attendant le moment favorable que Dieu & leur général leur marqueroient pour prendre les armes, ils souffroient patiemment d'être blessés & d'être tués dans leur poste.

Il y a des auteurs qui rapportent que, pendant que Pausanias sacrifioit ainsi un peu hors de la bataille & qu'il faisoit ses prieres, quelques Lydiens,

y *Si cette occasion étoit terrible.*) On a expliqué le mot πάθος de la mort de Callicrates, mais je croi qu'on s'est trompé. Plutarque ne s'arrête pas davantage sur cette mort, & passe à l'action, à l'occasion qui l'avoit causée, & qui en effet est très-digne de sa réflexion; car il n'y a rien de plus terrible que l'état de ces troupes de Sparte, qui étoient exposées aux traits de la cavalerie ennemie, sans se défendre & sans faire aucun mouvement, parce que leur général l'avoit ainsi ordonné.

z *On*

diens, ſurvenant tout à coup, enleverent ou renverſerent tout ce qui étoit ſur l'autel, & que Pauſanias & ceux qui étoient avec lui, ſe trouvant ſans armes, les chaſſerent à coups de bâtons & à coups de verges. Et c'eſt pour conſerver la mémoire de cet événement que l'on célebre encore aujourd'hui à Sparte une fête [1] où les enfans ſont fouettés autour d'un autel, & qui finit par une marche qu'on appelle *la marche des Lydiens ;* car c'eſt une imitation de l'incurſion de ces Lydiens & de leur fuite.

Pauſanias, au déſeſpoir de ce qui ſe paſſoit, & voyant que le devin entaſſoit victimes ſur victimes ſans en trouver aucune de favorable, ſe tourna tout-à-coup vers le temple de Junon, le viſage couvert de larmes & levant les mains, il adreſſa ſes prieres à cette déeſſe, patrone du Citheron, & aux autres dieux tutelaires de la terre de Platées ; & leur demanda que : *Si ce n'étoit pas l'ordre des deſtinées, que les Grecs fuſſent vainqueurs, au moins ils ne périſſent qu'après avoir vendu chérement leur vie, & fait voir à leurs ennemis, par des actions dignes de mémoire, qu'ils étoient venus faire la guerre à de vaillans hommes & à des hommes éprouvés dans les combats.*

Pauſanias n'eut pas plûtôt achevé cette priere, [a] que les entrailles des victimes parurent favorables

[1] *Où les enfans ſont fouettés autour d'un autel, & qui finit par une marche.*) Ce paſſage eſt très-remarquable, je l'ai traduit très littéralement pour conſerver une particularité que Plutarque ſeul rapporte, qui eſt que cette fête *de la flagellation*, διαμαστιγώσεως, car c'eſt ainſi qu'elle étoit appellée, finiſſoit par une marche qu'on appelloit *la marche, la proceſſion des Lydiens.* Je n'ai trouvé nulle part aucun veſtige de cette marche.

[a] *Que les entrailles des victimes parurent favorables.*)

rables & que les devins lui annoncerent & lui promirent la victoire. Aussi-tôt l'ordre fut donné à tous les chefs de marcher à l'ennemi ; & en même tems cette phalange Lacédémonienne parut aux yeux un seul corps comme d'une bête féroce qui se hérissant se prépare & s'excite au combat. Les Barbares virent bien qu'il y alloit avoir là une bataille très-âpre contre des hommes qui se défendroient jusqu'à la mort ; c'est pourquoi, se couvrant de leurs grands boucliers, ils tiroient leurs fleches contre les Lacédémoniens ; mais ceux-ci, marchant bien serrés & les pavois joints, tomboient sur eux, leur arrachoient leurs boucliers, & à grands coups de piques qu'ils leur donnoient au travers du visage & de l'estomac, ils en jettoient par terre plusieurs qui, après être tombés, ne laissoient pas de marquer encore beaucoup de force & de courage, & de se faire respecter ; [b] car avec les mains nues ils saisissoient

bles.) Je croi que le texte de Plutarque est défectueux en cet endroit ; car que veut dire ἐφάνη τὰ ἱερὰ, *Les entrailles parurent ?* Il est visible qu'il manque un mot, & qu'il faut lire ἐφάνη τὰ ἱερὰ χρηστὰ, *Les entrailles parurent favorables* ; & ce mot à suppléer, c'est Hérodote même qui le fournit, jx. 61. καὶ τοῖσι Λακεδαιμονίοισι αὐτίκα μετὰ τὴν εὐχὴν τοῦ Παυσανίεω, ἐγίνετο θυομένοισι τὰ σφάγια χρηστά. *Et d'abord après la priere de Pausanias, les entrailles des victimes devinrent favorables aux Lacédémoniens qui sacrifioient.*

[b] *Car avec les mains nues ils saisissoient les piques des Lacédémoniens.*) Si Plutarque disoit, *ils saisissoient les épées des Lacédémoniens*, il y auroit de la raison, car des mains nues qui saisissent des épées, s'exposent & souffrent beaucoup ; mais il n'en est pas ainsi des piques, car on peut les prendre par le bois, avec les mains nues, sans aucun danger. Je croi qu'il y a faute au texte, & que Plutarque, qui étoit homme de grand sens, avoit écrit non ταῖς χερσὶ γυμναῖς, mais ταῖς χερσὶ γυμνοὶ, & *tout nuds avec les mains ils sai-*

saisissoient les piques des Lacédémoniens dont ils brisoient la plus grande partie ; & se relevant ensuite & recourant à leurs haches & à leurs épées, ils combattoient avec beaucoup d'acharnement en les serrant de près, en arrachant leurs boucliers & en les prenant au corps ; ainsi ils faisoient une très-longue résistance.

Les Athéniens demeurerent long-tems sans branler, attendant toûjours les Lacédémoniens ; mais ayant entendu un grand bruit comme de gens qui combattoient, & un officier envoyé par Pausanias leur ayant dit les affaires qu'ils avoient sur les bras, ils se mirent aussi-tôt en marche pour les aller secourir ; & comme ils s'avançoient à travers la plaine du côté où ils entendoient le bruit, les Grecs, qui tenoient le parti des Medes, leur vinrent à la rencontre. Dès qu'Aristide les vit, il s'avança & leur cria de toute sa force, prenant à témoin les dieux des Grecs : *Qu'ils renonçassent à cette guerre impie, & qu'ils ne s'opposassent point aux Athéniens qui alloient au secours de ceux qui exposoient les premiers leur vie pour le salut de la Grece.* Mais voyant qu'ils ne l'écoutoient pas seulement & qu'ils marchoient à lui tête baissée, il renonça au dessein d'aller secourir les Lacédémoniens ; & avec ces seules bandes

saisissoient ; car ces Perses étoient nuds, c'est-à-dire *sans armes*, comme on le voit par Hérodote, jx. 61. Cet historien dit simplement τὰ γὰρ δόρατα ἐπιλαμβανόμενοι κατέκλων οἱ βάρβαροι. *Les Barbares prenant les lances des Spartiates, les rompoient.* Il n'ajoûte point *les mains nues*, mais plus bas il dit, ἄνοπλοι δὲ ἐόντες. *Car étant sans armes ;* & ensuite, πλεῖστον γὰρ σφέας ἐδηλέετο ἐσθὴς ἐρῆμος ἐοῦσα ὅπλων. *Car ils étoient sur-tout embarrassés de leurs habits sans armes ;* & voilà pourquoi Plutarque avoit sans doute écrit γυμνοὶ, *nuds.*

* Qui

bandes il tomba sur ces Grecs [c] qui étoient bien environ cinquante mille. Mais la plûpart se débanderent & se retirerent très-promptement, sur-tout dès qu'ils eurent appris que les Barbares avoient été rompus & mis en fuite. Le plus fort de cette mêlée fut contre les Thébains dont les plus nobles & les plus considérables avoient pris le parti des Medes; & comme ils avoient toute l'autorité, ils menoient leurs troupes malgré elles.

La bataille étant donc ainsi partagée en deux endroits, les Lacédémoniens furent les premiers qui de leur côté rompirent & mirent en déroute les Perses; Mardonius même y fut tué par un Spartiate, nommé Arimnestus, qui lui fracassa la tête d'un coup de pierre, comme le lui avoit prédit l'oracle d'Amphiaraüs; car Mardonius avoit envoyé un Lydien consulter pour lui cet oracle; [d] & en même tems il avoit aussi envoyé un Carien à l'antre de Trophonius. Le prophete de

[c] *Qui étoient bien environ cinquante mille.*) Voilà une furieuse troupe. C'est une armée. Ce nombre m'est suspect, & je crois qu'il y a faute, & qu'il faut lire cinq mille.

[d] *Et en même tems il avoit aussi envoyé un Carien à l'antre de Trophonius.*) Cet antre de Trophonius étoit près de la ville de Lebadie, dans la Béotie, au-dessus de Delphes. Pausanias, qui avoit consulté cet oracle, & qui étoit descendu dans cet antre, décrit au long toutes les cérémonies de cette consultation, qui sont très-curieuses. On peut les voir dans ses *Béotiques*. Cet homme, que Mardonius avoit envoyé, ne se contenta pas de consulter Trophonius, il consulta presque tous les oracles du pays, car il s'adressa à celui d'Abes, à celui d'Apollon Isménien à Thebes, & à celui d'Apollon encore à la ville de Ptoüs, tant Mardonius étoit inquiet de l'état de ses affaires, & avide de savoir ce qui arriveroit. Ceci se passa avant qu'il envoyât Alexandre à Athenes. Voyez Hérodote, viij. 134. 135.

 e Pour

de ce dernier répondit au Carien dans sa langue Carienne. [e] Pour le Lydien, il coucha dans le sanctuaire d'Amphiaraüs, selon la coûtume ; & s'étant endormi, il lui sembla qu'un des prêtres du dieu s'approcha de lui, qu'il lui ordonna de sortir du temple, & que sur son refus il lui jetta à la tête une grosse pierre dont il songea qu'il étoit mort. C'est ainsi qu'on le raconte. Les Barbares ayant pris la fuite, les Lacédémoniens les poussérent jusqu'au lieu qu'ils avoient enfermé d'une enceinte de bois, au milieu de leur premier camp, où ils se retirerent.

Un moment après, les Athéniens, de leur côté, enfoncerent les Thébains & les mirent en fuite, après en avoir tué sur la place trois cent des plus considérables. Comme ils les menoient battant, un envoyé des Lacédémoniens vint leur apprendre que les Barbares s'étoient enfermés dans ce fort de bois, & que les Lacédémoniens les y assiégeoient. Sur ces nouvelles, les Athéniens, laissant les Grecs se sauver tout à leur aise, marcherent au secours des Lacédémoniens qui attaquoient le fort & qui s'y prenoient fort mollement, comme gens peu accoûtumés à forcer des murailles & peu expérimentés à faire des siéges. Et étant arrivés, ils attaquerent ce fort avec tant de vigueur & d'opiniâtreté, [f] qu'enfin après plusieurs assauts ils l'emporterent &

[e] *Pour le Lydien, il coucha dans le sanctuaire d'Amphiaraüs.*) Comme Amphiaraüs avoit été grand expliqueur de songes pendant sa vie, après sa mort & sa déification, il ne donna ses oracles que par des songes qu'il envoyoit à ceux qui le consultoient, & qui pour cet effet étoient obligés de coucher dans son temple sur la peau du bélier qu'ils venoient de lui sacrifier.

[f] *Qu'enfin après plusieurs assauts ils l'emporterent.*) Les

& firent un grand meurtre des ennemis. De trois cent mille combattans qu'ils étoient, [g] il ne s'en ſauva que quarante mille avec Artabaze ; & du côté des Grecs qui avoient combattu pour leur patrie, il n'y en eut que mille trois cent ſoixante de tués. Les Athéniens n'y perdirent que cinquante-deux hommes, & tous de la tribu Ajantide qui ſe diſtingua particuliérement, comme l'aſſûre l'hiſtorien Clideme. C'eſt pourquoi cette tribu faiſoit toutes les années un ſacrifice aux nymphes Sphragitides pour leur rendre graces de cette victoire, comme l'oracle d'Apollon l'avoit ordonné ; & c'étoit le thréſor public qui fourniſſoit à cette dépenſe. Du côté des Lacédémoniens, il y eut quatre-vingt onze morts, & du côté des Tégéates il n'y en eut que ſeize. [h] Mais je ne ſaurois aſſez m'étonner de

Les Tégeates y entrerent les premiers, & ils prirent entr'autres richeſſes le pavillon de Mardonius & la mangeoire de ſes chevaux, qui étoit toute d'airain & admirablement bien travaillée.

g *Il ne s'en ſauva que quarante mille avec Artabaze.)* Hérodote dit qu'avec les quarante mille qui s'étoient déjà retirés avec Artabaze, de ces trois cent mille dont l'armée des Perſes étoit composée, il ne s'en ſauva pas trois mille.

h *Mais je ne ſaurois aſſez m'étonner de ce qu'Hérodote écrit, que ce furent les ſeuls des Grecs qui en vinrent aux mains avec les Barbares.)* Mais je m'étonne que Plutarque accuſe Hérodote d'avoir dit cela, car il me ſemble qu'il ne le dit point du tout : il dit ſeulement *que parmi les Grecs qui firent bien leur devoir, & ſur-tout les Tégeates & les Athéniens, les Lacédémoniens ſe diſtinguerent particulierement, de quoi je ne puis donner d'autre marque*, ajoûte-t-il, *ſinon que toutes les troupes vainquirent tout ce qui ſe trouva devant elles, & que les Lacédémoniens eurent affaire aux troupes les plus aguerries & les plus braves de l'armée ennemie.* Ces mots d'Hérodote, ἄλλῳ μὲν οὐδενὶ ἔχω ἀποσημήνασθαι, que

de ce qu'Hérodote écrit que ce furent là les ſeuls des Grecs qui en vinrent aux mains avec les Barbares, & que tous les autres ne combattirent point ; car le ſeul nombre des ennemis qui furent tués, & la quantité de tombeaux témoignent ſuffiſamment que cette grande victoire fut l'exploit commun de tous les Grecs. D'ailleurs, s'il n'y eût eu que ces trois peuples qui euſſent combattu & que tous les autres ſe fuſſent tenus les bras croiſés, jamais on n'auroit fait graver ſur l'autel qui fut élevé en mémoire de cette victoire, une telle inſcription qui aſſocie tous les Grecs à ce grand honneur : [i] *C'eſt l'autel que les Grecs, après avoir chaſſé de leur pays les Perſes, & avoir remporté ſur eux à force d'armes une victoire ſignalée, ont élevé à la commune liberté de la Grece en l'honneur de Jupiter Libérateur* [k].

Cette bataille fut donnée le quatre du mois d'Octobre

que j'explique, *ce que je ne puis marquer par autre choſe*, ont peut-être été pris par Plutarque dans un autre ſens ; il a cru que cet hiſtorien vouloit dire, *je ne puis rendre témoignage à aucun des autres Grecs*. Un Grec, & un Grec comme Plutarque, en doit être plus cru ſur ſa langue, qu'un François & qu'un François comme moi. Cependant j'oſe aſſûrer que les termes d'Hérodote ſignifient ce que j'ai dit : on n'a qu'à voir le paſſage, c'eſt au livre jx. 70. Car dans Hérodote il n'y a point d'autre paſſage auquel on puiſſe rapporter ce que Plutarque dit ici.

[i] *C'eſt l'autel que les Grecs.*) Dans les vers élégiaques, qui ſont de Simonide, ſelon Pauſanias, il manque le vers pentametre après le premier vers, & on l'a ſuppléé de cette maniere :

Εὐτόλμῳ ψυχᾶς λήματι πειθόμενοι.

En ſuivant l'audacieuſe impétuoſité de leur courage.

[k] Ou *conſervateur de la liberté.*

[l] *Selon*

d'Octobre, [l] ſelon la maniere de compter des Athéniens & ſelon celle des Béotiens, le vingt-quatre du mois appellé *Panemus*, auquel jour ſe tient encore aujourd'hui une aſſemblée générale de la Grece dans la ville de Platées dont les habitans offrent un ſacrifice à Jupiter Libérateur, pour lui rendre tous les ans de nouvelles graces de cette victoire; & il ne faut pas s'étonner de cette irrégularité & différence de jours dans les mois des Grecs, car encore de notre tems que la ſcience de l'aſtronomie eſt plus cultivée & plus exactement approfondie, les uns commencent leurs mois lorſque les autres finiſſent les leurs.

De cette victoire penſa naître la derniere ruine des Grecs; car les Athéniens ne voulant pas céder aux Lacédémoniens le prix de la valeur, ni leur permettre de dreſſer en particulier un trophée, ils alloient décider ce différend par les armes, & ſe porter les uns contre les autres aux dernieres extrémités, ſi Ariſtide, par ſes bonnes raiſons & par ſes remontrances, n'eût adouci

[l] *Selon la maniere de compter les Athéniens.*) Le grec dit *du mois Boëdromion*. C'eſt le mois qui répond à notre mois d'Octobre; mais comme les mois Attiques ne quadrent pas exactement avec nos mois, & qu'ils embraſſent la moitié d'un de nos mois avec la moitié d'un autre, car par exemple le mois Boëdromion commençoit environ au quinze de Septembre, & finiſſoit auſſi au quinze d'Octobre; il s'enſuit de-là que la bataille de Platées qui fut donnée le 4. Octobre, ſelon les Athéniens, fut donnée, ſelon nous, le 19. de Septembre. Cette remarque ſur ce mois doit ſervir pour les autres. Au reſte, Plutarque dit ici que cette bataille fut donnée le quatre du mois Boëdromion; & dans la vie de Camillus, il a dit qu'elle fut donnée le trois; il faut corriger l'un ou l'autre de ces paſſages.

adouci & retenu les autres généraux, ſur-tout Léocrate & Myronides, & ne les eût perſuadés de remettre au jugement des Grecs la déciſion de cette affaire. Les Grecs étant donc aſſemblés dans ce lieu-là même pour juger ce différend, Théogiton de Mégare dit dans ſon avis : *Qu'il ne falloit adjuger ce prix de la valeur, ni à Athenes ni à Sparte, mais à une troiſieme ville, s'ils ne vouloient allumer une guerre civile, plus funeſte que celle qu'ils venoient de terminer.* Après lui, Cléocrite de Corinthe s'étant levé pour parler, perſonne ne douta pas qu'il n'allât demander cet honneur pour ſa patrie; car Corinthe etoit la premiere ville de la Grece en puiſſance & en dignité, après la ville d'Athenes & celle de Sparte : mais on fut agréablement trompé, quand on vit que ſon diſcours étoit tout entier à la louange des Platéens, & qu'il conclut : *Que, pour éteindre cette contention ſi dangereuſe, il falloit leur décerner à eux ſeuls ce prix dont ni les uns ni les autres des contendans ne pourroient être jaloux ni fâchés* Ce diſcours parut admirable & fut reçû avec beaucoup d'applaudiſſement. Ariſtide ſe rangea le premier à cet avis pour tous les Athéniens, & après lui, Pauſanias pour les Lacédémoniens.

Etant ainſi tous d'accord, avant que de partager le butin, ils mirent à part quatre-vingt talens pour les Platéens qui les employerent à bâtir un temple à Minerve, à lui élever une ſtatue & à enrichir ce temple de beaux tableaux qui durent encore & qui ſont auſſi frais que s'ils ſortoient des mains de l'ouvrier. Pour ce qui eſt du trophée, les Lacédémoniens en érigerent un en leur particulier, & les Athéniens un autre; & ayant envoyé en commun à Delphes conſulter l'oracle ſur le ſacrifice qu'ils devoient faire, le dieu leur répondit :

répondit : *Qu'ils élevassent un autel à Jupiter Libérateur, mais qu'ils se gardassent bien d'y offrir aucun sacrifice avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le pays, parce qu'il avoit été souillé & profané par les Barbares, & qu'ils vinssent prendre à Delphes même un feu pur sur l'autel appellé l'autel commun.*

Cet oracle ayant été rapporté aux Grecs, les généraux allerent d'abord dans tout le pays [m] & firent éteindre tous les feux ; & Euchidas de la ville de Platées s'étant chargé d'apporter, avec toute la diligence possible, le feu du dieu, alla à Delphes. Il se purifia d'abord, s'aspergea d'eau sacrée, se couronna de laurier, s'approcha de l'autel, y prit avec révérence le feu sacré, & reprit à toutes jambes le chemin de Platées où il arriva avant le coucher du soleil, [n] ayant fait ce jour-là mille stades. En arrivant il salua ses concitoyens, leur remit le feu, tomba à leurs pieds, & un moment après il rendit l'esprit. Les Platéens l'emporterent & l'enterrerent dans le temple de Diane, surnommée *Eucleja*, [o] & mirent sur son tombeau cette épitaphe en un seul vers : *Cy gît Euchidas, pour être allé & revenu de Delphes en un seul jour.* Pour

[m] *Et firent éteindre tous les feux.*) Voici une superstition bien singuliere, & dont je ne croi pas qu'on trouve ailleurs un seul exemple : tout le feu d'un pays éteint par religion, parce qu'il avoit été souillé par les Barbares ; elle fait voir l'horrible aversion que les Grecs avoient pour ces étrangers.

[n] *Ayant fait ce jour-là mille stades.*) Dans nos cartes il n'y a que quatre cent stades, cinquante mille pas, de Platées à Delphes. Mais Plutarque est plus croyable que nos géographes, car il avoit souvent fait ce chemin ; il en compte cinq cent, ainsi Euchidas fit ce jour-là mille stades, ou cent vingt-cinq mille pas, c'est-à-dire quarante lieues à vingt cinq stades par lieue.

 o Elle

Pour ce qui eſt d'*Eucleja*, la plûpart croyent, comme je l'ai déja dit, que c'eſt Diane; mais d'autres tiennent que c'eſt une fille d'Hercule & de Myrto, fille de Ménétius & ſœur de Patrocle; & qu'étant morte vierge, elle fut fort honorée des Béotiens & des Locriens. Car dans toutes les places publiques de leurs villes [o] elle a des autels ſur leſquels les fiancés & les fiancées font des ſacrifices avant que d'épouſer.

Dans la premiere aſſemblée générale de la Grece, qui ſe tint quelque tems après, Ariſtide propoſa ce decret: *Que tous les ans toutes les villes de Grece enverroient à Platées leurs députés pour faire des ſacrifices aux dieux de la ville;* [p] *que de cinq en cinq ans on y célébreroit des jeux qu'on appelleroit les jeux de la liberté; qu'on leveroit par toute la Grece dix mille hommes de pied, mille chevaux & une flotte de cent vaiſſeaux qui ſeroient entretenus pour faire la guerre aux Barbares & que les Platéens ſeroient conſacrés à Dieu, & comme tels regardés comme ſaints & inviolables, n'ayant d'autre fonction que d'offrir des prieres & des ſacrifices pour le ſalut des Grecs.*

Tous

[o] *Elle a des autels ſur leſquels les fiancés & les fiancées font des ſacrifices avant que d'épouſer.*) Cela étoit fort bien imaginé d'obliger les fiancés & les fiancées de faire un ſacrifice ſur l'autel de *Diane de la bonne Renommée*, pour leur faire entendre que de la bonne réputation, qui eſt le fruit de la ſageſſe, dépend tout le bonheur des mariés.

[p] *Que de cinq en cinq ans on y célébreroit des jeux qu'on appelleroit les jeux de la liberté.*) Il y avoit tous les ans à Platées une aſſemblée générale de la Grece, & l'on y faiſoit un ſacrifice à Jupiter libérateur, pour lui rendre graces de cette victoire, & de cinq en cinq ans, on y célébroit ces jeux de la liberté, où l'on couroit tout armé autour de l'autel de Jupiter, & il y avoit de grands prix propoſés pour cette courſe.

q Le

Tous ces articles étant approuvés & passés, les Platéens se chargerent de faire tous les ans l'anniversaire de ceux qui avoient été tués à cette bataille ; ce qu'ils font encore aujourd'hui : & voici l'ordre & la maniere de ce sacrifice. [q] Le seizieme jour du mois de Décembre, qui est chez les Béotiens le mois *Alalcomene*, on fait à la pointe du jour une procession précédée par un trompette qui sonne la charge ; après ce trompette marchent plusieurs chariots pleins de couronnes & de branches de myrte ; ces chariots sont suivis d'un taureau noir ; après le taureau marchent de jeunes gens qui portent des cruches pleines de vin & de lait, effusions ordinaires qu'on fait aux morts, & des phioles d'huile & d'essence. Tous ces jeunes gens sont de condition libre ; car il n'est pas permis à aucun esclave de se mêler dans cette cérémonie qu'on fait pour des hommes qui sont morts pour la liberté. Enfin cette pompe est fermée par l'archonte ou le premier magistrat des Platéens, à qui en tout autre tems il est défendu de toucher seulement le fer & de porter d'autre vêtement qu'un vêtement blanc ; mais ce jour-là, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée & tenant dans ses mains une urne qu'il a prise dans le greffe

[q] *Le seizieme jour du mois de Décembre.*) Le mois *Maimactérion* est notre mois de Décembre ; mais, comme je l'ai déjà dit, il commençoit vers le quinze de notre mois de Novembre : ainsi le seize du mois répondoit à-peu-près au premier jour de notre mois de Décembre. Mais pourquoi les Platéens font-ils en Décembre l'anniversaire de ceux qui avoient été tués le dix-neuf de Septembre? C'est qu'apparemment ils ne firent les funérailles pour la premiere fois qu'après que les ennemis se furent entierement retirés, & que le pays fut libre.

greſſe public, il s'avance au-travers de la ville vers le lieu où ſont les tombeaux. Dès qu'il y eſt arrivé, il puiſe de l'eau avec ſon urne dans la fontaine, [r] lave lui-même les petites colonnes qui ſont ſur ces tombeaux, les frotte d'eſſence & égorge enſuite le taureau ſur un bucher qu'on a préparé. [s] Après avoir fait des prieres à Jupiter & à Mercure terreſtres, il invite ces vaillans hommes à ce feſtin funebre & à ces effuſions mortuaires; & rempliſſant de vin une coupe, il la verſe & dit à haute voix : *Je préſente cette coupe à ces vaillans hommes qui ſont morts pour la liberté des Grecs.* Voilà quelle eſt la cérémonie que gardent & pratiquent encore aujourd'hui les Platéens.

Quand les Athéniens furent retournés chez eux, Ariſtide, qui vit qu'ils cherchoient par toutes ſortes de voies à s'emparer du gouvernement & à le rendre abſolument populaire, fit d'un côté cette réflexion, que le peuple méritoit quelque conſidération à cauſe de la valeur qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles qu'on venoit de gagner; & de l'autre côté, il penſa auſſi qu'il n'étoit pas aiſé de réduire & de contenir ce peuple qui avoit les armes à la main, & qui étoit

[r] *Lave lui-même les petites colonnes qui ſont ſur ces tombeaux.*) Car c'étoit la coûtume de mettre ſur les tombeaux de petites colomnes. On peut voir l'épigramme de Callimaque, *στήλην μητρυιῆς μίκραν λίθον*, &c. & les remarques ſur cette épigramme, où la coûtume de les couronner & de les parfumer d'eſſence eſt fort bien expliquée.

[s] *Après avoir fait des prieres à Jupiter & à Mercure terreſtres.*) *Jupiter terreſtre* n'eſt autre que Pluton; & Mercure étoit auſſi appellé *terreſtre*, à cauſe de ſon emploi de conduire les ombres dans les enfers.

r Il

étoit devenu fier & hautain par ses victoires. Dans cet embarras, voici le tempérament qu'il imagina : [r] il fit un decret qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les citoyens, & que les archontes seroient pris parmi tous les Athéniens indifféremment & sans aucune distinction ni préférence.

Thémistocle ayant dit un jour au peuple dans une assemblée, [u] qu'il avoit formé un dessein qui seroit très-utile & très-salutaire à la ville, mais qui étoit d'une telle importance, qu'il devoit être tenu secret, le peuple lui ordonna de le communiquer à Aristide seul qui l'examineroit. Thémistocle s'ouvrit donc à Aristide, & lui dit qu'il avoit pensé qu'on devoit brûler tous les vaisseaux des Grecs; car par ce moyen les Athéniens se rendroient très-puissans & deviendroient les maîtres des autres. Aristide, ayant entendu ce projet, rentra dans l'assemblée & dit : *Athéniens, le dessein que m'a communiqué Thémistocle, est le plus utile qu'on puisse jamais vous proposer, mais il est en même tems le plus injuste.* Sur son rapport les Athéniens ordonnerent à Thémistocle d'y renoncer, tant ce peuple aimoit la justice, & tant ce personnage avoit acquis son estime & sa confiance, par son grand sens & par son amour pour l'honnêteté & pour la vérité.

Quelque

[r] *Il fit un decret qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les citoyens, & que les archontes.)* Ce tempérament fut fort sage, car par-là le peuple fut content, dans l'espérance que les archontes seroient pris aussi dans son corps, & qu'il pourroit parvenir à se voir le maître.

[u] Ceci se passa avant la bataille de Platées, après que Xerxès eut pris la fuite. Voy. la vie de Thémistocle, tom. II.

[x] Huit

Quelque tems après, * il fut envoyé capitaine général avec Cimon, pour faire la guerre aux Barbares. Là, voyant que Pausanias & tous les autres chefs des Spartiates traitoient tous les alliés avec beaucoup de fierté & d'empire, il prit une route toute contraire ; car il vivoit avec eux sans façon, avec beaucoup de douceur & d'humanité ; & par son exemple, il rendoit Cimon gracieux, accessible à tout le monde, & si équitable qu'il n'y avoit personne qui pût se plaindre de lui. Par ce moyen, insensiblement & sans que personne s'en apperçût, il enleva aux Lacédémoniens le commandement général, non à force d'armes, de navires ou de chevaux, mais à force de douceur & de sage conduite. Car les Athéniens étant déjà très-agréables aux Grecs par la justice d'Aristide & par la douceur de Cimon, l'avarice de Pausanias & sa sévérité outrée les leur rendirent encore plus desirables. Pausanias ne parloit jamais aux capitaines des alliés qu'avec aigreur & avec colere ; & pour les soldats il les faisoit fouetter pour les moindres fautes, ou les obligeoit à se tenir debout tout un jour avec une ancre de fer sur les épaules. Personne ne pouvoit aller au fourrage, ni couper de la paille pour son lit, ni aller puiser de l'eau à la fontaine, qu'après les Spartiates ; car il tenoit toûjours là de ses esclaves qui avec des fouets écartoient toux ceux qui vouloient en approcher. Sur quoi Aristide ayant voulu un jour lui faire des reproches & des remontrances, il fronça le sourcil, & lui dit *qu'il n'avoit pas le loisir de l'entendre*, & ne l'écouta point.

Depuis ce tems-là les capitaines des vaisseaux &

* Huit ans après.

& les chefs des troupes, ſur-tout ceux de Chio, de Samos & de Leſbos, preſſoient Ariſtide de prendre le commandement général & de recevoir ſous ſa protection & ſauvegarde tous les alliés qui ſouhaitoient depuis long-tems d'être délivrés du joug des Spartiates & de n'obéir qu'aux ordres des Athéniens. Ariſtide, les ayant entendus, leur répondit : *Qu'il voyoit dans leur diſcours beaucoup de néceſſité & de juſtice, mais qu'il manquoit ſeulement quelque action qui en marquât la ſincérité & la vérité, & qui étant exécutée jettât leurs troupes dans l'impoſſibilité de changer de ſentiment.*

Sur cette réponſe, Uliade de Samos & Antagoras de Chio, ayant conſpiré enſemble, & s'étant liés par les plus grands ſermens, allerent attaquer près de Byſance la galere de Pauſanias qui voguoit à la tête de toute la flotte. Pauſanias, voyant cette inſolence, ſe leva tranſporté de colere & leur dit d'un ton menaçant : *Que bientôt il leur feroit ſentir que ce n'étoit pas à ſa galere qu'ils avoient fait cette inſulte, mais à leur propre pays.* Ils ne firent que ſe moquer de ſes menaces, & ils lui dirent : *Qu'il n'avoit qu'à ſe retirer & qu'il devoit bien remercier la Fortune qui l'avoit ſecouru à Platées ; car c'étoit le ſeul reſpect que les Grecs conſervoient pour ce grand exploit, qui les retenoit & qui les empêchoit de ſe reſſentir & de ſe venger de tous les mauvais traitemêns qu'il leur avoit faits.* La fin fut qu'ils quitterent les enſeignes des Spartiates, & ſe rangerent ſous celles des Athéniens.

En cette occaſion, parut dans tout ſon jour l'admirable magnanimité de Sparte ; car voyant que ſes généraux s'étoient corrompus par cette exceſſive puiſſance, elle renonça d'elle-même au commandement général ; & envoyant à l'armée, elle révoqua ſes généraux, aimant beau-

coup

coup mieux avoir des citoyens ſages, modeſtes & rigides obſervateurs de ſes coûtumes & de ſes loix, que de commander à toute la Grece.

Pendant que les Lacédémoniens avoient le commandement, tous les Grecs payoient une certaine taxe pour la guerre ; mais alors, pour faire que cette taxe fût impoſée ſur toutes les villes avec plus d'égalité, ils demanderent aux Athéniens Ariſtide, & le chargerent d'examiner les terres & leurs revenus, & d'impoſer enſuite à chacun ce qu'il devoit payer raiſonnablement ſelon ſes forces.

Ariſtide, revêtu de cette grande autorité qui le rendoit comme maître de toute la Grece, n'en abuſa point; & s'il y entra pauvre, il en ſortit encore plus pauvre; car il fit cette impoſition, non-ſeulement avec beaucoup de déſintéreſſement & de juſtice, mais encore avec beaucoup d'humanité & d'égalité ſans fouler perſonne. De maniere que, comme les anciens ont loué le ſiecle de Saturne pour l'égalité & la juſtice qui y régnoient, les alliés des Athéniens vanterent ſur-tout [y] & célébrerent cette impoſition d'Ariſtide, en l'appellant *l'heureux ſort de la Grece;* louange qui augmenta encore peu de tems après, [z] cette impoſition étant doublée & triplée. Celle d'Ariſtide ne montoit qu'à quatre cent ſoixante talens, & bientôt après Péri-clès

[y] *Et célébrerent cette impoſition d'Ariſtide, en l'appellant l'heureux ſort de la Grece.*) Quelle louange pour Ariſtide, que ſon impoſition fût ſi juſte, que chacun regardât ce qu'il payoit comme la ſource de ſon bonheur !

[z] *Cette impoſition étant doublée & triplée.*) Car dès que dans les impoſitions on n'a plus en vûe ni l'humanité ni la juſtice, & qu'on ne ſuit qu'une inſatiable avidité, il n'y a plus de bornes.

La

clès l'augmenta presque d'un tiers ; car Thucydide écrit qu'au commencement de la guerre les Athéniens retiroient de leurs alliés six cent talens : & après la mort de Périclès, ceux qui gouvernoient le peuple [a] la porterent peu-à-peu jusqu'à treize cent ; non que la guerre fût devenue plus ruineuse par sa longueur ou par les divers accidens de la fortune, mais parce qu'ils accoûtumerent le peuple [b] à recevoir des distributions de deniers, à célébrer des jeux, à faire faire de beaux tableaux & de belles statues & à bâtir des temples magnifiques.

Aristide ayant acquis une réputation admirable par la justice de cette imposition, on dit que Thémistocle ne faisoit que s'en moquer, & qu'il alloit disant que les louanges, qu'on lui donnoit sur cela, *n'étoient pas les louanges d'un homme, mais d'un coffre qui garde fidellement l'argent qu'on lui confie sans en rien retenir.* [c] En quoi il se vengea bien foiblement du trait qu'Aristide avoit

[a] *La porterent peu-à-peu jusqu'à treize cent.*) Voilà donc les tailles triplées en Grece en moins de cinquante ou soixante ans, non pour subvenir à des nécessités pressantes & indispensables, qui autorisent les impositions extraordinaires, mais pour fournir au luxe & aux vaines curiosités des Athéniens.

[b] *A recevoir des distributions de deniers.*) Par exemple, on distribuoit de l'argent à chaque citoyen, afin qu'il eût de quoi assister aux jeux & payer sa place, & le prix de chaque place étoit de deux oboles, de trois sols quatre deniers. Aristophane dans les *Guépes*. Ensuite on haussa le prix, & on le porta jusqu'à une drachme, dix sols, & on ne payoit pas cela aux comédiens, aux acteurs, mais aux maîtres qui avoient fait le théâtre à leurs dépens.

[c] *En quoi il se vengea bien foiblement du trait qu'Aristide avoit lancé sur lui.*) En effet cette raillerie de Thémistocle étoit très-froide, car le coffre étant un être inanimé, n'a ni raison ni sentiment, & par conséquent est incapable de vertu & de vice.

[d] *Mais*

avoit lancé fur lui & dont il avoit été fort piqué ; car Thémiftocle difant un jour : *Qu'il eftimoit que la plus grande qualité d'un général d'armée étoit de favoir preffentir & prévoir les deffeins des ennemis*, Ariftide lui repartit : *Que c'étoit afsûrement une qualité néceffaire ;* [d] *mais qu'il y en avoit une autre dont il ne parloit point, qui étoit belle & très-digne d'un général, c'eft d'avoir les mains nettes & de ne fe laiffer pas dominer par l'argent.*

Ariftide, ayant donc réglé tous les articles de l'alliance, fit jurer tous les alliés qu'ils les obferveroient de point en point, & il jura lui-même pour les Athéniens ; & en prononçant les malédictions qui accompagnoient les fermens, il jetta dans la mer des maffes de fer toutes ardentes. Mais dans la fuite les affaires forçant les Athéniens à violer quelques-uns de ces articles & à gouverner un peu plus defpotiquement, il les exhorta à rejetter fur lui ces malédictions & à fe décharger par-là de la peine dûe à un parjure que la néceffité de leurs affaires exigeoit néceffairement. En général, Théophrafte écrit que cet homme, qui, dans tout ce qui le regardoit en particulier & dans toutes les affaires de fes citoyens, étoit fouverainement jufte, [e] faifoit pourtant dans le gouvernement

[d] *Mais qu'il y en avoit une autre qui étoit belle, &c.)* De preffentir & de prévoir les deffeins des ennemis, c'eft une qualité néceffaire à un général, & cette qualité marque fa capacité & fon habileté ; mais d'avoir les mains nettes, c'eft une qualité qui marque fa juftice & fa vertu : c'eft pourquoi Plutarque l'appelle *belle*, car tout ce qui marque la vertu eft plus beau que ce qui marque feulement l'efprit.

[e] *Faifoit pourtant dans le gouvernement de la république une infinité de chofes, felon l'exigence des cas.)* C'eft-à-dire qu'Ariftide fuivoit

ment de la république une infinité de choses selon l'exigence des cas & selon qu'il étoit expédient à la patrie, qui avoit souvent besoin de recourir à l'injustice pour se soûtenir; & il en rapporte des exemples. Car il écrit qu'un jour, comme il délibéroit dans le conseil de faire porter à Athenes, contre le traité, les thrésors qui étoient en dépôt à Délos, les Samiens en ayant proposé l'avis, quand ce fut à lui à parler, il dit, *que cela étoit injuste, mais utile.*

Cependant, après avoir élevé sa ville à ce degré d'honneur & de gloire de commander à tant de milliers d'hommes, il ne laissa pas de demeurer jusqu'à sa mort dans sa pauvreté, & de n'estimer pas moins la gloire qui lui revenoit de cette pauvreté, que celle qui lui avoit acquise tous ses trophées; & en voici une preuve: Callias le porte-torche étoit de ses parens; quelques ennemis qu'il avoit le poursuivoient en justice & prétendoient le faire condamner à mort. Le jour que l'affaire fut jugée, ils déduisirent assez foiblement les chefs d'accusation dont il s'agissoit, mais ils s'étendirent beaucoup sur une chose étrangere au procès, & dirent aux juges: *Vous connoissez Aristide, fils de Lysimachus, qui est avec justice l'admiration des Grecs pour sa*

voit la justice dans le cours ordinaire des affaires, mais que dans les nécessités pressantes il s'en croyoit dispensé. En effet, la saine politique ne sauroit blâmer un ministre qui s'éloigne de la justice, quand les besoins de l'état le demandent nécessairement, pourvu que les besoins étant passés, la justice reprenne son cours ordinaire; car s'il y a des loix pour les tems heureux, il y en a d'autres pour les tems difficiles. La paix dicte ses loix, & la guerre dicte les siennes.

f Callias

ſa vertu & pour ſa grande ſageſſe. Quelle vie penſez-vous que ce pauvre homme mene dans ſa maiſon, quand vous le voyez venir tous les jours dans vos aſſemblées avec un méchant habit tout uſé ? N'y a-t-il pas grand ſujet de croire que celui qui tremble ainſi de froid en public meurt de faim en particulier, & qu'il manque des choſes les plus néceſſaires ? c'eſt cet homme que Callias, ſon couſin germain, & le plus riche des Athéniens, néglige abſolument & laiſſe dans une affreuſe miſere, avec ſa femme & ſes enfans, quoiqu'il ait reçû de lui de grands ſervices, & qu'en pluſieurs rencontres il ait tiré ſeul tout le fruit du grand crédit qu'il a auprès de vous.

[f] Callias, voyant ſes juges plus aigris & plus émus de ces reproches, que des crimes capitaux dont on l'acccuſoit, & craignant quelque mauvais effet de cette aigreur, appella Ariſtide & le conjura de lui rendre ce témoignage devant les juges; que très-ſouvent il lui avoit non-ſeulement offert de l'argent, mais qu'il l'avoit extrêmement preſſé de le prendre & qu'il l'avoit toûjours opiniâtrement refuſé, en lui diſant en propres termes : *Il convient plus à Ariſtide de faire parade de ſa pauvreté, qu'à Callias de ſes richeſſes; car on trouve aſſez de gens qui uſent tant bien que mal des richeſſes, mais il n'eſt pas facile d'en trouver*

f *Callias voyant ſes juges plus aigris & plus émus de ces reproches.*) Rien ne marque mieux l'amour, l'eſtime & la vénération que les Athéniens avoient pour Ariſtide, que ce qui ſe paſſa à ce jugement; le ſeul reproche fait à Callias de n'avoir pas aſſiſté un homme de ce mérite, ſon couſin germain, fut regardé par les juges comme un crime plus capital que tous les crimes capitaux dont il étoit accuſé, quoique parmi ſes crimes on n'eût pas ſans doute oublié le meurtre qu'il avoit fait du Perſe qui lui avoit indiqué ce puits rempli d'or.

g *Car*

trouver qui supportent noblement & courageusement la pauvreté ; & il n'y a que ceux qui sont pauvres malgré eux qui en aient honte.

Aristide ayant rendu ce bon témoignage à Callias, il n'y eut personne qui ne sortit de l'assemblée plus amoureux & plus jaloux de la pauvreté d'Aristide, que des richesses de son cousin. Voilà ce qu'a laissé par écrit Eschine, disciple de Socrate ; & Platon, parmi tous les premiers hommes d'Athenes, qui se croyoient de grands personnages & des personnages de la premiere réputation, ne trouve qu'Aristide seul digne d'estime. g Car, pour Thémistocle, Cimon & Périclès, ils ont rempli leur ville de portiques, de richesses & d'autres telles vaines superfluités ; mais pour Aristide, il a toûjours eu la vertu en vûe dans sa maniere de gouverner.

On trouve encore de grandes marques de sa bonté & de sa douceur dans la conduite qu'il eut avec Thémistocle : car l'ayant toûjours eu pour ennemi dans tout le tems de son administration, & ayant été même banni par ses menées, cependant quand Thémistocle, accusé de crime capital envers sa patrie, lui eut donné une belle occasion de se venger, il ne se ressentit point des maux qu'il en avoit reçûs, ne se joignit point à Alcméon & à Cimon qui, avec plusieurs autres, le poursuivoient & travailloient à le

g *Car pour Thémistocle, Cimon & Pericles, ils ont rempli leur ville de portiques, de richesses, &c.*) Les ministres qui remplissent leur ville de superbes édifices & de grandes richesses, sont bien inférieurs à ceux qui la remplissent de vertu ; car pour rendre une ville heureuse, il faut la rendre vertueuse, & non pas riche ; c'est ce que Platon a démontré.

h Ce

le faire chasser, ne dit jamais contre lui une seule parole & ne se réjouit point de son malheur, comme il ne s'étoit jamais affligé de sa fortune.

Pour ce qui est de la mort d'Aristide, les uns disent qu'il mourut dans le Pont où il étoit allé pour les affaires de la république; les autres assûrent qu'il mourut de vieillesse à Athenes, honoré, respecté & admiré de tous ses citoyens : & voici [h] ce que Cratere le Macédonien nous a laissé sur la mort de ce grand homme. Après le bannissement de Thémistocle, le peuple, devenu fier & insolent, donna lieu à une infinité de calomniateurs qui, attaquant les plus puissans & les plus vertueux des citoyens, les exposoient à l'envie du peuple enflé de sa prospérité & de sa grande puissance. Aristide même ne fut pas épargné; il fut condamné pour malversation à la poursuite de Diophante du bourg d'Amphitrope, qui l'accusoit d'avoir reçû de l'argent des Ioniens lorsqu'il imposoit les tailles. Il ajoûte que, n'ayant pas le moyen de payer son amende qui étoit de cinquante [i] mines, il s'embarqua & alla mourir quelque part dans l'Ionie. Mais Cratere ne donne aucune preuve écrite de ce qu'il a avancé, car il ne rapporte ni jugement rendu ni decret publié, quoiqu'il soit d'ailleurs fort soigneux de recueillir ces sortes de preuves & de citer toûjours ses auteurs. Même tous les autres écrivains, pour dire cela en général, qui se sont

h *Ce que Cratere le Macédonien.*) Historien qui vivoit peu de tems après Aristide. Il avoit fait un recueil des *Decrets*. Vossius croit que c'est le même qui accompagna Alexandre le Grand dans ses expéditions.

i Deux mille cinq cent livres.

k Cinq

ſont attachés à écrire les injuſtices que le peuple a faites à ſes gouverneurs & à ſes généraux, marquent bien l'exil de Thémiſtocle, la priſon de Miltiade, l'amende à laquelle il condamna Périclès, & la mort de Pachès qui ſe tua lui-même dans la ſalle de l'audience au pied du tribunal où il alloit être condamné ; & rapportent & chantent une infinité d'hiſtoires de cette nature. Ils n'ont pas non plus oublié le banniſſement d'Ariſtide, mais ils ne diſent nulle part un mot de cette condamnation dont Cratere a parlé.

Je dis bien plus, c'eſt qu'encore aujourd'hui on montre à Phalere ſon tombeau que la ville lui fit élever à ſes frais, parce qu'il n'avoit pas laiſſé de quoi ſe faire enterrer. On raconte auſſi que ſes filles furent mariées aux dépens du Prytanée, la ville s'étant chargée de leur donner leur mariage, & leur ayant ordonné à chacune trois mille [k] drachmes pour dot. Elle donna auſſi à ſon fils Lyſimachus cent [l] mines d'argent, autant d'arpens de terre plantée, [m] & lui ordonna encore quatre [n] drachmes par jour ; & ce fut Alcibiade même qui en dreſſa le decret. Calliſthene écrit de plus que Lyſimachus étant mort, & ayant laiſſé une fille nommée *Polyerite*, le peuple ordonna

[k] Cinq cent écus.

[l] Cinq mille livres.

[m] *Et lui ordonna encore quatre drachmes par jour.*) Quoique cela paroiſſe aujourd'hui peu de choſe, on trouvera pourtant cette ſomme conſidérable par rapport au tems, puiſqu'alors on ne donnoit aux ambaſſadeurs que deux drachmes par jour, comme cela paroît manifeſtement par un paſſage des *Acharnenſes* d'Ariſtophane, où un de ces ambaſſadeurs dit : *On nous envoya en ambaſſade auprès du grand roi, en nous donnant deux drachmes par jour.*

[n] Quarante ſols.

[o] *Ariſ-*

donna aussi à cette fille le même entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu aux jeux olympiques. Démétrius de Phalere, Hiéronymus de Rhodes, [o] Aristoxene le musicien & Aristote même, s'il est vrai que le traité de la noblesse, qu'on trouve parmi ses ouvrages, soit véritablement de lui, racontent que Myrto, niece d'Aristide, fut mariée au sage Socrate qui avoit déjà une autre femme, mais qui prit aussi celle-là, parce qu'elle étoit trop pauvre pour trouver un autre mari. [p] Mais quant à ce point, Panétius le réfute suffisamment dans la vie qu'il a faite de ce philosophe.

Le même Démétrius de Phalere, dans un traité intitulé *Socrate*, écrit qu'il se souvient d'avoir vû un Lysimachus, neveu d'Aristide, qui, étant très-pauvre, se tenoit auprès du temple de Bacchus [q] où il gagnoit sa vie à expliquer les songes sur certaines tables dressées pour cet art; & que lui-même par un decret avoit fait donner à

[o] *Aristoxene le musicien.*) C'est le même dont il est parlé dans la vie de Lycurgue. L'ouvrage de musique qui nous reste de lui en trois livres, est intitulé : περὶ ἀρμονικῶν στοιχείων, *des élémens harmoniques.*

[p] *Mais quant à ce point, Panétius le réfute suffisamment.*) Socrate n'auroit jamais épousé une seconde femme du vivant de la premiere; outre que la sagesse de ses mœurs auroit resisté à ce second mariage, quoique souffert par le relâchement qui regnoit dans son pays, il ne se trouvoit pas assez bien de sa premiere femme pour en prendre encore une autre. Platon, son disciple, qui nous a conservé bien des particularités de sa vie, n'a parlé que d'une femme.

[q] *Où il gagnoit sa vie à expliquer les songes sur certaines tables dressées pour cet art.*) Ces tables étoient des recueils où l'on marquoit ce que signifioit chaque chose, qui pouvoit venir dans l'esprit, & ce qu'on avoit appris par une prétendue expérience.

r Cinq

à sa mere & à une sœur qu'elle avoit, à chacune trois [r] oboles par jour pour leur nourriture. Il écrit aussi que dans la suite, lorsqu'il travailla à réformer les loix d'Athenes, il fit ordonner une [s] drachme par jour à chacune de ces deux femmes; & il ne faut pas s'étonner que ce peuple eût si grand soin des pauvres qui étoient dans la ville, & qu'il voyoit devant ses yeux, puisqu'ayant appris qu'une niece d'Aristogiton étoit à Lemnos où elle vivoit dans un état très-pitoyable, sans pouvoir se marier à cause de son extrême misere, [t] il la fit venir à Athenes; & la mariant à un des plus riches & des plus considérables partis de la ville, il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos. [u] Cette ville donne encore

[r] Cinq sols.

[s] Dix sols.

[t] *Il la fit venir à Athenes.*) Plutarque releve avec raison la générosité & la charité des Athéniens qui avoient soin non-seulement des pauvres qu'ils avoient devant les yeux, mais encore de ceux qui étoient éloignés, & principalement de ceux dont les ancêtres avoient bien mérité du public. De quelle ardeur cela ne devoit-il pas enflammer le courage des particuliers qui se voyoient assûrés de laisser à leurs enfans ou leurs neveux les récompenses que la mort les auroit empêché de recevoir eux-mêmes? Indépendemment de la charité & de l'humanité, la politique seule devroit porter les états à imiter cette magnificence.

[u] *Cette ville donne encore de notre tems tant de marques de cette même humanité & bonté.*) Depuis le siecle d'Aristide jusqu'à celui de Plutarque, il y a bien près de six cent ans. Il est rare qu'une ville se maintienne si long-tems vertueuse. Le témoignage que Plutarque lui rend ici, lui est bien glorieux, & sert de preuve à l'éloge que quelqu'un lui a donné, qu'à Athenes on ne trouvoit pas un seul pauvre qui demandât l'aumône, & qui deshonorât sa ville par la mendicité. Les mendians font un affront public à leur ville.

encore de notre tems tant de marques de cette même humanité & bonté, que c'eſt avec grande raiſon qu'elle eſt louée, honorée & admirée de tout le monde.

Fin de la vie d'Ariſtide.



CATON

CATON
LE CENSEUR.

ON dit que Caton, surnommé *Marcus*, du nom de son pere, étoit de Tusculum d'où sa famille étoit originaire, & qu'avant qu'il allât à la guerre, & qu'il se mêlât du gouvernement, il passoit sa vie dans des terres que son pere lui avoit laissées près des Sabins. Quoique ses ancêtres passassent pour des gens entierement inconnus, il vante pourtant son pere Marcus comme un homme de guerre & un vaillant homme, & il rapporte que son aïeul Caton reçut de ses généraux plusieurs prix d'honneur, & qu'ayant perdu dans les combats cinq chevaux de bataille, le prix lui en fut rendu des deniers publics, le peuple ayant voulu honorer ainsi sa valeur dont il avoit donné de si grandes preuves.

[a] Comme les Romains ont toûjours appellé hommes

[a] *Comme les Romains ont toûjours appellé hommes nouveaux, ceux qui n'avoient aucune illustration par leurs ancêtres.*) Un homme qui s'étoit distingué par sa vertu & par des actions considérables, étoit illustre, généreux, mais il n'étoit pas *nobilis*, noble, & ne transmettoit à ses descendans aucune distinction. Mais celui dont les ancêtres étoient parvenus aux charges, aux dignités, celui-là étoit *noble*, & rendoit nobles ses descendans. Asconius a parfaitement expliqué cette différence. *Qui majorum suorum habuerunt imagines*, dit-il, *ii* nobiles; *qui suas tantùm, ii* novi; *qui nec majorum nec suas*, ignobiles *appellati sunt*. « Ceux » qui avoient les images de » leurs ancêtres, ceux-là » étoient appellés *nobiles*, » nobles,

hommes nouveaux ceux qui n'avoient aucune illustration par leurs ancêtres, & qui commençoient à s'illustrer & à se pousser par la vertu, ils appelloient Caton *nouveau*; mais il disoit que véritablement il étoit homme nouveau quant aux honneurs & aux dignités, mais que quant aux exploits & aux services de ses ancêtres il étoit très-ancien.

D'abord son troisieme nom ne fut pas *Caton*, mais *Priscus*. [b] On changea celui de *Priscus* en celui de *Caton*, à cause de sa grande sagesse, [c] car les Romains appellent les hommes sages *Catons*. Il étoit roux & avoit les yeux verds, comme le témoigne cette épigramme, qu'un de ses malveillans fit contre lui après sa mort : *Ce roux, aux yeux verds, qui mord tout le monde, ce Porcius*, [d] *Proserpine refuse de le recevoir dans les enfers tout mort qu'il est.*

Pour ce qui est de son tempérament & de sa com-

» nobles. Ceux qui n'avoient » que les leurs, on les appelloit *hommes nouveaux*; » & ceux qui n'avoient ni » les images de leurs ancêtres ni les leurs, étoient » appellés *ignobiles*, ignobles ». Car le droit d'images, *jus imaginum*, étoit attaché aux charges, aux dignités.

[b] Marcus Porcius Priscus.

[c] *Car les Romains appellent les hommes sages*, Catons.) Je soupçonne qu'il y a une faute au texte : car je ne croi pas que jamais, avant Caton, les Romains aient appellé *Catons* les hommes sages; ils les appelloient *Catos*, *Catus* étant un mot latin qui signifie *sage*, *prudent*, *avisé*; *Catus Ælius Sextus* dans Ennius. Plutarque avoit sans doute écrit, *car les Romains appellent les hommes sages*, catos.

[d] *Proserpine refuse de le recevoir dans les enfers tout mort qu'il est.*) C'est un trait de l'ancienne satyre fort plaisant, & d'autant plus plaisant, qu'il porte aussi sur Proserpine, qui ne craint pas moins pour elle que pour ses ombres, ce caractere mordant de Caton.

complexion, un travail continuel, & une vie fobre & reglée, à quoi il s'étoit fait, ayant été nourri de bonne heure dans les armées, le rendirent très-bien difpofé, non-feulement pour la fanté, mais pour la vigueur & la force. Et quant à la parole, la regardant comme un fecond corps, & comme un inftrument non-feulement utile, mais néceffaire pour l'exécution des grandes chofes à tout homme qui ne veut pas vivre dans l'obfcurité & hors du maniement des affaires publiques, il la cultiva & l'exerça avec foin. Il alloit plaider dans les bourgs & dans les petites villes voifines, & défendre en jugement ceux qui avoient recours à lui ; de forte que bien tôt il paffa pour un bon avocat affectionné à fes parties, & enfuite il acquit la réputation d'un bon orateur.

Depuis ce tems-là tous ceux qui le fréquentoient découvroient en lui une gravité de mœurs, une magnanimité, & une fupériorité de génie qui demandoient d'être employées dans les plus grandes affaires, & dans une ville qui fût la maîtreffe des autres. Non-feulement il fe montra toûjours très-defintéreffé en ne recevant jamais aucun falaire de fes plaidoyers, mais il faifoit encore connoître qu'il ne regardoit pas la gloire qui lui revenoit de ces actions, comme une gloire dont il dût être content ; toute fon ambition étoit de fe faire eftimer par les armes en combattant vaillamment contre les ennemis. Auffi tout jeune encore il avoit l'eftomac tout cicatrifé des bleffures qu'il avoit reçûes dans les batailles. ᵃ Il dit lui-même qu'il n'avoit que dix-fept

ᵃ *Il dit lui-même qu'il n'avoit que dix-fept ans lorfqu'il fit fa premiere campagne dans le tems, &c.)* Comme Anniba

ſept ans lorſqu'il fit ſa premiere campagne dans le tems qu'Annibal au plus fort de ſes ſuccès ravageoit & brûloit l'Italie. Dans les combats ſa coûtume étoit de ne reculer jamais, d'avancer toûjours, de frapper rudement, & de montrer toûjours à l'ennemi un viſage terrible. De plus il uſoit toûjours de menaces, & parloit d'un ton de voix effroyable, convaincu avec raiſon, & enſeignant aux autres, que ſouvent ces ſortes de choſes étonnent plus l'ennemi, que l'épée qu'on lui préſente.

Dans ſes marches il alloit toûjours à pied, portant ſes armes, & ſuivi d'un ſeul eſclave, qui portoit ſes proviſions. Et l'on dit qu'il ne lui arriva jamais de ſe mettre en colere, ou de ſe fâcher contre cet eſclave, quelque choſe qu'il lui ſervît pour ſes repas, mais que ſouvent, quand il avoit du loiſir, après avoir fait ſes fonctions de ſoldat, il le ſoulageoit & lui aidoit lui-même à préparer ſon ſouper. A l'armée il ne buvoit jamais que de l'eau, [f] excepté quelquefois que, brûlé d'une ſoif ardente, il demandoit un peu de vinaigre, ou que, ſe ſentant affoibli par le travail

bal fut quelques années en Italie, cette époque n'eſt pas encore aſſez fixée. Si on met le fort des ſuccès d'Annibal dans l'année du gain de la bataille de Cannes, qui fut la derniere année de l'olymp. cxl. l'année de la naiſſance de Caton ſe trouvera la derniere année de l'olympiade cxxxvj. 231. ans avant l'ere chrétienne. Et cela s'accorde avec l'année que Cicéron a marquée.

f *Excepté quelquefois que brûlé d'une ſoif ardente, il demandoit un peu de vinaigre.*) Car le vinaigre eſt rafraîchiſſant, ὄξος ψυκτικὸν, dit Hippocrate, c'eſt pourquoi on en donnoit aux moiſſonneurs & à ceux qui travailloient aux champs. Booz dit à Ruth, *Quando hora veſcendi fuerit, veni huc & comede panem, & intinge buccellam tuam in aceto.* Ruth, ij. 14.

vail ou la lassitude, il prenoit de quelque petit vin.

Près de sa maison de campagne étoit la petite métairie, qui avoit été [g] à Manius Curius qui avoit eu trois fois les honneurs du triomphe. Caton alloit souvent s'y promener; & considérant la petitesse de cette terre, & la pauvreté & la simplicité de la maison, il pensoit en lui-même quel homme devoit être ce personnage, qui étant devenu le plus grand des Romains, & ayant vaincu les nations les plus belliqueuses, & chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, & après tant de triomphes habitoit encore une si chétive maison. C'est-là, disoit-il en lui-même, que les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé assis auprès de son foyer, où il faisoit cuire des raves, & lui ayant offert une prodigieuse quantité d'or, reçurent de lui cette réponse, *que l'or n'étoit point nécessaire à celui qui savoit se contenter d'un tel dîner, & que pour lui il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or, que de le posséder lui-même.*

Plein de ces pensées il s'en retournoit chez lui, & faisant de nouveau la revûe de sa maison, de

g *A Manius Curius, qui avoit eu trois fois les honneurs du triomphe.*) A Manius Curius Dentatus qui triompha deux fois dans son premier consulat, l'an de Rome 463. premierement des Samnites, & ensuite des Sabins. Et huit ans après, dans son troisieme consulat, il triompha de Pyrrhus, quarante deux ans avant la naissance de Caton. Il triompha encore des Lucaniens, mais ce ne fut qu'un petit triomphe appellé *ovation*. Dans le texte, les copistes ont mal écrit *Marcius*, au lieu de *Manius*. On trouve souvent de ces fautes sur les noms, il suffit de les corriger, il n'est pas nécessaire d'en avertir.

h *Lorsque*

de ses champs, de ses esclaves, & de toute sa dépense, il augmentoit son travail des mains, & retranchoit toute vaine superfluité.

[h] Lorsque Fabius Maximus prit la ville de Tarente, Caton encore très-jeune faisoit la guerre sous lui. Heureusement il se trouva logé chez un Pythagoricien, nommé Néarque. Là il souhaita de l'entendre discourir de sa philosophie, & ayant entendu de lui les mêmes reflexions que fait Platon, que la volupté est le plus grand appât du mal, & que le plus grand fléau & la premiere calamité de l'ame, c'est le corps, dont elle ne peut se délier & se purger dans ce monde que par les raisonnemens par lesquels elle se détache & s'éloigne de toutes les passions & affections corporelles, il fut si charmé de ces beaux discours, qu'il en aima davantage la frugalité & la tempérance. Cependant on dit qu'il ne s'attacha que fort tard aux lettres grecques, & qu'il étoit déja avancé en âge quand il commença à lire les livres grecs, parmi lesquels il profita un peu de Thucydide, & beaucoup davantage de Démosthene, pour former son style & pour se rendre éloquent. Au moins on voit que ses écrits sont suffisamment ornés & enrichis de maximes & d'histoires empruntées de ces livres; & parmi ses moralités & ses sentences, on en trouve un grand nombre qui sont tirées

[h] *Lorsque Fabius Maximus prit la ville de Tarente, Caton encore très-jeune faisoit la guerre sous lui.*) Fabius Maximus prit Tarente dans son cinquieme consulat, l'an de Rome 544. la derniere année de l'olympiade cxlij. Caton avoit alors vingt-trois ans; mais il avoit déjà fait sa premiere campagne cinq ans auparavant, sous le même Fabius qui étoit consul pour la quatrieme fois.

tirées & traduites mot à mot de ces originaux.

Il y avoit en ce tems-là un homme des plus nobles & des plus puissans de Rome, qui, par son grand sens & par son bon esprit, étoit très-capable de démêler & de connoître une vertu naissante, & qui par sa bonté, par sa générosité & par sa douceur, étoit très-propre à la nourrir & à la pousser; c'étoit Valerius Flaccus. Ce personnage avoit des terres contiguës à la petite métairie de Caton. Là il entendoit souvent parler ses esclaves de la maniere de vivre de son voisin, & du travail qu'il faisoit aux champs; on lui racontoit que dès le matin il alloit aux petites villes des environs plaider & défendre les causes de ceux qui s'adressoient à lui; que de-là il revenoit dans son champ, où jettant une méchante tunique sur ses épaules, si c'étoit en hyver, & nud, si c'étoit en été, il travailloit avec ses domestiques; & après le travail, assis avec eux à table, il mangeoit du même pain & buvoit du même vin. On lui rapportoit encore beaucoup d'autres marques de sa douceur & de sa modération; on lui redisoit même plusieurs de ses discours, qui étoient autant de sentences pleines de force & de sens.

Valerius, ravi de ces rapports, l'envoya prier à dîner. Depuis ce moment, l'ayant hanté plus familierement, il reconnut en lui des mœurs si douces, & tant d'honnêteté, de politesse & d'esprit, qu'il vit bien que c'étoit comme une plante excellente, qui méritoit d'être cultivée & transplantée dans un meilleur terroir. Il lui conseilla donc & lui persuada d'aller à Rome s'entremettre des affaires publiques.

Il n'y fut pas long-tems sans se faire des amis

& des admirateurs par ses plaidoyers. Et Valerius augmentant par son crédit la considération qu'on avoit déja pour lui, & le poussant aux charges & aux honneurs, il fut premierement tribun de soldats, ensuite questeur, & ayant acquis beaucoup de réputation & d'autorité dans ses charges, il fut concurrent de Valerius même dans les plus grandes dignités, car on le nomma [*] consul avec lui, & après cela censeur.

D'abord parmi les plus anciens sénateurs il choisit Q. Fabius Maximus pour s'attacher à lui. De tous les Romains c'étoit celui qui avoit le plus de grandeur, de gloire & de puissance ; mais ce que Caton estimoit & admiroit le plus, c'étoit ses mœurs & sa manière de vivre, qu'il regarda comme les plus grands modeles sur lesquels il pût se former. Aussi ne balança-t-il pas un moment à se brouiller avec le grand Scipion, qui alors tout jeune encore s'opposoit le plus à l'aggrandissement de Fabius, comme de celui qui le traversoit le plus, & qui portoit le plus d'envie à sa gloire. Car ayant été envoyé questeur sous lui à la guerre d'Afrique, comme il vit que ce général continuoit de vivre à l'armée avec sa magnificence ordinaire, & qu'il donnoit de l'argent à ses troupes sans aucun ménagement, il lui parla avec liberté & avec franchise, lui disant, *que cette grande dépense n'étoit pas ce qui faisoit le plus grand tort à la république ; mais que ce qui lui faisoit un tort irréparable, c'est que par-là il corrompoit l'ancienne simplicité des soldats en les accoûtumant à employer en luxe & en volupté le superflu d'une paye qui ne devoit être que suffisante pour leurs*

[*] Il fut nommé consul avec lui, l'an de Rome 558. Il avoit quarante ans.

leurs besoins. Scipion lui répondit, *qu'il n'avoit pas besoin d'un questeur si exact; qu'il vouloit faire la guerre à pleines voiles, & qu'il devoit rendre compte à la république, non des sommes qu'il auroit dépensées, mais des exploits qu'il auroit exécutés.*

Cette réponse ouïe, Caton le quitta dès la Sicile, & s'en retourna à Rome, & criant dans le sénat avec Fabius, que *Scipion faisoit des dépenses immenses & inutiles, & qu'il passoit puérilement les jours dans les théâtres & dans les lieux d'exercice, comme s'il n'étoit point envoyé pour faire la guerre, mais pour célebrer des jeux;* il fit tant qu'on envoya à Scipion des tribuns pour s'informer du fait, & pour le ramener à Rome, si ces accusations se trouvoient véritables.

Ces tribuns étant arrivés à l'armée, Scipion leur remontra, *que la victoire dépendoit des grands préparatifs, & de l'appareil qu'il faisoit pour cette guerre;* & il leur fit voir, *que véritablement pendant qu'il avoit du loisir il vivoit agréablement avec ses amis, mais que sa dépense n'empêchoit pas qu'il ne fût très-sévere & très-exact dans tout ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important pour la discipline.* Les commissaires furent contens de cette justification, & il continua sa route vers l'Afrique.

Pour revenir à Caton, la réputation & l'autorité qu'il acquéroit par son éloquence, augmentoient de jour en jour, & on l'appelloit communément le Démosthene Romain; mais ce qu'on estimoit & qu'on vantoit encore plus en lui, c'étoit sa maniere de vivre. Dans la carriere de l'éloquence il avoit une infinité de rivaux; tous les jeunes gens de Rome aspirant à la gloire de bien parler, & tâchant de se surpasser les uns les autres, au lieu qu'il en avoit très-peu dans le reste. Car de trouver des gens

qui comme lui puiſſent labourer leurs terres de leurs propres mains, ſelon l'ancien uſage de leurs peres, qui ſe contentaſſent d'un dîner préparé ſans feu, & d'un ſouper ſobre & frugal, qui s'accommodaſſent d'un habit très-ſimple, & d'une pauvre petite maiſon, & qui fiſſent plus de cas de pouvoir ſe paſſer des choſes ſuperflues, que de les poſſéder, cela étoit très-rare.

[k] La république ne conſervoit plus la pureté & la ſévérité de ſon ancienne diſcipline, à cauſe de ſon immenſe grandeur, & étoit forcée par la quantité d'affaires différentes qu'elle avoit à régler, & par ce nombre infini de peuples qui étoient ſoûmis à ſon vaſte empire, de recevoir dans ſon ſein un mêlange confus de toutes ſortes de mœurs & des modeles infinis de toutes ſortes de vies. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon & de juſtice que l'on admiroit Caton, lorſque l'on voyoit tous les autres citoyens effrayés des moindres travaux, & amollis par les voluptés, & Caton ſeul invincible aux uns & aux autres non-ſeulement dans ſa jeuneſſe, & au plus fort de ſon ambition, mais dans ſa vieilleſſe, lorſque ſes années avoient blanchi ſes cheveux, & après ſon conſulat & ſon triomphe, comme un généreux athlete, qui après avoir été couronné, ne laiſſe pas de continuer ſa regle & ſes exercices ordinaires, & y perſévere juſqu'à la mort.

Il

[k] *La république ne conſervoit plus la pureté & la ſévérité de ſon ancienne diſcipline, à cauſe de ſon immenſe grandeur.*) C'eſt une vérité que l'expérience de tous les ſiecles a confirmée. Les mœurs & la pureté de la diſcipline s'affoibliſſent dans un état, à meſure qu'il devient plus grand. Les raiſons en ſont ſenſibles.

[l] Trois

Il écrit lui-même qu'il ne porta jamais de robe qui eût coûté plus de cent drachmes ; que lors même qu'il commandoit les armées, ou qu'il étoit consul, il buvoit du même vin que ses esclaves ; que pour son dîner il ne faisoit jamais acheter de la viande au marché que pour trente sesterces [l], & cela pour l'amour de sa ville, afin que son corps fortifié par cette vie simple & frugale, fût plus propre à soûtenir les fatigues de la guerre.

Il ajoûte [m] qu'ayant hérité d'un de ses amis une tapisserie de Babylone à personnages, il la fit vendre le jour même ; que de toutes les maisons qu'il avoit aux champs, il n'y en avoit pas une qui fût blanchie & crépie ; que jamais il n'avoit acheté d'esclaves au-dessus de [n] quinze cent drachmes, ne cherchant point des esclaves beaux, bien-faits, délicats, mais des esclaves robustes & propres au travail, dont il avoit besoin pour mener ses bœufs & pour panser ses chevaux de labourage ; [o] & que quand ces mê-

mes

[l] Trois livres quinze sols.

[m] *Qu'ayant hérité d'un de ses amis une tapisserie de Babylone à personnages.*) Le grec dit, ἐπίβλημα τῶν ποικίλον Βαβυλώνιον. Ce mot ἐπίβλημα peut signifier *une robe*, *une couverture de lit*, *une courte-pointe*, *& une tapisserie.* Je l'ai pris dans le dernier sens, à cause d'un passage du troisieme chapitre d'Isaïe, où on lit ἐπιβλήματα τὰ κατὰ τὴν οἰκίαν, ce qui ne se peut entendre, à mon avis, que des tapisseries ou des tapis dont les Perses couvroient les parquets des chambres.

[n] Sept cent cinquante livres.

[o] *Et que quand ces mêmes esclaves étoient devenus vieux, il croyoit qu'il falloit les vendre, &c.*) C'est ce que Caton dit en propres termes ; il veut que le pere de famille vende tout ce qui est vieux & inutile. *Vendat boves vetulos, armenta delicula, oves deliculas, lanam, pelles, plostrum vetus, ferramenta*

mes esclaves étoient devenus vieux, il croyoit qu'il falloit les vendre pour ne pas nourrir des gens inutiles. En un mot qu'il estimoit que rien de superflu n'étoit jamais à bon marché, & que tout ce dont on pouvoit se passer, ne coûtât-il qu'une [p] obole, étoit toûjours trop cher, & qu'il valoit beaucoup mieux avoir des terres où il y a beaucoup à semer & à faire des nourritures, que des terres où il y a beaucoup à arroser & à balayer.

Les uns interpretoient cela à mesquinerie & à avarice; les autres soûtenoient que pour corriger & réprimer par son exemple le luxe & la superfluité de ses citoyens, il se resserroit lui-même dans des bornes plus étroites. [q] Pour moi je trouve que de se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme, & après qu'on s'en est servi, de les chasser, ou de les vendre dans leur vieillesse, c'est la marque d'un méchant naturel, & d'une ame basse & sordide, qui croit que l'homme n'a de liaison avec l'homme que pour ses besoins & pour sa seule utilité. Cependant nous voyons que la bonté a plus d'étendue que la justice, car nous sommes nés pour observer la loi & l'équité avec les hommes; [r] mais pour la

menta vetera, servum senem, servum morbosum; & si quid aliud superfit, vendat. Patrem familias vendacem, non emacem esse oportet. Et il a raison en tout, hors sur les esclaves.

[p] Vingt deniers.

[q] *Pour moi je trouve que de se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme; & après qu'on s'en est servi, de les chasser.*) Ce sentiment fait honneur à Plutarque; cela étoit même plus injuste alors qu'il ne l'est aujourd'hui, car les esclaves n'acquéroient rien pour eux, au lieu que parmi nous les domestiques gagnent & peuvent épargner pour s'entretenir dans leur vieillesse.

[r] *Mais pour la bonté & la reconnoissance, nous les étendons*

la bonté & la reconnoissance, nous les étendons très-souvent jusqu'aux animaux, car elles procedent d'une riche source de douceur & d'humanité, qui est naturellement dans l'homme.

En effet, de nourrir des chevaux après qu'ils sont rompus de travail, & des chiens, je ne dis pas pendant qu'ils sont jeunes & qu'ils peuvent servir, mais quand ils sont vieux & inutiles, cela convient à l'homme, qui a les qualités de l'homme, l'humanité & la bonté. Aussi les Athéniens après avoir achevé le temple appellé HECATONPEDON, renvoyerent libres toutes les bêtes de charge qui avoient fourni à ce travail, & les envoyerent dans les pâturages comme des animaux consacrés; & l'on dit qu'une de ces bêtes étant allée d'elle-même se présenter au travail, se mettre à la tête de celles qui traînoient des charettes à la citadelle, & marcher devant elles comme pour les exhorter & les encourager, ils ordonnerent par un decret qu'elle seroit nourrie jusqu'à sa mort aux dépens du public. On voit encore près du tombeau de Cimon, la sépulture des cavales avec lesquelles il avoit été trois fois vainqueur dans les jeux olympiques. Une infinité d'autres ont fait enterrer avec soin les chiens qu'ils avoient nourris, & qui avoient été comme leurs amis familiers. On sait l'histoire de l'ancien Xantippe, pere de Périclès.

étendons très-souvent jusqu'aux animaux.) Cela est certain; & les philosophes ont démontré que le propre de l'homme de bien est de vouloir du bien, non-seulement à tous les hommes, mais aux animaux, & ils ont poussé cela jusqu'aux plantes & aux choses même les plus inanimées. On peut voir Simplicius sur le trente-quatrieme article du Manuel d'Epictete, vol. 1. pag. 178. de mon édition.

a La

ricles. Lorsque les Athéniens dans la guerre des Perses furent obligés de quitter leur ville pour se retirer à Salamine, Xantippe s'embarqua comme les autres; son chien ne pouvant supporter d'être abandonné de son maître se jetta à la mer, le suivit toûjours en nageant près de son vaisseau, & en arrivant à Salamine il expira sur le rivage; son maître le fit enterrer sur ce même endroit de la côte, où l'on montre encore son tombeau, qui de-là est appellé *Cynossema* [s]. Car nous ne devons pas nous servir des choses qui ont une ame, comme nous nous servons des souliers & autres ustenciles, que nous jettons lorsqu'ils sont rompus & usés par le service qu'ils nous ont rendu; & ne fût-ce pour autre chose que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une espece d'apprentissage en nous accoûtumant par ces petites choses à être doux & humains. [t] Je sai bien que pour rien au monde je ne me déferois d'un bœuf qui auroit vieilli en labourant mes terres; à plus forte raison ne pourrois-je jamais me résoudre à renvoyer un vieux domestique en le chassant de

[s] *La sépulture du chien.*

[t] *Je sai bien que pour rien au monde je ne me déferois d'un bœuf qui auroit vieilli en labourant mes terres.*) Plutarque poussoit en cela un peu trop loin l'humanité, & c'étoit un trop grand attachement à la philosophie Pythagoricienne. Pourquoi ne pas se défaire d'un bœuf qui a servi & qui est devenu vieux? N'y avoit-il pas des boucheries, & ne falloit-il pas le nourrir? Aujourd'hui que nous avons des règles d'humanité & de justice plus sûres que celles de ces philosophes, nous nous contentons de bien nourrir le bœuf qui travaille, & de ne pas le surcharger; mais nous le vendons quand il est vieux, parce qu'il faut qu'il serve à d'autres usages. Ce que Plutarque ajoûte des domestiques est parfaitement beau.

de ma maison comme de sa patrie, & en l'éloignant du lieu où il seroit accoûtumé, & de sa maniere de vivre ordinaire, pour quelque petit argent que j'en pourrois retirer en le vendant, " vû même qu'il seroit aussi inutile à celui qui l'acheteroit, qu'à moi qui l'aurois vendu.

Cependant Caton, comme se glorifiant de pareilles choses, dit lui-même qu'il laissa en Espagne le cheval dont il s'étoit servi pendant qu'il y commandoit, afin de ne pas mettre sur les comptes de la république l'argent qu'il en auroit coûté pour le passer en Italie. Mais quant à ces choses, × s'il faut les imputer à magnanimité ou à bassesse d'ame, c'est au lecteur à se servir de sa raison pour le décider. Du reste il est constant que c'étoit un homme très-admirable par son abstinence, qui alloit au delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Pendant qu'il commandoit l'armée il ne prit jamais

" *Vû même qu'il seroit aussi inutile à celui qui l'acheteroit.*) Plutarque joint ici à la raison d'humanité, une raison de justice. Il ne veut pas que nous embâtions un autre d'un esclave inutile, & que nous connoissons nous-mêmes inutile, puisque nous ne pouvons nous en servir. Mais celui qui l'achete, ne le voit-il pas tel qu'il est ? Il a ses vûes. N'importe, ce sentiment de Plutarque est très-beau & très-louable, & il vaut mieux pécher de ce côté-là.

× *S'il faut les imputer à magnanimité, ou à bassesse d'ame, c'est au lecteur à se servir de sa raison pour le décider.*) Plutarque ne veut pas le décider lui-même; car, par ses principes, sa décision n'auroit pas été favorable à Caton; mais pour bien juger de ces maximes de Caton, il en faut juger sur les regles de la philosophie Stoïcienne qu'il suivoit. Selon ces regles, on ne trouvera nulle bassesse d'ame dans toute cette conduite; mais je doute qu'on y puisse trouver de la magnanimité, ou ce sera une magnanimité bien alambiquée.

jamais du public plus de trois minots attiques de froment par mois pour lui & pour toute sa maison, & il prit toûjours un peu moins de trois demi minots [y] d'orge par jour pour ses chevaux & bêtes de voiture. Ayant eu le gouvernement de la Sardaigne, au lieu que tous les autres préteurs qui l'avoient eu avant lui, ruinoient le pays à se faire fournir des pavillons, des lits, des habits, & les fouloient encore par une suite nombreuse de domestiques, & par une foule d'amis, & par des dépenses excessives en jeux, en festins & autres telles somptuosités; lui au contraire il ne se fit remarquer que par une simplicité incroyable & inouie dans toute sa dépense. Car il ne prit pas un seul denier du public; & quand il alloit visiter les villes de son gouvernement, il marchoit à pied sans aucune voiture, suivi seulement d'un officier public, qui lui portoit une robe & un vase pour faire les libations à ses sacrifices. Mais si dans ces sortes de choses il se montroit modeste, simple, & commode à ceux qui lui étoient soûmis, en revanche il leur faisoit sentir sa gravité & sa severité dans tout le reste; car il étoit inexorable dans tout ce qui regardoit la justice, & d'une fermeté inébranlable & d'une rigueur inflexible, lorsqu'il s'agissoit de l'exécution des ordres qu'il avoit donnés. [z] De sorte que jamais la puissance

[y] Le minot contenoit 108 livres pesant.

[z] *De sorte que jamais la puissance Romaine n'avoit paru à ces peuples ni si terrible ni si aimable.*) Voilà deux effets qui paroissent bien contraires; cependant il est impossible qu'ils ne se trouvent ensemble, quand ceux qui commandent joignent à l'exacte justice la douceur, la modération & la simplicité.

Mais

ſance Romaine n'avoit paru à ces peuples ni ſi terrible, ni ſi aimable.

Ce même caractere, je veux dire ce mêlange de qualités contraires qui paroît dans ſa conduite & dans ſes mœurs, on le trouve dans ſon ſtyle, qui eſt tout enſemble gracieux & fort, doux & véhément, railleur & auſtere, ſententieux & pourtant ſimple & familier comme celui qu'on employe dans les converſations & les diſputes. Et comme Platon dit de Socrate, *que par le dehors il paroiſſoit aux paſſans un homme groſſier, un ſatyre, & un débauché,* [a] *mais qu'en dedans il étoit plein de vertu, & qu'il en ſortoit des diſcours graves & tout divins, qui remuoient l'ame, & qui arrachoient des larmes à ceux qui les écoutoient;* on peut dire la même choſe de Caton. De ſorte que je ne puis comprendre ce qu'ont penſé ceux qui ont comparé ſon ſtyle à celui de Lyſias. [b] Mais quant à cela nous le laiſſerons décider à ceux à qui il appartient mieux de ſentir & de diſcerner le ſtyle des Romains, & d'en porter

[a] *Mais qu'en dedans il étoit plein de vertu.*) J'ai traduit ce paſſage ſur les endroits même du *Banquet* de Platon d'où il eſt tiré. On peut les voir, tom. III. pag. 216. & 221. Je ſoupçonne qu'il manque quelque choſe au texte de Plutarque, car ce mot σπουδῆς καὶ πραγμάτων μεστὸν εἶναι me paroît bien petit au prix de ce qu'Alcibiade dit lui-même dans l'original.

[b] *Mais quant à cela nous le laiſſerons décider à ceux à qui il appartient mieux de ſentir & de diſcerner le ſtyle des Romains.*) Plutarque ne ſavoit pas parfaitement le latin, mais il en ſavoit aſſez pour lire les auteurs dans cette langue, & il avoit lû non-ſeulement ceux que nous avons, mais auſſi pluſieurs que nous n'avons pas; cependant il ne veut pas ſe mêler de juger de leur ſtyle. Voilà une modeſtie bien louable & peu imitée de notre tems.

porter leur jugement. Pour nous, persuadés que les mœurs des hommes paroissent beaucoup plus dans leurs discours que dans les traits de leur visage, où la plûpart les cherchent pourtant, nous rapporterons de lui quelques-uns de ses mots que l'on a recueillis.

Un jour donc que le peuple vouloit à toute force & hors de saison, que l'on fît une distribution de bled à tous les citoyens, pour l'en détourner, il commença ainsi son discours : *Il est bien difficile, mes citoyens, de parler à un ventre qui n'a point d'oreilles.* Une autre fois blâmant l'excessive dépense que l'on faisoit à Rome pour la table, il dit, *qu'il étoit bien difficile de sauver une ville dans laquelle un poisson se vendoit plus cher qu'un bœuf.* Dans une autre rencontre il dit, *que les Romains ressembloient aux moutons ; car comme un mouton ne fait rien de lui-même, & n'obéit point seul au berger, mais fait tout par compagnie, & suit les autres moutons, il en est de même de vous, Romains ; il y a tels conseillers, dont vous ne daigneriez pas suivre les avis si vous les consultiez chacun en particulier, & qui vous menent pourtant comme ils veulent quand vous êtes tous ensemble. Vous les suivez les uns à l'exemple des autres, comme véritables moutons.*

Dans un autre discours qu'il fit contre l'autorité que les femmes prenoient sur leurs maris, *Tous les hommes*, dit-il, *gouvernent les femmes, nous gouvernons tous les hommes, & nos femmes nous gouvernent.* Mais pour ce mot il peut avoir été pris des apophthegmes de Thémistocle, qui comme son fils lui faisoit ordonner plusieurs choses par sa mere : *Ma femme*, lui dit-il, *les Athéniens gouvernent tous les Grecs ; je gouverne les Athéniens, tu me gouvernes, & tu es gouvernée*

par

par ton fils. Qu'il use donc avec plus de modération de sa puissance, qui, tout fou qu'il est, le rend maître des Grecs.

Une autre fois il dit, *que le peuple Romain mettoit le prix, non-seulement aux diverses sortes de pourpre, mais encore aux études & aux arts. Car,* ajoûta-t-il, *comme les teinturiers employent la pourpre, qui est la plus recherchée & qui plaît le plus,* [c] *de même nos jeunes gens n'apprennent & ne recherchent que ce que vous approuvez & que vous louez.*

En les exhortant à la vertu, il leur dit : *Si c'est par la vertu & par la sagesse que vous êtes devenus grands, ne changez point pour devenir pires que vous n'êtes ; mais si c'est par l'intempérance & par le vice, changez pour devenir meilleurs ; car vous êtes devenus assez grands par ces méchantes voies.*

Sur ceux de parmi le peuple, qui briguoient les charges, [d] il disoit, que *c'étoient des gens, qui ne sachant pas le chemin, de peur de s'égarer, cherchoient des huissiers & des massiers qui marchassent devant eux pour les conduire.*

Il reprenoit ses citoyens de ce qu'ils élisoient souvent les mêmes personnes pour les élever aux premieres dignités, & il leur disoit : *Vous paroissez*

[c] *De même nos jeunes gens n'apprennent & ne recherchent que ce que vous approuvez & que vous louez.*) Abus assez ordinaire dans tous les états ; on n'apprend & l'on ne recherche que ce qui y est estimé & approuvé, parce qu'il n'y a que cela qui mene à la fortune, & que tout le reste ne fait que languir. Voilà d'où vient que les lettres & les sciences sont si abandonnées.

[d] *Il disois que c'étoient des gens qui ne sachant pas le chemin.*) Ce mot est excellent. Caton reprochoit par-là à ces gens qui aspiroient aux dignités leur ignorance, qui faisoit qu'ils auroient eu besoin de se conduire par les avis de leurs huissiers & de leurs massiers.

e Sa

roiſſez ou n'eſtimer pas beaucoup ces charges, ou ne trouver pas beaucoup de gens dignes de les remplir.

Sur un de ſes ennemis qui menoit une vie très-honteuſe & très-infâme : [e] *Sa mere*, dit-il, *prend pour une malédiction, & non pour une priere, quand quelqu'un ſouhaite que ce fils lui ſurvive.*

Un jour, en montrant un homme qui avoit vendu quelques héritages que ſon pere lui avoit laiſſés ſur la côte de la mer, il faiſoit ſemblant de l'admirer & de le regarder comme un homme plus fort que la mer même : *Car*, diſoit-il, *ce que la mer auroit eu de la peine à miner & à inonder, il l'a englouti tout-d'un-coup ſans la moindre peine.*

Le roi Eumenès étant allé à Rome, [f] le ſénat le reçut avec toutes ſortes d'honneurs, & tous les Romains s'empreſſoient autour de lui, & lui faiſoient la cour à l'envi les uns des autres ; mais on voyoit manifeſtement que Caton le mépriſoit & cherchoit à l'éviter. Sur quoi quelqu'un lui ayant dit : *Pourquoi fuyez-vous ainſi Eumenès ? c'eſt un ſi bon prince, & ſi bon ami des Romains. Si bon prince qu'il te plaira*, lui répondil, [g] *mais moi je ſai qu'un roi eſt toûjours un animal mangeur*

[e] *Sa mere*, dit-il, *prend pour une malédiction, & non pour une priere, &c.*) Il n'y a jamais eu de trait de ſatyre plus piquant. La charité des meres pour leurs enfans eſt ſi grande, qu'il faut qu'un homme ſe ſoit rendu bien infame pour obliger ſa mere à regarder comme une malédiction la priere qu'on fait qu'il lui ſurvive.

[f] Eumenès alla à Rome l'an de Rome 581. Caton avoit alors trente-neuf ans.

[g] *Mais moi je ſai qu'un roi eſt toûjours un animal mangeur de chair humaine.*) Ce trait eſt tiré de ce mot d'Homere, dans le premier livre de l'Iliade, δημοβόρος βασιλεύς, *roi mangeur des peuples.*

h Le

mangeur de chair humaine ; & de tous les rois qu'on a le plus vantés, il n'y en a pas un seul qui puisse être comparé à un Epaminondas, à un Périclès, à un Thémistocle, à un Manius Curius, ni même à un Amilcar, surnommé Barca.

Il disoit ordinairement, *que ses ennemis le haïssoient, parce qu'il se levoit la nuit, non pour vaquer à ses affaires, mais pour vaquer à celles de la république, & qu'il aimoit mieux en bien faisant n'en être pas récompensé, qu'en mal faisant n'en être pas puni. Que pour lui il pardonnoit aux autres leurs fautes, mais qu'il ne se pardonnoit jamais les siennes.*

Un jour les Romains ayant nommé trois ambassadeurs pour les envoyer au roi de Bithynie, dont l'un avoit les pieds perdus de la goutte, l'autre avoit un grand vuide au crâne pour avoir été trépané, & le troisieme passoit pour fou ; Caton plaisantant sur ce beau choix, dit *que Rome envoyoit une ambassade qui n'avoit ni pieds, ni tête, [h] ni sens.*

[i] Dans l'affaire des bannis d'Achaïe, Scipion l'ayant sollicité, à la priere de Polybe, de favoriser la cause de ces bannis, quand l'affaire fut portée au sénat, il y eut de grandes contestations ;

[h] Le grec dit *ni cœur* ; les anciens plaçoient le sens & l'esprit dans le cœur.

[i] *Dans l'affaire des bannis d'Achaïe.*) Plutarque parle ici de ces mille Achéens qui, ayant été accusés d'avoir voulu livrer leur patrie au roi Persée, furent arrêtés, renvoyés à Rome, & dispersés dans toute l'Italie, la premiere année de l'olympiade cliij. Ils furent-là dix-sept ans, après lesquels ceux qui se trouverent encore en vie, au nombre d'environ trois cent, furent renvoyés dans leur patrie par un arrêt du sénat, qui fut rendu sur-tout en faveur de Polybe, la deuxieme année de l'olympiade clvij. Polybe les appelle κατηγορημένους, *les accusés*, & ἀνακεκλημένους, *les évoqués en Italie*, & il étoit lui-même du nombre.

k Sur

tions ; les uns vouloient que ces bannis fussent renvoyés dans leur patrie, & rétablis dans leurs biens, & les autres s'y opposoient. Enfin Caton se levant pour opiner à son tour, dit : *Comme si nous n'avions rien à faire, nous nous amusons ici à disputer tout un jour* [k] *sur quelques petits méchans vieillards de Grece, pour savoir s'ils seront plûtôt enterrés par nos fossoyeurs que par ceux de leur pays.* L'arrêt du sénat fut que les bannis seroient renvoyés.

Quelques jours après, Polybe sollicitoit la permission d'entrer encore au sénat pour demander que ces bannis fussent rétablis dans les honneurs & dignités qu'ils avoient avant leur bannissement ; mais avant que de faire cette démarche il voulut pressentir le sentiment de Caton. Il va donc le trouver, & lui communique son dessein. Caton se prenant à rire, lui dit : *Polybe,* [l] *vous n'imitez pas la sagesse d'Ulysse ; vous voulez*

k *Sur quelques petits méchans vieillards de Grece, pour savoir s'ils seront plûtôt enterrés par nos fossoyeurs, que par ceux de leur pays.*) La plaisanterie de ce mot de Caton ne seroit pas sentie, si on ne savoit que ces bannis étoient dispersés dans l'Italie, & qu'il y avoit dix-sept ans qu'ils y étoient. C'est pourquoi il étoit nécessaire de l'expliquer.

l *Vous n'imitez pas la sagesse d'Ulysse, vous voulez rentrer dans l'antre du Cyclope.*) Il n'y a point dans Plutarque de passage qui ait été plus défiguré par les traducteurs. Amiot a traduit : *Il me semble, Polybius, que tu fais comme Ulysse, qui étant une fois échappé de la caverne du géant Cyclope, y voulut retourner pour aller querir son chapeau & sa ceinture qu'il y avoit oubliée.* Le traducteur latin a dit de même, *Polybium, ait sicut Ulyssem, iterum velle Cyclopis speluncam, quod pileum illic & cinctum per oblivionem reliquisset, subire.* Il ne falloit que lire le neuvieme livre de l'Odyssée, pour voir qu'Ulysse ne laissa point son chapeau & sa ceinture dans l'antre du Cyclope,

lez rentrer dans l'antre du Cyclope pour un chapeau & pour une ceinture que vous y avez oublié.

Il disoit *que les fous servent plus à l'instruction des sages, que les sages à l'instruction des fous; car les sages fuient l'exemple des fous, & les fous ne suivent pas l'exemple des sages.*

Il disoit encore que *des jeunes gens, il aimoit bien mieux ceux qui rougissoient, que ceux qui pâlissoient. Et qu'à la guerre il ne vouloit point d'un soldat, qui en marchant remuoit les mains, & en combattant remuoit les pieds, & qui ronfloit plus haut dans son lit, qu'il ne crioit dans les batailles.* Pour se moquer d'un homme qui étoit d'une grosseur exorbitante : *A quoi*, dit-il, *peut être utile à sa patrie un corps qui n'est que ventre?*

Un homme décrié par ses voluptés cherchoit à faire liaison avec lui, mais il le refusa toûjours, disant qu'*il ne pourroit vivre avec un homme qui avoit plus de sentiment dans le palais que dans le cœur.*

Il disoit que *l'ame d'un amant vit dans un corps étranger;* & que *dans sa vie il n'y avoit que trois choses dont il se repentoit; la premiere, d'avoir confié un secret à sa femme; la seconde, d'avoir été par eau lorsqu'il pouvoit aller par terre; & la troisieme, d'avoir passé un jour sans rien faire.* A un vieillard fort corrompu, il lui dit : *Mon ami, la vieillesse*

a

Cyclope, & qu'il ne pensa nullement à y rentrer pour les aller chercher, & que par conséquent il falloit corriger dans le texte de Plutarque, οὐχ ὥσπερ Ὀδυσσεὺς. *Vous ne faites pas comme Ulysse.* Le sens seul demande cette restitution; Caton ne veut & ne doit pas dire à Polybe qu'il a fait ce qu'a fait un homme sage, mais qu'il fait ce qu'un homme sage n'a pas fait. Comme Polybe étoit lui-même du nombre de ces bannis, ce mot est excellent, & d'une grande justesse.

a assez d'autres laideurs ; n'y ajoute point encore la laideur du vice.

Un tribun du peuple, qui étoit soupçonné de s'être servi de poison, proposoit une loi injuste qu'il s'efforçoit de faire passer ; Caton lui dit : *Mon enfant, je ne sai lequel est le plus dangereux, ou de boire ce que tu prépares, ou d'autoriser ce que tu écris.*

Accablé d'injures par un homme fort débauché, & qui vivoit dans un fort grand desordre, il lui répondit : *Le combat est trop inégal entre toi & moi ; tu entens volontiers des sottises & des infamies, & tu en dis avec plaisir, & moi ni je ne suis accoutumé à en entendre, ni je ne prens plaisir à en dire.*

Voilà quelles étoient ses réponses qu'on nous a conservées, & qui nous marquent suffisamment ses mœurs.

Ayant été nommé consul avec son ami Valérius Flaccus, la province de l'Espagne, que les Romains appellent citérieure, lui échut par le sort. Là comme il domptoit une partie de ces nations par la force, & qu'il gagnoit les autres par la douceur, tout-d'un-coup il se trouva environné d'une armée de Barbares, & en grand danger d'être défait & chassé. Il envoya donc promptement demander du secours aux Celtibériens, voisins de sa province. Les Celtibériens demanderent deux cent talens pour l'aller secourir. Tous les officiers de son armée trouvoient que c'étoit une chose insupportable que les Romains achetassent à beaux deniers comptans le secours des Barbares ; mais Caton leur dit : *Cet achat n'est pas si terrible que vous pensez ; car si nous sommes vainqueurs, nous les payerons aux dépens de nos ennemis, & non pas aux nôtres. Et si nous*

nous sommes vaincus, il n'y aura personne qui paye, ni qui demande. Il gagna la bataille, & tout lui succéda à souhait. Polybe écrit que les murailles de toutes les villes de cette partie de l'Espagne, qui est en-deçà du Bétis, furent rasées par ses ordres dans un seul & même jour. Or il y en avoit un très-grand nombre, & toutes pleines d'hommes très belliqueux. Caton lui-même écrit, *qu'il prit plus de villes, qu'il ne fut de jours dans son expédition;* & ce n'est point une vanterie, car il y en avoit effectivement quatre cent.

Quoique ses troupes eussent fait un grand butin dans cette expédition, il ne laissa pas de leur donner encore une livre pesant d'argent par tête, disant qu'*il valoit mieux qu'ils s'en retournassent tous dans leurs maisons avec un peu d'argent, que s'il n'y en avoit qu'un petit nombre qui s'y en retournât avec beaucoup d'or.* Et pour lui il assûre que de tout ce qui avoit été pris à cette guerre il n'en avoit eu pour sa part que ce qu'il avoit bu & mangé. *Ce n'est pas*, dit-il, *que je blâme ceux qui cherchent à profiter dans ces occasions; mais c'est que j'aime mieux disputer de valeur & de vertu avec les plus gens de bien, que de richesses avec les plus opulens, & d'avidité avec les plus avares.* Et non-seulement il se conserva pur & net de toutes sortes de pilleries & de concussions, mais il en conserva aussi purs & nets ses domestiques, & ceux qui lui étoient soûmis.

Il avoit mené avec lui cinq esclaves. L'un d'eux, nommé Paccus, avoit acheté trois jeunes garçons, qui étoient parmi les prisonniers; & ayant su que son maître en étoit averti, il n'osa soûtenir sa vûe & se pendit plûtôt que de se présenter devant lui. Caton fit vendre les trois

jeunes garçons, & porter au thréſor le prix qu'on en reçut.

Pendant qu'il s'occupoit à terminer les affaires d'Eſpagne, le grand Scipion, qui étoit ſon ennemi, & qui vouloit empêcher le cours de ſes proſpérités, & avoir l'honneur de finir lui-même cette guerre, fit tant par ſes menées qu'il fut nommé pour lui ſuccéder au gouvernement d'Eſpagne. Après ſa nomination il ne perdit pas un moment, & ſe hâta le plus qu'il lui fut poſſible pour ôter promptement à Caton le commandement de l'armée. Caton, informé de ſa marche, prit cinq enſeignes de gens de pied, & cinq cent chevaux pour aller au-devant de lui, & pour l'eſcorter. Chemin faiſant il ſoûmit les Lacétaniens [m], & reprit ſix cent déſerteurs de ſes troupes qu'il fit tous mourir. Et comme Scipion en faiſoit de grandes plaintes, Caton ſe moquant finement de lui ſous des paroles couvertes, qui faiſoient alluſion à ce qui ſe paſſoit alors, lui dit : [n] *Que le ſeul moyen de rendre Rome très-grande, c'étoit que les nobles & les grands ne cédaſſent pas le prix de la vertu à ceux du peuple, & que ces derniers, du nombre deſquels il étoit, le diſputaſſent de toutes leurs forces à ceux que la nobleſſe & l'éclat des honneurs élevoient au-deſſus d'eux.* Bien

[m] Ou Jacétaniens, peuples autour de la ville de Jaca dans la Navarre.

[n] *Que le ſeul moyen de rendre Rome très-grande.*) Comme Scipion avoit envié à Caton le prix de la vertu en demandant ſon gouvernement d'Eſpagne, Caton le lui diſputoit auſſi de toutes ſes forces, en ſe comportant juſqu'au dernier moment en général, & en faiſant punir des coupables. C'eſt le ſens de ce paſſage, & ce qui a fait dire, par Plutarque, que Caton répondit en paroles couvertes en ſe moquant finement de lui, & en faiſant alluſion à ce qui ſe paſſoit.

• C'eſt

Bien plus encore, le sénat ayant ordonné qu'on ne changeroit & qu'on ne remueroit rien dans tout ce que Caton avoit fait & établi, il arriva de-là que cet honneur, que Scipion avoit tant brigué, apporta plus de diminution à sa gloire, qu'elle ne donna d'atteinte à celle de Caton; car tout le tems de son gouvernement se passa inutilement dans l'inaction & dans une paix profonde, qui ne donna lieu à aucun exploit.

Pour Caton, après avoir été honoré du triomphe, il ne fit pas comme la plûpart de ceux qui ne combattent pas pour la vertu, mais seulement pour une vaine gloire, & qui, dès qu'ils sont parvenus aux premieres dignités, & qu'ils ont obtenu les consulats & les triomphes, passent le reste de leur vie dans la paresse & dans la volupté, & se retirent des affaires; il ne se relâcha pas de même, & n'éteignit point en lui ce desir de vertu. Mais, comme ceux qui ne sont que commencer à se mêler du gouvernement & qui sont altérés d'honneur & de gloire, il se roidissoit comme pour commencer une nouvelle carriere; il étoit toûjours prêt à servir ses citoyens, soit en plaidant pour eux, soit en les accompagnant à la guerre. ° C'est ainsi qu'il suivit

° *C'est ainsi qu'il suivit le consul Tibérius Sempronius.*) L'année qui suivit son consulat, & la seconde année de l'olympiade cxlvj. L'histoire Romaine est pleine de ces exemples de gens qui, ayant commandé des armées, alloient servir ensuite subalternes sous d'autres généraux. Et je suis persuadé que c'est une des choses qui ont le plus contribué à la grandeur de Rome. Ces grands hommes étoient tout entiers à l'état, & non point à eux-mêmes: ainsi ils servoient l'état en quelque qualité que ce fût.

 p Quatre

vit le consul Tibérius Sempronius qui fut envoyé en Thrace & sur le Danube, & lui servit de lieutenant; & qu'ensuite [p] il servit en qualité de tribun, ou de capitaine de mille hommes, sous le consul Manius Acilius Glabrio, envoyé en Grece contre le roi Antiochus, qui parut aux Romains le plus redoutable de leurs ennemis après Annibal. Car ayant repris presque toutes les provinces de l'Asie, que Séleucus Nicator tenoit auparavant, & ayant réduit sous son obéissance plusieurs nations Barbares très-belliqueuses, il en eut le cœur si enflé qu'il entreprit la guerre contre les Romains, comme contre les ennemis qui désormais étoient les seuls dignes de lui disputer l'empire. Ayant donc cherché à colorer cette guerre du prétexte d'affranchir les Grecs, qui n'en avoient nul besoin, puisqu'ils étoient déja libres, & usans de leurs loix, ayant été affranchis depuis peu [q] du joug de Philippe & des Macédoniens par le bienfait des Romains, il marcha contre eux avec une puissante armée.

A son approche toute la Grece fut ébranlée & chancelante, corrompue par les magnifiques espérances que les orateurs, gagnés par Antiochus, lui inspiroient; mais Acilius la raffermit en y envoyant des ambassadeurs. Titus Flaminius calma & retint dans le devoir sans aucun trouble, plusieurs villes qui commençoient déja à prêter l'oreille aux nouveautés, comme nous l'avons écrit dans sa vie; & Caton de son côté, rassûra les Corinthiens, ceux de Patres, & ceux

[p] Quatre ans après son consulat.

[q] Car ils avoient été déclarés libres aux jeux Isthmiques, cinq ans auparavant.

[r] Qu'il

ceux d'Egium, & il fit un assez long séjour à Athenes. On dit même qu'on a conservé le discours qu'il fit en grec dans cette occasion au peuple d'Athenes, où il exalte extrêmement la vertu des anciens Athéniens, & étale le grand plaisir qu'il a eu de voir la beauté & la grandeur de cette ville si renommée; & ce bruit-là est faux, car il ne parla aux Athéniens que par truchement. Ce n'est pas qu'il ne fût capable de leur parler en leur langue, mais il étoit entierement attaché aux coûtumes & au langage de ses peres, & se moquoit toûjours de ceux qui ne louoient & n'admiroient que le Grec. C'est ainsi qu'il se moqua de Postumius Albinus, qui ayant écrit une histoire en grec, demandoit pardon à ses lecteurs des incongruités qu'il auroit pû faire dans cette langue étrangere. *Il faut sans doute lui pardonner*, dit Caton, *s'il a été forcé d'écrire cette histoire par un arrêt des Amphictyons.* On assûre que les Athéniens admirerent dans sa harangue la briéveté & la force de son style; car ce qu'il avoit dit en très-peu de mots, l'interprete le rendit longuement & par un grand circuit de paroles. De sorte [r] qu'il les laissa dans cette opinion, que les paroles ne couloient aux Grecs que du bout des levres, & qu'elles venoient aux Romains du fond du cœur.

Après qu'Antiochus eut occupé les pas des mon-

[r] *Qu'il les laissa dans cette opinion, que les paroles ne couloient aux Grecs que du bout des levres.*) Mais cette opinion pouvoit être très-mal fondée; car cette longueur & cette traînée de paroles de celui qui expliqua la harangue de Caton, étoient plûtôt le défaut de l'interprete, que celui de la langue; & il y a de l'injustice à l'imputer à toute la nation.

 s Mais

montagnes, appellées *Thermopyles*, & qu'aux fortifications naturelles des lieux il eut ajoûté des retranchemens & des murailles, il se tint-là en repos, pensant s'être bien mis à couvert des attaques des Romains, & avoir détourné ailleurs l'effort de la guerre ; car les Romains eux-mêmes desespéroient de pouvoir jamais forcer ces passages. [s] Mais Caton s'étant ressouvenu du détour & du circuit qu'avoient pris autrefois les Perses pour attaquer les Grecs dans ces mêmes lieux, il se mit en marche la nuit avec une partie de l'armée.

Quand il eut gagné le sommet des montagnes, le guide, qui étoit un des prisonniers, manqua le chemin, s'étant égaré dans des lieux inaccessibles & remplis de précipices, & jetta les soldats dans une épouvante & dans un desespoir qu'on ne peut exprimer. Caton voyant ce grand péril, commanda aux troupes de demeurer-là sans bouger ; & prenant avec lui un certain Lucius Mallius, homme très-dispos pour gravir sur les montagnes les plus escarpées, il marcha long-tems avec un travail infini & un grand danger de sa vie pendant la nuit toute noire, la Lune n'éclairant point, & grimpa autravers

[s] *Mais Caton s'étant ressouvenu du détour & du circuit qu'avoient pris autrefois les Perses.*) Lorsque Léonidas, avec une poignée d'hommes, soûtint dans ces détroits toute l'armée des Perses, & se maintint invincible jusqu'à ce que les Barbares faisant le tour des montagnes par des sentiers dérobés, tomberent tout-d'un-coup sur eux, & les écraserent. On peut voir Strabon, liv. jx. Voilà ce que sert à un homme de guerre d'avoir bien lû & de savoir l'histoire des tems passés. Il n'y a point de profession où cette science soit plus nécessaire & plus utile qu'à celle de la guerre.

t Et

travers d'oliviers sauvages, & de roches hautes & pointues qui bouchoient la vûe, & les empêchoient de voir leur chemin devant eux.

Enfin, après des peines infinies ils arriverent à un petit sentier qui paroissoit conduire au-bas de la montagne où étoit le camp des ennemis. Là ils mirent des marques & des brisées sur les pointes des rochers qui étoient les plus exposés à la vûe, [1] & qui s'élevoient au-dessus des sommets du mont appellé *Callidrome*, & s'en retournerent par les mêmes chemins rejoindre leurs troupes avec lesquelles ils se remirent en marche par les mêmes lieux, en se conduisant toûjous par le moyen des brisées qu'ils avoient laissées, & regagnerent le petit sentier, où ils firent la disposition de leurs troupes. Après qu'ils eurent fait un peu de chemin, le sentier leur manqua tout-à-coup, & ils ne trouverent devant eux qu'une grande fondriere impraticable, ce qui les jetta dans un nouveau desespoir, & dans une frayeur encore plus grande que la premiere; car ils ne savoient pas & ne voyoient pas qu'ils étoient plus près des ennemis qu'ils ne pensoient.

Déja le jour commençoit à poindre, lorsque quelqu'un d'eux crut entendre quelque bruit & des voix d'hommes, & un moment après il crut voir le camp des Grecs & leurs gardes avancées au

[1] *Et qui s'élevoient au-dessus des sommets du mont appellé Callidrome.*) La montagne qui domine le détroit des Thermopyles est appellée *Callidrome*. Toutes les montagnes qui sont au levant de ce détroit, sont comprises sous le nom d'Œta, & la plus haute de toutes est appellée *Callidrome*, au pied de laquelle, vers le Sinus Maliacus, est un chemin de soixante pieds de large. On peut voir Tite-Live.

 Ou

au pied des rochers. Caton faisant donc halte, commanda que les Firmianiens [a] vinssent lui parler seuls. C'étoient les troupes dont il avoit le plus éprouvé la fidélité & le courage dans les occasions les plus hazardeuses. Les Firmianiens s'étant promptement rendus auprès de lui, & l'ayant environné, il leur dit : *J'ai besoin de prendre un des ennemis en vie pour savoir de lui quelles sont ces troupes avancées, & quel est leur nombre, & pour être instruit de la disposition & de l'ordre de toute leur armée, & des préparatifs qu'ils ont faits pour nous attendre, & pour nous recevoir; mais d'enlever cet ennemi, c'est une affaire qui demande la célérité & l'audace des lions, qui sans armes se jettent au milieu d'un troupeau de bêtes timides.*

Caton n'a pas plûtôt achevé de parler, que les Firmianiens tout comme ils sont, se jettent au bas de la montagne, & courant de roideur à un corps-de-garde avancé, tombent sur lui à l'improviste, le mettent en desordre, le dissipent, & enlevant l'un d'eux tout armé, ils le présentent à Caton. Ce prisonnier lui apprend que toute l'armée est campée avec le roi dans les détroits, & que ces troupes détachées qui gardent les hauteurs, sont six cent Etoliens d'élite. Caton méprisant ces troupes, tant à cause de leur petit nombre, que de leur négligence, & du peu d'ordre qu'elles gardoient, fait sonner les trompettes sans différer, & marche à la tête de son détachement l'épée à la main avec de grands cris. Les Etoliens le voyant descendre des montagnes, prennent la fuite, & se retirent vers leur grande armée, où ils remplissent tout de

[a] Ou *Firmaniens*, les troupes de la ville de *Firmium* ou *Firmum*, colonie romaine dans le Picenum.

de trouble & d'effroi. Dans le même moment Manius de ſon côté attaque les retranchemens d'Antiochus avec toutes ſes troupes, & les force. A cette attaque Antiochus eſt bleſſé à la bouche d'un coup de pierre qui lui fracaſſe les dents. La douleur qu'il ſent l'oblige à tourner bride & à ſe retirer.

Après ſa retraite aucune partie de ſon armée n'oſa faire ferme & attendre les Romains. Ce ne fut plus qu'une déroute ; & quoique les lieux fuſſent très-difficiles, n'y ayant preſque point de paſſages ouverts pour la fuite, parce que d'un côté ce n'étoient que marais profonds, & de l'autre, que roches eſcarpées, qui empêchoient qu'on ne pût s'écarter ni à droite ni à gauche, & où l'on ne pouvoit ni marcher ni ſe ſoûtenir ; cependant ſe jettant tous en foule dans ces détroits, & ſe pouſſant les uns les autres de peur de l'épée ennemie, ils ſe renverſent dans ces marais & dans ces précipices, où ils périſſent miſerablement.

Caton, qui en aucune rencontre n'épargnoit ſes propres louanges, & qui étoit perſuadé que les éloges que l'on ſe donnoit ouvertement à ſoi-même, étoient les juſtes ſuites & les accompagnemens naturels des grandes actions, ne ſe ménagea pas en celle-ci. Il releva ſes derniers exploits en des termes très-magnifiques. Il dit, *que ceux qui l'avoient vu fondre ſur les ennemis, les renverſer, les pourſuivre, avoient avoué que Caton ne devoit point tant au peuple Romain, que le peuple Romain devoit à Caton. Et que le conſul Manius lui-même encore tout chaud de ſa victoire, le prenant entre ſes bras tout échauffé, & haletant encore du combat, le tint long-tems embraſſé, & cria dans les tranſports de ſa joie, que ni lui, ni tout le peuple*

Romain, ne pourroient jamais assez dignement récompenser ses services.

Après le combat, le consul l'envoya porter lui-même à Rome la nouvelle de ses propres exploits. Il traversa heureusement la mer, arriva à Brunduse, & de Brunduse à Tarente en un seul jour; & ayant marché quatre jours encore, il arriva à Rome à la fin du cinquieme jour depuis son embarquement, & y porta le premier la nouvelle de cette grande victoire. Son arrivée remplit la ville de joie & de sacrifices, & le peuple d'une haute opinion de lui même; car dès ce moment il se regarda comme seul capable de conquérir par mer & par terre la monarchie de l'Univers.

Voilà à-peu-près toutes les plus grandes & les plus éclatantes actions de guerre de Caton. Quant à ses actions particulieres dans le gouvernement civil, * il paroît qu'il ne trouvoit rien de plus digne du zele & de l'application d'un homme de bien, que d'accuser les méchans, & de les poursuivre en justice; car lui-même il en poursuivit plusieurs; il se joignit à d'autres qu'il aida & appuya dans leurs poursuites; & il suscita encore des accusateurs contre les plus considérables des citoyens. C'est ainsi qu'il lâcha un Pétilius contre le grand Scipion. Mais quant à celui-

* *Il paroît qu'il ne trouvoit rien de plus digne du zele & de l'application d'un homme de bien, que d'accuser les méchans.*) Cela pourroit être très-bon; mais la grande licence que les Romains donnoient sur cela à tout le monde, ouvroit la porte à de grands desordres, & causoit des inconvéniens très-fâcheux, la plûpart ne songeant qu'à satisfaire par ce moyen leur envie & leur haine particuliere; & Caton lui même n'étoit pas à couvert de ces passions.

celui-ci, Caton voyant que fier de la noblesse de sa maison. & plein de confiance en son propre courage, il fouloit aux pieds ces accusations, & desespérant de le faire condamner à mort, il renonça à sa poursuite, & s'attacha à son frere Lucius Scipion avec d'autres accusateurs, & le fit condamner à une grosse amende envers le public. Lucius ne pouvant la payer, se vit en danger d'être mis en prison, & ne se tira d'affaires qu'avec beaucoup de peine & en appellant aux tribuns.

On conte à ce propos qu'un jeune homme ayant fait condamner par sentence l'ennemi de son pere mort depuis peu, & traversant la place Romaine le jour même que le jugement avoit été rendu, Caton qui le rencontra courut à lui, & l'embrassant, lui dit : *Voilà les sacrifices mortuaires qu'il faut faire aux manes de ses peres ; il faut leur offrir, non le sang des chevreaux & des agneaux, mais les larmes & la condamnation de leurs ennemis.*

Cependant il ne fut pas lui-même exempt de ces sortes d'attaques dans son administration, car dès la moindre prise qu'il donnoit à ses ennemis, il étoit d'abord mis en justice, & poursuivi sans aucun ménagement, de sorte qu'il passa presque toute sa vie dans ces sortes de périls ; car on dit qu'il fut accusé près de cinquante fois, & qu'à la derniere il avoit quatre vingt-six ans. Ce fut même dans cette occasion qu'il dit ce bon mot, que l'on a tant cité de lui, *qu'il étoit bien difficile de rendre compte de sa vie à des hommes d'un autre siecle que celui où l'on a vécu.* Et ce ne fut pas encore-là la fin de ses combats, puisque quatre ans après, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il accusa Servilius Galba ; car, comme

Nestor,

Neſtor, il vit la quatrieme génération, & toûjours comme lui dans une action continuelle. En effet, après avoir été toûjours oppoſé au grand Scipion dans le gouvernement, il parvint juſqu'au tems du jeune Scipion, petit-fils adoptif du premier, & fils de Paul Emile qui vainquit le roi Perſée & les Macédoniens.

Dix ans après ſon conſulat, Caton brigua la cenſure. Cette charge étoit le comble des honneurs, & pour ainſi dire, la perfection & le couronnement de toutes les dignités où pouvoit aſpirer l'ambition d'un citoyen Romain. Outre les grands pouvoirs qu'elle donnoit, elle mettoit en droit de s'enquérir des vies & mœurs des particuliers; [y] car les Romains eſtimoient qu'on ne devoit pas laiſſer à chacun la liberté de ſe marier, d'avoir des enfans, de mener telle ou telle vie, de faire des feſtins; en un mot, de vivre au gré de ſes paſſions & de ſes deſirs ſans être ſoûmis au jugement & à l'inſpection de perſonne. C'eſt pourquoi, bien convaincus que c'eſt dans ces choſes privées que les mœurs des hommes paroiſſent beaucoup plus, que dans les actions politiques & publiques; ils élurent deux magiſtrats, gardiens, correcteurs & réformateurs des mœurs, pour empêcher qu'on ne quittât le chemin de la vertu pour ſe jetter dans celui de la volupté, & qu'on ne tranſgreſsât les uſages reçus en

y *Car les Romains eſtimoient qu'on ne devoit pas laiſſer à chacun la liberté de vivre au gré de ſes paſſions & de ſes deſirs.*) Rien n'étoit plus ſage que cette inſtitution. La liberté que les hommes ont de vivre à leur fantaiſie, les perd preſque tous, & introduit peu-à-peu dans les états une corruption qui devient enfin générale, & qu'on ne peut plus guérir.

en changeant la vie ordinaire & commune. L'un fut pris parmi les Patriciens, & l'autre parmi le peuple ; on les nomma cenſeurs, & on leur attribua le droit d'ôter dans les revûes le cheval public à un chevalier, & de chaſſer du ſénat un ſénateur qui vivoit dans le deſordre. Ils régloient les dépenſes des ſacrifices ; ils faiſoient l'eſtimation des biens des citoyens, & dans leur cens ils diſtinguoient les races, les familles & les différens états de la république.

Cet office a encore pluſieurs autres grandes prérogatives. C'eſt pourquoi quand Caton ſe préſenta pour le briguer, les premiers & les plus conſidérables perſonnages du ſénat s'y oppoſerent. Les nobles s'y oppoſoient par envie, dans la penſée que c'étoit une flétriſſure pour la nobleſſe, de ſouffrir que des gens d'une naiſſance obſcure fuſſent élevés au plus haut degré d'honneur & au faîte de la puiſſance ; & les autres, à qui la conſcience reprochoit leur mauvaiſe vie & leurs mœurs corrompues, s'y oppoſoient par crainte, redoutant l'auſtérité de cet homme inexorable dans ſon autorité, & inflexible dans tout ce qui étoit du devoir de ſa charge.

Ayant donc bien comploté enſemble, & étant tous bien ameutés, ils lâcherent à Caton ſept concurrens, qui flattoient le peuple de belles eſpérances, comme ſi le peuple eût eu beſoin d'être gouverné avec douceur, & conduit ſeulement par le plaiſir. Caton au contraire, ſans s'abaiſſer à aucune flatterie, ni à la moindre complaiſance, & menaçant même de ſon tribunal tous les méchans en face, & criant à haute voix que la ville avoit beſoin d'une grande purgation, preſſoit & conjuroit le peuple de choiſir, s'il étoit ſage, non les plus doux & les plus gracieux des medecins,

mais

mais les plus durs & les plus impitoyables ; & il ne feignoit pas de dire que les medecins de ce caractere, tels qu'il les leur falloit, c'étoit lui-même, & du nombre des Patriciens Valerius Flaccus ; que c'étoit-là le seul avec lequel il espéroit de rendre un très-grand service à la république, en coupant & brûlant jusqu'à la racine, comme une autre hydre, le luxe & la mollesse, qui avoient gagné toutes les parties de l'état ; & que tous les autres ne s'efforçoient par d'indignes pratiques de parvenir à mal gouverner, que parce qu'ils craignoient ceux qui gouverneroient bien, & qui rempliroient leur devoir dans les fonctions de leur charge.

En cette occasion le peuple Romain fit bien voir combien il étoit véritablement grand, & digne d'avoir de grands conducteurs ; car bien loin de redouter la roideur & la sévérité de cet inflexible, il rejetta ces doucereux qui paroissoient ne vouloir gouverner que selon son bon plaisir & volonté, & élut tout d'une voix Valérius Flaccus avec Caton, écoutant ce dernier, non comme un homme qui demandoit la censure, mais comme un homme qui l'exerçoit déja, & qui en vertu de son pouvoir, donnoit déja ses ordres.

La premiere chose que fit Caton, ce fut de nommer prince du sénat son collegue & son ami L. Valérius Flaccus, & d'en retrancher un grand nombre d'autres, & nommément Lucius Quintius, qui avoit été consul sept ans auparavant ; & ce qui le rendoit encore plus glorieux que le consulat, qui étoit [1] frere de Titus Flaminius, qui

[1] *Frere de Titus Flaminius.)* Plutarque appelle *Titus Quintius Flaminius, & L. Quintius Flaminius*, ces deux

qui avoit vaincu le roi Philippe : & voici le sujet qui obligea Caton à le chasser.

Lucius Quintius avoit dans sa maison un jeune garçon qu'il avoit pris pour sa beauté. Il le tenoit toûjours auprès de lui ; & pendant qu'il commandoit les armées, il lui donnoit plus de crédit & d'autorité qu'il n'en avoit jamais donné à aucun de ses amis les plus familiers & les plus intimes. Un jour qu'il étoit dans sa province consulaire, il arriva dans un festin que ce jeune garçon couché à table près de lui, selon sa coûtume, après lui avoir fait plusieurs caresses, & dit plusieurs douceurs, comme à un homme, qui, surtout dans le vin, se laissoit aisément mener par les flatteries ; enfin il lui dit : *Je vous aime avec tant d'ardeur, que quoiqu'il y eût à Rome un combat de gladiateurs, spectacle que je n'ai jamais vu, j'ai pourtant tout quitté pour venir avec vous, quelque forte passion que j'aye de voir égorger un homme.*

Lucius plein d'amour, & voulant répondre à ses douceurs, *S'il n'y a que cela*, lui dit-il, *tu peux demeurer avec moi sans t'affliger, je te consolerai bien-tôt de cette perte.* Il ordonna en même tems qu'on tirât des prisons un des criminels qui étoient condamnés à mort, qu'on l'amenât dans la salle du festin, & qu'on fit venir l'exécuteur avec sa hache. Quand ils furent-là, il demanda au jeune garçon s'il vouloit voir donner le coup ; & le jeune garçon ayant dit qu'il le vouloit, il ordonna à l'exécuteur de trancher la tête à ce malheureux.

deux freres que Polybe, Tite-Live, Cicéron & tous les Historiens appellent *Titus Quintius Flamininus*, & *L. Quintius Flamininus*. On peut voir les remarques sur la vie de *Titus Flaminius*.

reux. Plusieurs écrivains ont parlé de cette histoire, [a] mais Cicéron dans son dialogue de la Vieillesse introduit Caton qui en fait lui-même le récit. Tite-Live ajoûte que ce criminel étoit un déserteur Gaulois, & que ce ne fut pas l'exécuteur, mais Lucius qui lui trancha la tête de sa propre main, & il assûre que c'est ainsi que Caton lui-même l'a écrit.

Lucius ayant donc été ainsi chassé du sénat, son frere Titus Flaminius, ne pouvant supporter cet affront, eut recours au peuple, & demanda que Caton expliquât devant lui les raisons qu'il avoit d'imprimer cette tache à sa famille. Caton déduisit dans un discours toute l'histoire de ce festin. Lucius nia le fait; [b] mais Caton lui ayant déféré le serment, Lucius le refusa, & par-là il fut jugé duement convaincu, & justement puni de cette infamie. Mais un jour que l'on faisoit jouer des jeux au théâtre, Lucius passant près du banc des consuls, ne s'y arrêta point, & alla s'asseoir plus loin dans un lieu obscur. Le peuple qui le vit, en eut pitié, se mit à crier, & le força de venir reprendre sa place avec les consuls, corrigeant

a *Mais Cicéron, dans son dialogue de la vieillesse, introduit Caton qui en fait lui-même le récit.*) C'est ainsi que ce passage de Plutarque doit être traduit. Je m'étonne qu'Amiot s'y soit trompé & qu'il ait traduit, *& même Cicéron, au livre qu'il a écrit de la vieillesse, dit qu'il est ainsi écrit en une harangue que Caton en fit devant le peuple Romain.* Il n'y en a pas un mot dans ce dialogue. Caton raconte la chose lui-même tout simplement, il n'est point question de harangue.

b *Mais Caton lui ayant déféré le serment, Lucius le refusa.* Voilà un grand exemple, qu'un homme aussi corrompu refuse de jurer, pour se tirer d'une affaire qui le couvroit d'infamie. Cela marque le grand respect que les Romains avoient pour la religion du serment, *religio sacramenti.*

c Et

rigeant ainsi & guérissant, autant qu'il lui étoit possible, le malheur qui lui étoit arrivé.

Caton chassa encore du sénat un autre sénateur qui étoit à la veille d'être consul. Ce fut Manilius, & en voici le sujet : c'est qu'il avoit donné un baiser à sa femme en plein jour en présence de sa fille, & il disoit que pour la sienne jamais elle ne l'avoit embrassé que pendant de furieux tonnerres ; sur quoi il avoit accoûtumé de dire en plaisant, *qu'il n'etoit jamais heureux que quand Jupiter tonnoit*.

Ce qui attacha à Caton une note de malignité & d'envie, ce fut ce qu'il fit au frere du grand Scipion, à Lucius, qui avoit été honoré du triomphe pour avoir vaincu le roi Philippe ; il lui ôta son cheval dans la revûe des chevaliers, & il parut à tout le monde qu'il le faisoit pour insulter à la mémoire de Scipion l'Africain. Mais rien ne fut trouvé si insupportable, & ne blessa tant de gens que la réforme qu'il apporta au luxe. Il étoit impossible de l'emporter en l'attaquant de front à cause que tout le peuple en étoit gâté & perdu ; mais il tournoya tout-autour, & l'attaqua comme par tranchées ; car il ordonna une estimation des habits, des coches, des ornemens de femme, des meubles & des ustensiles de ménage ; [c] & tout ce qui passoit le prix de quinze cent

[c] *Et tout ce qui passoit le prix de quinze cent drachmes.*) Tite-Live dit, *quæ pluris quam quindecim millibus æris essent*, liv. xxxix. 44. ce que Plutarque a rendu par ces mots, δραχμὰς χιλίας καὶ πεντακοσίας ὑπερέβαλλεν. *Tout ce qui passoit quinze cent drachmes.* Il a donc pris les pieces dont parle Tite-Live, pour ce que les Romains appelloient des asses ; puisque pour ces quinze mille asses, qu'il appelle plus bas χάλκεις, il a mis quinze cent drachmes ; car l'as valant un sol de notre monnoie, les quinze

cent drachmes, il le fit estimer dix fois davantage, & imposa la taille à proportion de cette estimation. Sur mille asses il en faisoit payer trois pour la taille, afin que surchargés par cette taxe, & voyant que les gens simples & modestes avec autant ou plus de bien qu'eux, payoient pourtant moins à la république, ils se corrigeassent eux mêmes, & renonçassent à ce luxe qui les ruinoit. Ainsi il avoit pour ennemis & ceux qui supportoient ce tribut énorme pour ne pas renoncer à leur luxe, & ceux qui renonçoient à leur luxe pour se délivrer de ce tribut. Car la plûpart des hommes croyent que c'est leur ôter leurs richesses que de les empêcher de les montrer & d'en faire parade, & que la parade n'est que des superflues & non des nécessaires. Et c'est, dit-on, ce qui faisoit l'étonnement du philosophe Ariston ; car il ne comprenoit point comment on appelloit heureux ceux qui possédoient les choses superflues, plûtôt que ceux qui avoient largement les choses nécessaires & utiles. Scopas le Thessalien, sur ce qu'un de ses amis

quinze mille font justement quinze cent drachmes, c'est-à-dire sept cent cinquante de nos livres. Tout ce qui passoit cette somme, il le faisoit estimer dix fois autant, & imposoit trois pieces pour chaque mille de l'estimation; de sorte qu'une chose qui étoit, par exemple, du prix de huit cent livres, ou de seize mille asses, il la faisoit estimer cent soixante mille asses, huit mille livres, & imposoit pour la taille vingt-quatre livres. Imposition fort onéreuse. Et elle n'étoit pas seulement sur les meubles & sur les robes, mais aussi sur les esclaves au-dessous de vingt ans, qui depuis le dernier cens avoient été achetés dix mille asses, cinq cent livres ; il les faisoit estimer cent mille asses, cinq mille livres, & payer par conséquent quinze livres de taille pour chacun. Notre luxe resisteroit aujourd'hui à un pareil remede.

4 Qu'au

amis lui demandoit quelque chose dont il ne se servoit pas beaucoup, & lui disoit pour l'obtenir plus facilement, qu'il ne lui demandoit rien de ce qui lui étoit utile & nécessaire : *Eh mon ami*, lui répondit-il, *je ne suis heureux & riche qu'en ces choses inutiles & superflues*. Ainsi il est aisé de voir que cette faim des richesses n'est nullement une passion qui nous soit naturelle ; [d] qu'au contraire elle vient de dehors, & que c'est une opinion du vulgaire qui se glisse & se fourre en nous sans que nous nous en appercevions.

Toutes les plaintes & les criailleries que l'on faisoit contre Caton, ne le touchoient point, & il ne fit que se roidir davantage. Toutes les conduites d'eaux, par lesquelles les particuliers détournoient l'eau des fontaines publiques, & les conduisoient dans leurs maisons & dans leurs jardins, il les retrancha. Il fit abbattre & démolir tous les bâtimens qui avançoient sur les rues & places publiques. [e] Il rabaissa beaucoup les baux de l'état, & haussa excessivement les fermes & les impôts que l'on mettoit sur les ventes, ce qui lui attira la haine d'une infinité de gens. C'est pourquoi Titus Flaminius & ceux de sa

[d] *Qu'au contraire elle vient du dehors, & que c'est une opinion du vulgaire.*) Rien n'est plus certain, la nature est contente de ce qui lui suffit, & la faim des richesses vient toûjours de l'exemple, & cet exemple est enfanté par une fausse opinion. Le luxe qui regne aujourd'hui en est une grande preuve.

[e] *Il rabaissa beaucoup les baux de l'état, & haussa excessivement les fermes & les impôts.*) *Vectigalia summis preciis, ultro tributa infimis locaverunt.* « Ils haussérent » extrêmement les fermes, » & rabaisserent beaucoup » les baux publics ». Il appelle ces baux *ultro tributa*, parce qu'ils sont volontaires, & que les entrepreneurs ne sont pas forcés.

sa cabale s'élevant contre lui, firent casser dans le sénat les baux qu'il avoit faits pour la réparation des temples & des édifices publics, comme faits au dommage de la république, & exciterent les plus mutins & les plus hardis des tribuns à appeller Caton devant le peuple, & à le condamner à une amende de deux talens. Ils le traverserent encore beaucoup dans l'entreprise qu'il avoit faite d'élever aux dépens du public dans la place au-dessous du lieu où se tenoit le sénat, un palais, qui fut pourtant achevé & appellé *la Basilique Porcia.*

Malgré ces contradictions & ces oppositions, il paroit que le peuple applaudit merveilleusement à la maniere dont il s'acquitta de sa censure ; car il lui érigea une statue dans le temple de la Santé, & mit au bas, non ses combats, ni ses victoires, ni son triomphe, mais seulement, & voici l'inscription traduite à la lettre : *A l'honneur de Caton, parce que la république Romaine étant presque entierement baissée & déchue, il l'a rétablie & redressée pendant sa censure par de saintes ordonnances, par des usages & des établissemens très-sages, & par de saintes instructions.*

Cependant avant qu'on lui eût dressé cette statue, il se moquoit ordinairement de ceux qui estimoient & recherchoient ces sortes d'honneurs, & disoit, *qu'ils ne prenoient pas garde qu'ils se glorifioient des ouvrages des fondeurs, des sculpteurs, ou des peintres, & que pour lui il se glorifioit de laisser empreintes dans l'ame de ses citoyens de belles images de lui-même.* Et à ceux qui lui témoignoient leur étonnement de ce que beaucoup de gens sans mérite & sans nom avoient des statues, & qu'il n'en avoit point : *J'aime beaucoup mieux,* leur dit-il, *que l'on demande pourquoi on*

on n'a point érigé de statues à Caton, que pourquoi on lui a fait cet honneur. Et pour marquer en un mot sur cela son caractere, il ne vouloit point qu'un bon citoyen souffrît qu'on le louât, si ces louanges ne tournoient à l'utilité de la république, quoiqu'il fût l'homme du monde qui se louoit le plus volontiers; jusques-là que lorsque quelques citoyens avoient fait des fautes dans la conduite de leur vie, & qu'on les en reprenoit, il avoit accoûtumé de dire: *Ils sont excusables, car ils ne sont pas des Catons.*

Sur ceux qui entreprenoient d'imiter quelques-unes de ses actions, & qui les imitoient mal, il disoit: *Ce sont des Catons bien gauches.* Il se vantoit *que dans les tems fâcheux & difficiles le sénat avoit toûjours les yeux sur lui, comme dans la tempête les passagers les ont toûjours sur le pilote.* Et que *très-souvent quand il n'étoit pas au sénat, on remettoit les affaires les plus importantes pour l'attendre.* Et il ne disoit pas cela seul, tout le monde le disoit comme lui, & lui rendoit le même témoignage; car il avoit beaucoup d'autorité dans Rome, tant à cause de sa vie sage & réglée, que de son éloquence & de sa vieillesse. Il étoit bon pere & bon mari; d'ailleurs très bon économe, qui ne croyoit pas que d'avoir soin de son bien, de le bien gouverner, & de le faire profiter, ce fût une chose petite ou basse, & que l'on dût faire négligemment & par maniere d'acquit. C'est pourquoi je croi qu'il ne sera pas inutile de rapporter ici ce qu'on sait de lui sur cette matiere.

Il épousa une femme noble, plûtôt qu'une riche, bien persuadé que la noble & la riche seroient également hautaines & fieres; mais il pensa que celles qui étoient de bonne maison avoient

plus

plus de honte de commettre des choses qui font rougir *f*, & qu'elles étoient plus soûmises à leurs maris dans toutes les choses belles & honnêtes. Il disoit que ceux qui battoient leurs femmes ou leurs enfans portoient leurs mains sacriléges sur ce qu'il y avoit de plus sacré; qu'il préféroit infiniment l'éloge d'être bon mari à celui d'être grand sénateur. Car ce qu'il admiroit le plus dans Socrate, c'est qu'il avoit toûjours vécu avec beaucoup de bonté & de douceur avec sa femme, qui étoit de très-mauvaise humeur, & avec ses enfans, qui étoient des écervelés.

Quand il lui fut né un fils, il n'y avoit point d'affaire si pressée, excepté quelque affaire publique, qu'il ne quittât pour aller voir sa femme remuer & emmaillotter son enfant, car elle le nourrissoit elle-même; & souvent elle donnoit le teton aux enfans de ses esclaves, dans la vûe de faire naitre en eux pour son fils une amitié fraternelle, comme ayant été nourris du même lait. Quand ce fils commença à avoir de la connoissance, il le prit & lui enseigna les lettres, quoiqu'il eût un esclave, nommé Chilon, fort honnête homme & bon grammairien, qui enseignoit beaucoup d'autres enfans. Il ne vouloit pas, comme il le dit lui-même, qu'un esclave dît des injures à son fils, ni qu'il lui tirât les oreilles, sous prétexte qu'il apprenoit lentement; & il ne pouvoit souffrir que son fils eût à un esclave une aussi grande obligation que celle de l'avoir élevé; mais il étoit lui-même son précepteur, son docteur en droit & son maître d'exercices. Car il ne lui enseignoit pas seulement à lancer le javelot, à combattre armé de toutes pieces

f Cela n'est pas toûjours vrai.

pieces & à monter à cheval, mais encore il le dreſſoit à combattre à coups de poings, à ſouffrir le froid & le chaud & à ſurmonter à la nage le courant le plus impétueux d'une riviere. Il rapporte lui-même qu'il écrivoit pour lui des hiſtoires de ſa propre main & en gros caracteres, afin que dès la maiſon paternelle il fût aidé d'un auſſi grand ſecours qu'eſt la connoiſſance des anciens faits de ſes compatriotes. Il évitoit toute parole ſale & deshonnête devant ſon fils, comme il l'auroit évitée devant les vierges ſacrées, qu'ils appellent *veſtales*. Jamais il ne ſe baignoit avec lui ; mais quant à cela, c'étoit une coûtume généralement reçûe à Rome : car même les gendres n'avoient garde de ſe baignet avec leurs beaux-peres, ayant honte de paroître nuds devant eux. Il eſt vrai que dans la ſuite des tems ils apprirent des Grecs à ſe dépouiller ſans façon & à ſe baigner nuds avec les hommes ; & à leur tour ils apprirent bientôt aux Grecs à en uſer de même devant les femmes, & à ſe baigner nuds avec elles.

Ainſi donc Caton travailloit à faire de ſon fils un chef-d'œuvre eu le dreſſant & le formant à la vertu ; car il trouvoit en lui beaucoup de bonne volonté & une ame très-docile par l'excellence de ſon naturel. Mais ſon corps étoit trop foible pour ſoûtenir de ſi grands travaux ; c'eſt pourquoi ſon pere fut obligé de relâcher un peu de l'âpreté & de la ſévérité de cette diſcipline. Cette foibleſſe de complexion n'empêcha pas qu'il ne fût très-vaillant homme, & qu'il ne ſervît fort bien ; car même il ſe diſtingua extrêmement dans la bataille que Paul Emile donna contre le roi Perſée.

On raconte qu'à cette bataille l'épée lui étant
 ſautée

ſautée de la main, tant à cauſe d'un coup qu'il avoit reçû, que de la ſueur qui l'empêchoit de la tenir, il en fut au deſeſpoir ; & ſe tournant vers quelques-uns de ſes camarades pour les prier de lui aider à la recouvrer, il alla avec eux ſe jetter encore au milieu des ennemis. Là il fit de ſi grands efforts, qu'à grands coups d'épée il parvint à nettoyer & à éclaircir l'endroit où il l'avoit perdue, & qu'il la trouva enfin ſous des monceaux d'armes & ſous quantité de corps morts, tant amis qu'ennemis, entaſſés les uns ſur les autres. Le général Paul Emile loua fort ce jeune homme de cette action ; & l'on montre encore une lettre que Caton écrivit à ſon fils, où il exalte extrêmement cette douleur qu'il eut de ſon épée perdue, & l'ardeur avec laquelle il la recouvra. Dans la ſuite ce jeune homme épouſa la fille de ce même Paul Emile, nommée Tertia, ſœur du jeune Scipion, & il eut l'honneur d'être reçû dans l'alliance d'une ſi grande maiſon, non moins pour ſa propre vertu, que pour celle de ſon pere.

Tel fut le ſoin que Caton prit de l'éducation de ſon fils, & qui répondit très-dignement à ſon attente. Il eut pluſieurs eſclaves qu'il acheta parmi les priſonniers, choiſiſſant toûjours les plus jeunes & ceux qui étoient les plus capables de recevoir l'inſtruction & l'éducation, comme de jeunes chiens ou de jeunes poulains qu'on peut dreſſer & former. Aucun de ſes eſclaves ne ſortoit jamais pour aller dans aucune autre maiſon, que lorſque Caton ou ſa femme l'envoyoit ; & ſi on demandoit à cet eſclave, qui alloit en commiſſion, ce que faiſoit ſon maître, il ne manquoit jamais de répondre qu'il n'en ſavoit rien. Car Caton vouloit qu'un eſclave s'occupât toûjours

jours dans la maiſon, ou qu'il dormît ; & il aimoit fort ceux qui dormoient, perſuadé qu'ils étoient plus doux que ceux qui ne dormoient point, & plus propres à remplir tout ce qui étoit de leur devoir. Et comme il ſavoit que ce qui rend le plus ordinairement les eſclaves pareſſeux & fripons, c'eſt l'amour, il établit que ſes eſclaves pourroient voir les ſervantes de ſa maiſon en certain tems, pour une certaine piece d'argent qu'il fixa, avec défenſes d'approcher d'aucune autre femme.

Au commencement, pendant qu'il étoit encore pauvre & qu'il alloit à l'armée comme ſimple ſoldat, il ne ſe fâcha jamais de quoi que ce fût qu'on lui ſervît ; car il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de gronder & de quereller ſes eſclaves pour ſa [g] bouche. Mais dans la ſuite ſes affaires étant devenu meilleures, comme il donnoit ſouvent à manger à ſes amis & aux principaux officiers, [h] il ne manquoit jamais après le dîner de châtier avec des étrivieres ceux qui avoient mal ſervi ou laiſſé gâter quelque choſe. Il trouvoit toûjours moyen d'exciter des querelles entre ſes domeſtiques & de les tenir toûjours brouillés ; car il craignoit & avoit pour ſuſpecte leur bonne intelligence. Quand quel-

[g] Le grec dit, *pour ſon ventre.*

[h] *Il ne manquoit jamais après le dîner de châtier avec des étrivieres ceux qui avoient mal ſervi.*) Voilà une plaiſante vertu. Quand il étoit pauvre, il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de gronder ſes valets pour ſon ventre ; & il n'eſt pas plûtôt devenu riche, qu'il leur donne les étrivieres dès qu'ils ont mal ſervi ou laiſſé gâter quelque viande, & cela pour ce même ventre pour lequel il trouvoit qu'il étoit ſi honteux même de les gronder.

i Des

quelqu'un d'eux avoit commis quelque crime digne de mort, il le jugeoit ; & s'il étoit convaincu, il le faisoit mourir devant tous ses camarades, afin que cet exemple les instruisit. Etant devenu plus attentif à faire profiter son bien, il quitta le labourage qu'il trouva d'un plus grand amusement que d'un grand revenu ; & plaçant ses soins en des choses plus sûres & plus immanquables, il acquit des étangs, des terres où il y avoit des sources d'eaux chaudes, des lieux propres pour les foulons, [i] des héritages où l'on pouvoit occuper beaucoup d'ouvriers & où il y avoit beaucoup de bois & de bons pâturages, dont il tiroit de grosses sommes, & *qui étoient à couvert* (ce sont ses termes) *de la colere même de Jupiter.*

Il pratiqua l'usure la plus condamnée de toutes les usures, & qu'on appelle l'usure des vaisseaux ; & en voici la maniere : il obligeoit ceux à qui il prêtoit de faire une compagnie de plusieurs associés, par exemple, de cinquante marchands qui équipoient en tout cinquante vaisseaux sur lesquels il avoit une portion qu'il faisoit régir par un affranchi, nommé Quintion, qui étoit son commis & qui alloit avec eux. Tous ces marchands s'obligeoient pour les sommes prêtées chacun pour son compte, & il avoit outre cela sa portion dans la société; ainsi il ne risquoit jamais tout son argent, mais seulement une petite partie & pour de gros intérêts.

Il prêtoit aussi de l'argent à ses esclaves qui vou-

[i] *Des héritages où l'on pouvoit occuper beaucoup d'ouvriers.*) C'est ainsi que j'explique ἐργατεσίαν χώραν. du texte, qui est une expression singuliere dans la langue grecque, & dont on trouve peu d'exemples.

vouloient trafiquer : ces esclaves en achetoient de jeunes garçons ; & après les avoir dressés & instruits aux dépens de Caton, ils les revendoient à l'encan au bout de l'année, & Caton en retenoit pour lui plusieurs qu'il prenoit au prix qu'en avoit offert celui qui avoit mis la plus forte enchere, & qu'il rabattoit sur l'argent qu'il avoit fourni. Pour exciter son fils à s'appliquer à cette sorte d'œconomie, il lui disoit : *Que de diminuer son patrimoine, c'étoit le fait, non d'un homme, mais d'une veuve.* Mais ce qu'il a jamais dit de plus fort & qui marque le plus son avarice, c'est ce qu'il a osé avancer : *Que l'homme admirable, l'homme divin & digne d'une gloire immortelle, est celui qui en mourant fait voir dans ses livres de comptes qu'il a acquis plus de bien qu'il n'en a hérité de ses peres.*

Caton étant déjà fort avancé en âge, il arriva à Rome deux ambassadeurs d'Athenes, Carnéade, de la secte Académique, & Diogene, de la secte Stoïque. Ils étoient envoyés pour demander au sénat la décharge d'une amende de cinq cent talens à laquelle les Athéniens avoient été condamnés par contumace par une sentence des Sicyoniens à la poursuite de ceux d'Orope. A l'arrivée de ces philosophes, tous les jeunes gens les plus amoureux des lettres & les plus studieux allerent les voir, & prirent un si grand plaisir à les entendre, qu'ils étoient ravis d'admiration. Sur-tout ils furent charmés de la grace de Carnéade dont la force étoit très-grande, & dont la réputation n'étoit pas moins grande que la force, & qui, heureusement ayant eu pour auditeurs les plus grands de Rome & les esprits les plus portés à la douceur & à l'humanité, fit d'abord un si grand bruit dans la ville, que tout

en retentit comme d'un vent impétueux. Partout on disoit qu'il étoit arrivé un Grec étonnant qui étoit au-dessus de l'homme par son grand savoir, & qui, calmant & adoucissant par son éloquence les passions les plus violentes, inspiroit aux jeunes gens un certain amour qui les portoit à quitter tous les autres plaisirs & toutes leurs autres occupations, & les poussoit à s'appliquer à la philosophie, comme par une espece d'enthousiasme ou d'inspiration divine.

Tous les Romains étoient ravis de cette aventure, & ils voyoient avec grand plaisir leurs enfans s'adonner à cette érudition Grecque & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le seul Caton, dès le commencement que cet amour des lettres se glissa dans la ville, en fut très-fâché, craignant que tous les jeunes gens ne tournassent de ce côté-là leur ambition & leur émulation, & qu'ils ne préférassent la gloire de bien parler à celle de bien faire & de s'illustrer par les armes. Mais après que la réputation de ces philosophes fut répandue par-tout, [k] & que leurs

[k] *Et que leurs premiers discours eurent couru dans toute la ville, traduits en latin par un des principaux du sénat.*) Voici un des sénateurs les plus considérables qui traduit les discours de ces philosophes, & qui les traduit à la priere des Romains; cela fait honneur & au traducteur & à la ville qui le demande. Long-tems après Caton, Pompée ayant vaincu Mithridate, trouva dans la cassette de ce prince des traités d'Hippocrate & des recueils de remedes dont il avoit écrit de sa propre main la composition, l'usage & les vertus; il les fit traduire, & les donna au public. Il en fut remercié par le sénat, comme d'un présent qui n'étoit pas moins utile à la vie des citoyens; que sa victoire l'avoit été à la république. C'est une grande autorité pour ces traductions. On peut dire même qu'elles n'étoient pas si nécessaires alors qu'elles le sont aujourd'hui.

l Et.

leurs premiers discours eurent couru dans toute la ville, traduits en latin par un des principaux du sénat, par Caïus Acilius qui en étoit charmé lui-même, & qui avoit été prié de les traduire; alors ne pouvant plus se retenir, il résolut de congédier ces philosphes sous quelque prétexte honnête pour sauver les bienséances, & de les faire sortir de la ville très-promptement.

Etant donc allé au sénat, il se plaignit aux magistrats de ce qu'ils retenoient si long-tems à Rome sans expédition des ambassadeurs comme ceux-là, qui pouvoient persuader sans aucune peine tout ce qu'il leur plaisoit : *Il faut au plûtôt*, leur dit-il, *connoître de leur affaire & ordonner ce qui sera juste, afin que, s'en retournant dans leurs écoles, ils instruisent, tant qu'ils voudront, les enfans des Grecs,* [l] *& que les enfans des Romains n'écoutent ici que les loix & les magistrats, comme ils faisoient avant leur arrivée.* Et ce discours-là, il le tint, non pour aucune inimitié particuliere qu'il eût pour Carnéade, comme quelques-uns l'ont pensé, [m] mais parce qu'il étoit entiérement opposé à la philosophie, & qu'il se faisoit un honneur de mépriser les muses Grecques & toute cette

[l] *Et que les enfans des Romains n'écoutent ici que les loix & les magistrats.*) Pitoyable prévention! Il n'y a point de gens qui obéissent mieux aux loix & aux magistrats, que ceux qui suivent les préceptes de la philosophie, & il n'y a point de meilleurs maîtres pour cela que Socrate & Platon.

[m] *Mais parce qu'il étoit entiérement opposé à la philosophie.*) Il y paroissoit bien à ses mœurs & à son avarice. Mais cette avarice même & ces mœurs faisoient voir le grand besoin qu'il en avoit. Rien ne fait tant d'honneur à la philosophie, que le malheureux état de ceux qui la condamnent & qui la proscrivent.

 En

cette érudition étrangere. Car il appelloit Socrate même *un grand parleur, un homme violent & un séditieux qui avoit tâché, autant qu'il lui avoit été possible, de se rendre le tyran de sa patrie,* [a] *en abolissant les coûtumes reçûes & en précipitant ses citoyens dans des opinions nouvelles & contraires aux loix.* Et pour se moquer du long tems qu'on donnoit à Socrate qui enseignoit l'éloquence, il disoit : *Que ses disciples vieillissoient auprès de lui pour aller ensuite exercer leur art & plaider des causes dans les enfers.* Pour détourner son fils de s'appliquer à ces sciences, il crioit d'une voix plus forte que son âge ne permettoit, comme un homme inspiré & plein de l'esprit prophétique : *Que les Romains perdroient la république dès qu'ils se seroient rempli l'esprit de ces Lettres Grecques.* Mais quant à cette malheureuse prédiction, le tems en a assez montré la vanité ; car nous voyons que Rome a été élevée au comble de la gloire & de la puissance, que les lettres Grecques y ont été florissantes, & que l'éruditon dans tous les genres y a été en honneur.

Mais Caton n'étoit pas seulement l'ennemi juré des philosophes Grecs, il avoit encore pour très-suspects ceux qui pratiquoient la médecine à Rome. Car, sur ce qu'il avoit ouï parler apparemment de la réponse d'Hippocrate qui, lorsque le roi de Perse l'appelloit auprès de lui pour se faire traiter d'une grande maladie & lui pro-

[a] *En abolissant les coûtumes reçues, & en précipitant ses citoyens dans des opinions nouvelles & contraires aux loix.*) Mais si ces coûtumes reçues étoient pernicieuses, & si ces opinions nouvelles étoient seules droites & justes, falloit-il s'opiniâtrer à conserver les premieres, & à rejetter les autres qui étoient une source de salut?

Il

promettoit pour récompense plusieurs talens, lui récrivit : *Je n'irai jamais guérir les Barbares qui sont les ennemis des Grecs*; il soûtenoit que c'étoit là le formulaire du serment que faisoient tous les médecins, & il ordonnoit à son fils de ne se mettre jamais entre leurs mains. [o] Il disoit qu'il avoit fait un petit recueil de remedes dont il se servoit pour traiter tous ceux qui étoient malades dans sa maison & pour leur ordonner le régime convenable ; que jamais il n'avoit recours à cette diette exacte & à ces jeûnes que les médecins ordonnent souvent, mais qu'il se nourrissoit & nourrissoit toute sa maison d'herbes, de chair de canard, de palombe ou de lievre ; que c'étoit la meilleure nourriture, la plus légere & la plus facile à digérer pour les foibles & les malades, excepté qu'elle causoit la nuit des songes & des rêveries. Enfin il assûroit que, par le seul secours de ses remedes & de son régime, il s'étoit toûjours bien porté & avoit conservé dans une santé parfaite tous ceux qui lui appartenoient. [p] Mais quant à ce dernier article, il est sujet à contradiction, car il perdit sa

[o] *Il disoit qu'il avoit fait un petit recueil de remedes.*) Dans son traité *de la chose rustique*, il y a plusieurs articles où il donne des remedes pour purger, pour faire uriner. Il va jusqu'à en donner pour des foulures; il enseigne même la maniere de remettre des membres démis, & donne les paroles enchantées dont il faut se servir.

[p] *Mais quant à ce dernier article, il est sujet à contradiction, car il perdit sa femme & son fils.*) Plutarque fait entendre ici qu'il se doutoit que la prétendue habileté de Caton, dans la medecine, avoit été funeste à sa femme & à son fils; & il y a bien de l'apparence. Il ne faut que lire ses livres pour être étonné que sa belle méthode & ses beaux remedes n'eussent pas fait périr toute sa maison.

ſa femme & ſon fils. Et pour lui, comme il étoit d'une complexion très-ſaine & très vigoureuſe, il ſe ſoûtint long-tems par la ſeule force de ſon tempérament, juſques-là qu'étant déjà fort vieux il couchoit encore avec ſa femme; & qu'après l'avoir perdue il ſe maria à une fille d'un âge peu ſortable au ſien; & voici à quelle occaſion ſe fit ce mariage.

Après la mort de ſa femme, il maria ſon fils avec la fille de Paul Emile, ſœur du jeune Scipion, & demeura veuf, ayant un commerce avec une jeune eſclave qui alloit le trouver ſecrettement; mais ce commerce ne pouvoit pas être long-tems caché dans une petite maiſon où il y avoit une jeune femme mariée. Un jour donc que cette jeune eſclave paſſoit un peu trop inſolemment devant la chambre du fils pour aller dans celle du pere, le jeune Caton qui la vit ne dit pas une ſeule parole, mais il la regarda avec indignation, & en détourna auſſi-tôt la vûe de honte. Le bon homme fut bientôt informé de cette aventure; & voyant que ſon commerce déplaiſoit à ſon fils & à ſa belle-fille, il n'en témoigna rien & ne leur fit ni le moindre reproche ni la moindre plainte: mais dès le lendemain il alla à la place à ſon ordinaire avec ſes amis qui l'accompagnoient. En marchant il adreſſa la parole à un certain Salonius qui avoit été ſon greffier & qui le ſuivoit comme les autres, & lui demanda à haute voix, *s'il avoit marié ſa fille*. Salomius lui répondit: *Qu'il ne l'avoit pas encore mariée, & qu'il n'auroit eu garde de le faire ſans lui demander ſon agrément. Puiſque cela eſt*, répondit Caton, *je t'ai trouvé un gendre très-convenable, à moins que ſon âge ne faſſe de la peine à ta fille. Car du reſte il n'y a rien à redire en lui, mais*

mais il est fort vieux. Salonius lui ayant répondu : *Que c'étoit à lui à établir sa fille & à la donner à qui il voudroit, puisqu'elle étoit sous sa protection, & qu'elle avoit grand besoin de ses bontés ;* alors Caton, sans différer davantage : *Le gendre que je te destine,* lui dit-il, *c'est moi.*

Ce mot surprit d'abord cet homme, comme on peut le croire, & le jetta dans un grand étonnement ; car, d'un côté, il voyoit Caton hors d'âge de se marier ; & de l'autre côté, il se trouvoit si fort au-dessous d'une maison consulaire & triomphale, qu'il ne pouvoit pas se flatter d'avoir un gendre de cette élevation. Mais enfin, voyant que Caton ne se moquoit point & qu'il parloit sérieusement, il l'accepta avec joie ; & étant arrivés à la place, ils en dresserent sur l'heure le contrat.

Comme on préparoit la noce, le jeune Caton, prenant avec lui plusieurs de ses parens & de ses amis, alla trouver son pere & lui demanda s'il lui avoit donné quelque sujet de plainte ou causé quelque déplaisir pour l'obliger à lui donner une marâtre. A ces mots, Caton se récria : *Dis de meilleures choses, mon fils ; je n'ai point à me plaindre, & je ne puis que me louer de toutes tes actions & de toute ta conduite ; mais je désire d'avoir plusieurs enfans qui te ressemblent & de laisser à ma patrie plusieurs citoyens comme toi.* Mais pour cette réponse on dit que Pisistrate, le tyran d'Athenes, l'avoit faite avant lui, lorsque ayant déjà d'un premier lit des enfans assez grands, il épousa en secondes noces Timonossa d'Argos, de laquelle on dit qu'il eut deux fils, Jophon & Thessalus.

Caton eut de cette seconde femme un fils qu'il nomma Salonius du nom de l'aïeul maternel :

 pour

pour ſon fils de la premiere femme, le jeune Caton, il mourut dans la charge de prêteur. Son pere parle ſouvent de lui dans ſes ouvrages, comme d'un homme qui avoit donné beaucoup de marques d'une grande valeur. Il ſupporta cette perte avec toute la conſtance & toute la fermeté d'un philoſophe, & n'en perdit pas un ſeul moment de ſon application aux affaires de la république. Car il ne fit pas comme Lucius Lucullus après lui, & Métellus ſurnommé le pieux; il ne tira pas de ſa vieilleſſe un prétexte de renoncer aux affaires, perſuadé que la charge & l'emploi d'un homme d'état, c'eſt de ſervir le public juſqu'à la fin de ſa vie. Il ne fit pas non plus ce que Scipion l'Africain avoit fait auparavant; car irrité de l'envie qui s'étoit oppoſée à ſa gloire, il avoit quitté la ville & s'étoit retiré aux champs où, par un changement étrange, il ne ſe propoſa d'autre fin que de paſſer le reſte de ſa vie dans le repos & dans l'inaction. Mais, comme quelqu'un dit à Denys le tyran, *que le plus beau ſuaire c'étoit la tyrannie*, lui de même il ſe perſuada que la plus belle & la plus noble maniere de vieillir, c'étoit de vieillir en s'entremettant toûjours des affaires publiques. Seulement, quand il avoit quelques momens de loiſir, il avoit recours à quelques amuſemens & à quelques plaiſirs pour ſe délaſſer, c'étoit de compoſer des livres & de s'appliquer à l'agriculture. [q] Voilà d'où

[q] *Voilà d'où vient qu'il a fait tant d'ouvrages, & des ouvrages ſi divers, & qu'il a écrit même des hiſtoires.*) Les anciens citent beaucoup d'ouvrages de Caton; car outre plus de cent cinquante oraiſons qu'on avoit de lui, il avoit fait un traité de la *Diſcipline militaire*, des livres d'Origines, où il expliquoit l'origine des villes d'Italie; mais

d'où vient qu'il a fait tant d'ouvrages & des ouvrages si divers, & qu'il a écrit même des histoires.

Pendant qu'il étoit encore jeune, il s'appliqua à l'agriculture à cause du profit qui en revenoit; car il disoit qu'il n'avoit que deux sortes de revenu, le labour & l'épargne; mais dans sa vieillesse il ne s'y adonna plus que pour le plaisir & pour la théorie seulement: [r] car il a fait un traité *de la chose rustique*, [s] dans lequel il enseigne la maniere de faire des gâteaux, & les moyens de conserver les fruits toute l'année: se piquant toûjours de traiter ses sujets proprement & convenablement à la matiere, & d'entrer dans les plus petits détails.

Quand il étoit à la campagne, sa table étoit meilleure & mieux servie qu'à Rome; car tous les jours il prioit à souper quelques-uns de ses amis du voisinage, & il passoit joyeusement le tems avec eux, en se montrant homme de très-bonne & très-agréable compagnie, non-seulement à ceux de son âge, mais encore aux jeunes

mais dans cet ouvrage il n'y avoit que deux livres sur cette matiere; les cinq autres étoient proprement l'histoire du peuple Romain, & surtout le détail de la premiere & de la seconde guerre punique.

[r] *Car il a fait un traité de la chose rustique.*) C'est le seul de ses ouvrages qui nous soit resté; nous n'avons des autres que quelques fragmens.

[s] *Dans lequel il enseigne la maniere de faire des gâteaux, & les moyens de conserver les fruits toute l'année.*) Il enseigne à faire plusieurs différentes sortes de gâteaux, & la maniere de conserver les fruits; il n'y a point de détail de toute l'économie rustique où il n'entre, il va jusqu'à donner la méthode d'engraisser les oies, la volaille, les pigeons, & tout cela est traité avec un style court, serré, précis & très-convenable.

[t] *Qui*

nes gens, comme ayant une grande expérience du monde, & ayant vû par lui-même & entendu des autres une infinité de choses curieuses que l'on écoutoit avec plaisir. Il étoit persuadé que la table étoit un des moyens les plus propres à faire naître l'amitié. A la sienne, les propos les plus ordinaires étoient les éloges des bons & braves citoyens, & jamais on ne disoit un seul mot des méchans & inutiles, Caton ne souffrant pas qu'on en parlât à sa table ni en bien ni en mal, & en éloignant toûjours l'occasion.

On prétend que le dernier service qu'il rendit au public dans son ministere, ce fut la ruine de Carthage. Véritablement, celui qui acheva ce grand ouvrage, ce fut le jeune Scipion ; mais il ne l'acheva que par le conseil & à la poursuite de Caton sur-tout, qui fit entreprendre cette troisieme guerre Punique ; & en voici le sujet. Les Carthaginois, & Massinissa roi de Numidie, se faisoient une cruelle guerre. Caton fut envoyé en Afrique pour connoître de leurs différends. Massinissa étoit de pere en fils ami des Romains, & les Carthaginois étoient devenus leurs alliés depuis leur défaite par le grand Scipion [r] qui, dans le traité de paix fait avec eux, leur avoit ôté une grande partie de leur empire & imposé un gros tribut.

Caton, en arrivant à Carthage, ne trouva pas

[r] *Qui dans le traité de paix fait avec eux, leur avoit ôté une grande partie de leur empire, & imposé un gros tribut.*) Il les avoit obligés à livrer toute leur flotte, il avoit fait donner à Massinissa une partie du royaume de Syphax, & il leur avoit fait payer dix mille talens, trente millions. Cette paix, qui mit fin à la seconde guerre punique, fut faite la troisième année de l'olymp. cxliv. deux cent ans avant l'ere chrétienne.

s Dans

pas cette ville dans l'état où les Romains la croyoient, épuisée d'hommes & d'argent, affoiblie & humiliée ; au contraire, il la trouva remplie d'une florissante jeunesse, pleine d'or & d'argent, fournie d'un prodigieux amas de toutes sortes d'armes & d'un riche appareil de guerre, & si fiere & si pleine de confiance dans tous ces grands préparatifs, qu'il n'y avoit rien de si haut à quoi elle ne portât son ambition & ses espérances. Il vit bien d'abord que les Romains n'avoient pas le tems de penser à ajuster & à terminer les différends des Carthaginois & des Numides ; & que, s'ils ne se rendoient promptement maîtres de cette place qui étoit leur ancienne ennemie, qui de plus avoit le cœur gros & plein de ressentiment de tout ce qu'on lui avoit fait, & qui, en si peu de tems, [a] s'étoit non-seulement rétablie, mais aggrandie d'une maniere incroyable, ils alloient retomber dans leurs premiers dangers.

Il s'en retourna donc très-promptement, & déclara au sénat : *Que tous les malheurs & toutes les défaites des Carthaginois n'avoient pas tant épuisé leurs forces, que consumé leur folie & leur imprudence ; que par toutes les guerres que les Romains leur avoient faites, ils couroient risque de les avoir rendu non plus foibles, mais plus aguerris. Que les combats contre les Numides n'étoient qu'un essai & qu'un exercice pour se préparer à ceux qu'ils méditoient contre les Romains ; & que la paix & tous les traités qu'on avoit avec eux, n'étoient de leur côté qu'un vain nom & qu'une surséance d'armes pour attendre le tems qui leur conviendroit.* On ajoûte qu'en finissant

[a] Dans l'espace de cinquante ans, qu'il y a depuis la seconde guerre punique jusqu'à la troisieme.

niſſant ces mots il jetta aux pieds du ſénat des figues de Lybie qu'il avoit dans le pan de ſa robe, & que, comme les ſénateurs admiroient leur beauté & leur groſſeur, il leur dit : *La terre qui porte ce beau fruit n'eſt qu'à trois journées de Rome.*

Mais ce qu'il y a de plus fort, c'eſt que, dans quelque autre affaire que ce fût qu'on lui demandât ſon avis, après avoir opiné, il ne manquoit jamais d'ajoûter ce refrein : *Et je ſuis d'avis de ruiner Carthage.* Publius Scipion, ſurnommé Naſica, s'opiniâtroit à dire & à ſoûtenir le contraire, & finiſſoit tous ſes avis par ces mots : *Et je ſuis d'avis de laiſſer Carthage debout.* Il y a de l'apparence que ce grand homme, voyant que le peuple étoit d'une inſolence qui lui faiſoit commettre toutes ſortes d'excès, qu'enflé de ſes proſpérités & plein d'orgueil, il ne pouvoit être retenu par le ſénat même, & que ſa puiſſance étoit parvenue à un point qu'il étoit en état d'entraîner par force la ville dans tous les partis qu'il voudroit embraſſer, il vouloit leur laiſſer la crainte de Carthage comme un frein pour modérer & pour réprimer leur audace. Car il voyoit que les Carthaginois étoient trop foibles pour ſubjuguer les Romains, & qu'ils étoient auſſi trop forts pour en être mépriſés.

Caton, de ſon côté, trouvoit que, pour un peuple déjà forcené de ſa grande puiſſance, & qu'une licence ſans bornes précipitoit dans toutes ſortes d'égaremens, il n'y avoit rien de plus dangereux que de lui laiſſer, pour ainſi dire, pendre ſur ſa tête une ville toûjours puiſſante, & alors devenue prudente & ſage comme châtiée & inſtruite par ſes malheurs, & de ne pas lui ôter entiérement toute crainte du de-

hors,

hors, lorſqu'on lui laiſſoit au-dedans tous les moyens de ſe porter à tous les excès & de commettre les fautes les plus terribles. Et voilà comme l'on dit que Caton procura cette troiſieme & derniere guerre contre les Carthaginois. * Elle étoit à peine commencée qu'il mourut après avoir prophétiſé qui ſeroit le perſonnage qui la termineroit glorieuſement. C'étoit alors un jeune homme qui commandoit à cette guerre mille hommes de pied, & qui avoit déjà donné de grandes preuves de prudence & de courage.

Quand les nouvelles de ſes premieres actions furent portées à Rome, Caton, les entendant, s'écria : y *C'eſt le ſeul qui ait du ſens, les autres ne ſont que des ombres vaines.* Ce ſecond Scipion, car c'eſt lui dont on parloit, aſſûra bientôt par ſes grands exploits la vérité de cette prophétie.

Caton

* *Elle étoit à peine commencée, qu'il mourut.*) Il mourut la premiere ou la ſeconde année de cette guerre, & par conſéquent, s'il étoit né la derniere année de l'olympiade cxxxvj. il n'avoit que quatre-vingt-deux ou trois ans, la ſeconde année de l'olympiade clvij. où il mourut. Par conſéquent ce que Plutarque a dit ci-devant, qu'il avoit quatre-vingt-dix ans quand il accuſa Servilius Galba, n'a plus été vrai; car, ſelon cette tradition, il ſeroit né à la fin de l'olympiade cxxxj. & il auroit eu plus de vingt-cinq ou vingt-ſix ans à ſa premiere campagne, contre ce que Plutarque a dit qu'il n'en avoit que dix-ſept.

y *C'eſt le ſeul qui ait du ſens, les autres ne ſont que des ombres vaines.*) C'eſt un vers d'Homere du dixieme livre de l'Odyſſée, où Circé déclare à Ulyſſe qu'il faut qu'il aille aux enfers conſulter l'ame de Tiréſias, *qui eſt*, dit-il, *le ſeul qui ait du ſens; les autres auprès de lui ne ſont que des ombres vaines.* Il n'y a point de plus grande louange que celle que Caton donne ici au jeune Scipion, en lui appliquant ce vers.

Caton ne laissa de sa seconde femme qu'un fils à qui il donna le surnom de Salonien, du nom de son aïeul maternel, & un fils de son fils du premier lit qui étoit déjà mort. Caton le Salonien mourut préteur ; il laissa un fils appellé Marc qui parvint ¹ à la dignité consulaire, * & il fut l'aïeul de Caton le philosophe, l'homme de son tems qui eut le plus de vertu & le plus de réputation.

¹ Il fut consul la troisieme année de l'olympiade clxvj. trente-sept ans la mort de son aïeul.

* *Et il fut l'aïeul de Caton le philosophe.*) Cela doit se rapporter à Caton le Salonien, & non pas à son fils Marc ; car Caton le Salonien fut l'aïeul de Caton d'Utique, qui étoit fils de Marc : car voici sa généalogie.

Caton le Censeur.
|
Caton le Salonien.
|
Marc Caton, qui fut consul.
|
Caton d'Utique.

Fin de la vie de Caton le Censeur.



COM-

COMPARAISON
DE CATON ET D'ARISTIDE.

APRE'S que l'on a recueilli tout ce que l'on a conservé de plus digne de mémoire de ces grands hommes, si l'on compare la vie de l'un à celle de l'autre, on n'y trouve pas une différence bien notable & bien sensible ; car cette différence est obscurcie & comme effacée par des conformités & par des ressemblances qui sautent aux yeux. Mais s'il faut les distinguer par une comparaison détaillée, comme on distingue des poëmes & des tableaux, on trouve d'abord que ce qu'ils ont de commun l'un & l'autre, c'est qu'ils ne se sont pas poussés dans le gouvernement & dans la réputation par des moyens qu'ils eussent de leur famille, mais par leur propre vertu, par leur sagesse & par leur grande capacité.

[a] Il est vrai qu'Aristide, Athenes n'étant pas encore alors bien puissante, & les orateurs & les gouverneurs du peuple n'ayant pas beaucoup d'avantage les uns sur les autres du côté des richesses, trouva plus de facilité à s'avancer & à acquérir

[a] *Il est vrai qu'Aristide, Athenes n'étant pas encore alors bien puissante, & les orateurs & les gouverneurs du peuple.*) Voilà déjà un grand avantage que Caton a sur Aristide ; il n'étoit pas si difficile à ce dernier de s'avancer dans une ville, où il n'avoit que des rivaux peu puissans, & qui n'avoient sur lui aucun avantage ; au lieu que cela étoit très-difficile à Caton, qui avoit pour concurrens les plus considérables de la république.

acquérir de la réputation. Car le premier état, le premier rang étoit de ceux qui avoient de revenu annuel cinq cent mesures tant en grains qu'en choses liquides; le second rang étoit celui des chevaliers qui en avoient trois cent; & le troisieme enfin étoit de ceux qui en avoient deux cent & qu'on appelloit *Zeugites*. Au lieu que Caton, sorti d'une petite ville & nourri dans une vie rustique, alla se jetter comme dans une mer sans fond ni rive, je veux dire dans le gouvernement de la ville de Rome, qui ne recevoit plus des chefs, comme les Curius, les Fabrices & les Hostilius. Car elle n'appelloit plus les pauvres & les laboureurs de leur bêche & de leur charrue au tribunal pour les établir conducteurs & gouverneurs de sa république, mais elle étoit déjà accoûtumée à regarder à la noblesse des maisons, aux richesses, aux distributions des deniers & aux brigues qu'on faisoit pour parvenir aux premieres charges; & alors déjà enflée de sa grandeur & de sa puissance, elle se plaisoit à voir une foule de candidats s'empresser à lui faire la cour pour obtenir ses suffrages. Et ce n'étoit pas la même chose d'avoir pour concurrent un Thémistocle qui n'étoit distingué ni par sa naissance ni par ses richesses, car il étoit fils d'un des moindres citoyens d'Athenes; & tout le bien qu'il avoit, quand il commença à se jetter dans les affaires de la république, ne montoit tout au plus qu'à quatre ou cinq talens; ou d'avoir à disputer la premiere place avec un Scipion l'Africain, avec un Servilius Galba, ou avec un Quintius Flaminius, & sans autre support ni autre appui qu'une langue libre & toûjours prête à parler pour la raison & pour la justice.

[b] De plus, Ariſtide, à la bataille de Marathon & enſuite à celle de Platées, ne fut que le dixieme général; au lieu que Caton fut élu un des deux conſuls ſur une foule de compétiteurs, & enſuite un des deux cenſeurs, malgré les ardentes pourſuites de ſept concurrens qu'on lui avoit oppoſés, & qui étoient des premieres & des plus illuſtres maiſons de Rome.

[c] Il faut dire encore qu'Ariſtide, dans toutes ſes victoires, ne remporta jamais le premier honneur; car à la bataille de Marathon le premier prix fut adjugé à Miltiade; à celle de Salamine, il fut déféré à Thémiſtocle; & celle de Platées, Hérodote même aſsûre que cette éclatante victoire fut l'ouvrage de Pauſanias. Et nonſeulement Ariſtide ne remporta pas le premier honneur, mais le ſecond même lui fut diſputé par les Sophanes, les Aminias, les Callimaques & les Cynegires, qui ſe diſtinguerent au-deſſus de tous les autres dans tous ces combats; au lieu que

[b] *De plus Ariſtide, à la bataille de Marathon & enſuite à celle de Platées, ne fut que le dixieme général.*) Second avantage que Caton eut ſur Ariſtide; c'eſt que les Athéniens donnerent à Ariſtide neuf collegues, quand ils l'élurent général, & que les Romains nommerent Caton conſul, & enſuite cenſeur, quoique ces deux charges ne donnaſſent qu'un collegue. Ainſi il ſemble que la confiance des Romains pour Caton ait été plus grande que celle des Athéniens pour Ariſtide. Mais quant à ce point, la forme du gouvernement y peut avoir autant de part que les raiſons politiques.

[c] *Il faut dire encore qu'Ariſtide dans toutes ſes victoires, ne remporta jamais le premier honneur.*) Troiſieme avantage de Caton ſur Ariſtide. Celui-ci eut des concurrens qui lui diſputerent la gloire du gain de ſes batailles, au lieu que Caton eut toûjours le principal honneur dans ſes combats, nonſeulement pendant qu'il fut général, mais lors même qu'il étoit tribun de ſoldats.

[d] *Mais*

que Caton prima toûjours & dans les combats & dans les conseils, non-seulement pendant son consulat à la guerre d'Espagne, mais n'étant encore que simple tribun de mille hommes de pied sous les ordres d'un autre qui étoit consul & qui commandoit l'armée, il remporta seul la gloire de cette grande victoire. Car il ouvrit les passages aux Romains contre Antiochus; & par un long circuit il porta par les derrieres la guerre à ce roi qui, plein de confiance en la bonté de son poste, ne voyoit que devant lui, & ne regardoit que le front de ses retranchemens. Cette victoire, qui fut visiblement l'ouvrage de Caton, chassa l'Asie de la Grece & ouvrit ensuite les portes de cette Asie à Scipion.

Caton & Aristide furent donc tous deux également invincibles à la guerre, [d] mais dans le gouvernement de la république Aristide eut du dessous, ayant été banni du ban de l'ostracisme par les menées de Thémistocle qui le supplanta; au lieu que Caton, quoiqu'il eût pour ennemis & pour Antagonistes tous les plus grands & les plus grands & les plus puissans de Rome, & que, comme un généreux athlete, il eût toûjours jusqu'à sa derniere vieillesse de nouveaux combats à soûtenir, il se maintint toûjours ferme & inébranlable. Souvent accusé devant le peuple & souvent accusateur, il ne fut jamais condamné & fit condamner la plûpart de ses adversaires,

[d] *Mais dans le gouvernement de la république, Aristide eut du dessous.*) Quatrieme avantage de Caton sur Aristide. Celui-ci ne put se soûtenir contre Thémistocle, qui le fit chasser; au lieu que Caton se maintint contre tous les plus grands & les plus puissans de Rome, & cela par la seule éloquence.

e En

versaires, n'ayant d'autre rempart de sa vie, ni d'autres armes offensives & défensives que son éloquence à laquelle il est bien plus juste d'attribuer la cause de ce qu'il n'a rien souffert contre sa dignité, que de l'imputer à la fortune ou au bon génie qu'il avoit pour protecteur. C'est un grand outil que l'éloquence ; Antipater le sentoit bien, car il rend ce témoignage à Aristote dans ce qu'il a écrit après sa mort, qu'avec toutes les autres grandes qualités que possédoit ce philosophe, il avoit encore celle de persuader tout ce qu'il vouloit.

C'est une chose avouée de tout le monde, que la vertu politique, c'est-à-dire, l'art de gouverner les villes & les royaumes, est la plus grande & la plus parfaite que l'homme puisse acquérir; * & la plûpart conviennent que l'œconomie n'est pas une des moindres parties de cette vertu. En effet la ville, qui n'est qu'un assemblage de maisons & qui fait un tout de plusieurs parties ramassées, n'est forte & puissante dans son total, qu'autant que sont forts & puissans tous les membres qui la composent. Aussi Lycurgue, en chassant de Sparte l'or & l'argent & en y introduisant à leur place une monnoie de fer & de fer gâté & corrompu, n'eut point en vûe de faire renon-cer

* *Et la plûpart conviennent que l'économie n'est pas une des moindres parties de cette vertu.*) Cela ne peut pas être revoqué en doute. Les richesses étant un des moyens qui peuvent le plus contribuer au salut ou à la perte des états, l'art qui enseigne à les régir, & qui est celui qu'on appelle *économique*, est sans contredit une partie de l'art de la politique; & il n'en est pas une des moindres parties, puisqu'il ne faut pas une médiocre prudence pour tenir sur cela le juste milieu, & pour bannir d'un état la pauvreté & la trop grande opulence.

qu'à la pareſſe qu'il regarde ſeule comme la ſource de l'injuſtice. [h] Et c'eſt à quoi s'accorde parfaitement ce paſſage d'Homere : *Je n'ai aimé ni le travail, ni le labourage, ni l'œconomie domeſtique, qui donne les moyens de nourrir & d'élever ſes enfans ; mais j'ai aimé les vaiſſeaux bien équipés, les guerres, les javelots, les fleches.* Ce poëte nous enſeignant par-là que ceux qui négligent l'œconomie & le ſoin de leur maiſon, [i] tirent ordinairement leur entretien de la violence & de l'injuſtice. Car ce que les médecins diſent de l'huile, qu'elle eſt très-bonne aux parties extérieures du corps, & très-mauvaiſe aux parties intérieures, on ne ſauroit le dire de la juſtice ; & il n'eſt pas vrai que le juſte eſt utile ſeulement aux autres & qu'il eſt inutile à lui-même & aux ſiens. [k] Mais il ſemble que la politique d'Ariſtide étoit très-défectueuſe de ce côté-là, s'il eſt vrai, comme la plûpart le diſent, qu'il n'ait pas eu la prévoyance de laiſſer de

Ἔργον δὲ οὐδὲν ὄνειδος, ἀργίη δέ τ᾽ ὄνειδος.

Ce n'eſt pas le travail qui eſt honteux, mais c'eſt la pareſſe qui eſt une grande honte.

[h] *Et c'eſt à quoi s'accorde parfaitement ce paſſage d'Homere.*) Ce paſſage eſt du quatorzieme livre de l'Odyſſée, où Ulyſſe raconte à Eumée ſes feintes aventures. Le précepte que Plutarque en tire, fait voir que des narrations les plus ſimples de ce poëte, on en peut tirer des choſes très-utiles pour les mœurs.

[i] *Tirent ordinairement leur entretien de la violence & de l'injuſtice.*) Cela eſt certain : quand on a diſſipé ſon bien par ſa pareſſe ou par ſes débauches, on y ſupplée d'ordinaire par l'injuſtice & par la violence. Il y a peu de gens que la vertu faſſe triompher de cette néceſſité.

[k] *Mais il ſemble que la politique d'Ariſtide étoit très-défectueuſe de ce côté-là.*) Bien loin d'être défectueuſe, elle étoit très-grande & très-noble, & Plutarque en va dire les raiſons.

de quoi doter ses filles & de quoi se faire enterrer.

On voit la maison de Caton subsister jusqu'à la quatrieme génération, & fournir des consuls & des généraux d'armée à Rome; car ses petits-fils & les enfans de ses petits-fils furent élevés aux premieres dignités. Mais les descendans d'Aristide, qui avoit gouverné si long-tems les Grecs, se trouverent réduits à une si grande & si extrême indigence, qu'elle obligea les uns à faire les devins & les diseurs de bonne aventure pour gagner leur vie, réduisit les autres à vivre de quêtes que l'on faisoit pour eux, & ne laissa aux uns ni aux autres les moyens de penser ni d'exécuter rien de grand, & qui répondît à la reputation de ce grand homme.

Il est vrai que, quant à ce point, il peut fournir un grand sujet de dispute; car il est certain que la pauvreté n'est pas honteuse par elle-même, mais seulement quand elle est une preuve de paresse, d'intempérance, de prodigalité & de folie. Et au contraire, quand elle se trouve dans un homme sage, laborieux, juste, vaillant, & qui, s'étant rendu toutes les vertus familieres, gouverne bien un état, c'est un signe de magnanimité & de grandeur de courage. Car il est impossible de faire de grandes choses quand on pense petitement, & d'assister plusieurs personnes qui ont besoin, quand on a soi-même besoin d'une infinité de choses. [i] Et la plus grande provision que l'on

[i] *Et la plus grande provision que l'on puisse faire pour bien gouverner, ce n'est pas la richesse, mais la suffisance.*) Tout ce que Plutarque dit ici est indubitable, mais on auroit bien de la peine à le persuader à notre siecle, où l'amour des richesses a tout corrompu. Nous y avons pour-

l'on puiſſe faire pour bien gouverner, ce n'eſt pas la richeſſe, mais la ſuffiſance honnête qui, en nous empêchant de déſirer les choſes ſuperflues & de travailler à les acquérir, nous laiſſe le loiſir de nous occuper uniquement des affaires publiques. Dieu ne manque de rien abſolument & n'a beſoin de rien. Il en eſt ainſi à proportion de l'homme vertueux; plus il ſait réduire & diminuer ſes beſoins, plus il eſt parfait & plus il approche de Dieu même. Car, comme le corps bien formé & bien conſtitué pour la ſanté, n'a beſoin ni d'habits ſuperflus ni d'une nourriture extraordinaire, il en eſt de même d'une vie & d'une maiſon ſaine; peu de choſe, & ce qu'il y a de plus commun ſuffit pour les entretenir. [m] En un mot, il faut que les richeſſes ſoient proportionnées aux beſoins; car celui qui amaſſe beaucoup de bien & qui n'en dépenſe que peu, n'a pas ce qui ſuffit: mais ſi tout ce qu'il a amaſſé avec tant de ſoin, il ne le dépenſe point, parce qu'il n'en a pas beſoin & que ſon déſir ne l'y porte pas, il eſt vain; & s'il en a beſoin & que par avarice & par meſquinerie il s'empêche d'en jouir, il eſt miſérable.

Et ſur cela je demanderois volontiers à Caton lui-même, ſi la richeſſe conſiſte dans la jouiſſance,

pourtant vû de grands hommes, qui, comme Ariſtide, ont réſiſté à cette paſſion, & qui apres avoir bien ſervi l'état, ont eu l'honneur de mourir pauvres.

[m] *En un mot il faut que les richeſſes ſoient proportionnées aux beſoins.*) On peut voir ſur cela l'article premier du *Manuel* d'Epictete, & le commentaire de Simplicius. Hiéroclès a fort bien dit que les richeſſes n'ont été inventées que comme un ſecours pour le corps, & qu'on les a appellées par cette raiſon d'un mot (*opes*) qui marque qu'elles doivent ſervir aux beſoins du corps. Sur le xxxjx. vers de Pythagore.

ce, pourquoi fait-il si fort le fier d'avoir amassé tant de bien, lorsqu'il en a dépensé si peu? Et si c'est une très-belle chose, comme ce l'est en effet, de se contenter du pain le plus commun & tel qu'on le trouve, de boire le même vin que ses ouvriers & ses domestiques, de n'avoir besoin d'etoffes de pourpre ni pour ses meubles ni pour ses habits, & de ne rechercher point une maison blanchie & crépie; ni Aristide, ni Epaminondas, ni Manius Curius, ni Fabricius, n'ont donc manqué à rien qui fût de leur devoir, quand ils ont négligé d'acquérir des biens dont ils condamnoient & méprisoient l'usage. Car il n'étoit pas nécessaire à un homme qui trouvoit les raves un mets délicieux & qui prenoit plaisir à les faire cuire lui-même, pendant que sa femme de son côté pêtrissoit son pain; il n'étoit pas nécessaire, dis-je, de se tant tourmenter, de parler si souvent de mailles & de deniers, & d'écrire & d'enseigner par quels moyens on peut devenir très-promptement riche. Car le simple & ce qui suffit est très-considérable en ce qu'il détourne le désir & la pensée de ce qui est superflu.

C'est sur quoi on rapporte qu'Aristide, dans le plaidoyer qu'il fit pour son cousin Callias, dit: *Que d'avoir honte de la pauvreté, cela convenoit à ceux qui étoient pauvres malgré eux; mais qu'à ceux qui l'étoient volontairement & par choix, il leur convenoit de s'en glorifier.* Car il est ridicule de penser que la pauvreté d'Aristide fût l'effet de son imbécillité & de sa paresse, puisqu'il lui étoit très-facile, sans rien faire de honteux, & en retenant seulement la dépouille d'un des Barbares, ou en se rendant maître d'un seul de leurs pavillons, de devenir tout-d'un-coup très-riche. En voilà assez sur ce sujet.

Quant

Quant aux faits d'armes qu'ils ont executés l'un & l'autre en commandant en chef, ceux de Caton n'ont presque rien ajoûté à la grandeur de Rome qui étoit déjà très - grande; [n] mais dans ceux d'Aristide on trouve les victoires les plus belles, les plus éclatantes & les plus glorieuses qui aient jamais été remportées par les Grecs; celle de Marathon, celle de Salamine, celle de Platées. [o] Et il n'est pas raisonnable de comparer ni Antiochus à Xerxès, ni toutes ces villes qui furent prises & rasées en Espagne à tant de milliers de Barbares qui furent taillés en pieces sur terre ou défaits sur mer. Et dans toutes ces actions Aristide ne fut inférieur à aucuns des autres Grecs à bien servir & à bien payer de sa personne; [p] mais la gloire & la couronne de ces grands succès, comme l'or & l'argent qui y furent pris, il les céda à ceux qui en avoient plus grand besoin que lui, parce que dans tout cela il avoit sur eux un grand avantage.

Pour

n *Mais dans ceux d'Aristide. on trouve les victoires les plus belles, les plus éclatantes.*) Ainsi Aristide a l'avantage sur Caton du côté des exploits de guerre, comme il l'a du côté de la magnanimité & du mépris des richesses.

o *Il n'est pas raisonnable de comparer ni Antiochus à Xerxès.*) Il rend ici raison de la préférence qu'il donne à Aristide pour la guerre. Xerxès étoit un ennemi bien autrement redoutable à la Grece, qu'Antiochus ne l'étoit à l'Italie; & il n'y a nulle comparaison entre ces quatre cent villes ou bourgades rasées en Espagne, & ces milliers de Barbares défaits sur terre & sur mer.

p *Mais la gloire & la couronne de ces grands succès, comme l'or & l'argent qui y furent pris, il les céda à ceux.*) Ce tour de Plutarque est très-beau. Ce qui est plus glorieux que la victoire même, c'est d'en céder la couronne & le prix à ses collegues, car cette générosité ne peut venir que d'un grand fonds de richesse.

q Aristide

Pour moi je ne blâmerai point Caton de ce qu'il se vantoit toûjours & qu'il se préféroit toûjours à tous les autres ; quoiqu'il ait dit lui-même dans un certain traité : *Que, de se louer soi-même, comme de se blâmer, c'étoit toûjours une chose très-importune & très-ridicule* Je dirai seulement qu'il me semble que celui qui se loue à tout propos n'est pas si parfait dans la vertu, que celui qui n'a pas besoin que les autres mêmes le louent. Car la modestie est ce qui contribue le plus à inspirer la douceur nécessaire à ceux qui gouvernent ; & au contraire l'orgueil rend toûjours difficile & chagrin, & attire immanquablement la haine & l'envie. Ce vice fut toûjours inconnu à Aristide ; au lieu que Caton en fut fort taché. [q] Aristide, en servant & favorisant lui-même Thémistocle, son ennemi capital, pour le faire parvenir aux premieres charges, & en lui servant, pour ainsi dire de garde pendant qu'il fut général, releva la ville d'Athenes ; & Caton, en s'opposant toûjours à Scipion, empêcha & ruina presque son expédition contre les Carthaginois, dans laquelle fut défait Annibal, ce terrible ennemi des Romains, qui jusques-là avoit été invincible. Et enfin, en faisant naître par ses cabales & ses intrigues de nouveaux soupçons, & en semant de nouvelles calomnies, il fit tant qu'il le chassa lui-même de Rome, & fit condamner

[q] *Aristide en servant & en favorisant lui-même Thémistocle son ennemi capital.*) Voici encore un avantage très-considérable qu'Aristide a sur Caton ; c'est qu'en servant son ennemi capital, il releva la ville d'Athenes ; au lieu que Caton pensa ruiner Rome, pour ruiner son ennemi. Et pour un homme d'état, il n'y a pas de plus grande honte.

damner ſon frere Lucius pour crime de péculat.

Pour ce qui eſt de l'intempérance que Caton a tant vantée & à laquelle il donne de ſi grands éloges, Ariſtide l'a toujours conſervée véritablement pure & nette de tout ſoupçon ; au lieu que Caton, par ſon ſecond mariage, par ce mariage ſi indigne de lui & ſi fort hors d'âge, a donné grand ſujet de l'accuſer d'avoir manqué de cette vertu. En effet étant déjà ſi vieux & ayant un fils déjà marié & ſa belle-fille chez lui, de s'être remarié & remarié à la fille de ſon greffier, à la fille d'un pere aux gages du public, cela n'eſt ni beau ni honnête. Mais, ſoit qu'il l'ait fait par un appétit de volupté ou par un eſprit de colere & de vengeance pour punir ſon fils d'avoir regardé de mauvais œil ſa ſervante qu'il entretenoit, l'action & le prétexte ſont également honteux & indignes. Et quant au diſcours qu'il tint à ſon fils pour juſtifier ſon mariage, c'eſt un diſcours ironique & moqueur qui n'a nulle ombre de vérité. Car s'il vouloit avoir des enfans auſſi gens de bien que celui là, il devoit donc épouſer une fille de noble maiſon, s'y prendre de meilleure heure, ne pas ſe contenter d'entretenir une fille de mauvaiſe vie, pendant que ce commerce put être caché ; & quand il fut découvert, ne pas s'oublier juſqu'à faire ſon beau-pere de celui à qui il pouvoit bien commander, mais auquel il ne pouvoit s'allier ſans honte.

Fin de la comparaiſon de Caton & d'Ariſtide.



PHILOPŒMEN.

[a] Il y avoit à Mantinée un homme nommé Cassandre, qui étoit d'une des premieres maisons de la ville & un des plus puissans parmi les citoyens ; [b] mais étant tombé dans quelque malheur & obligé de quitter sa patrie, il se retira à [c] Mégalopolis à cause sur-tout du pere de Philopœmen qui avoit nom Craugis, homme très-généreux & très-magnifique en tout, & qui en particulier étoit lié avec lui d'une amitié fort étroite. Pendant que Craugis vécut, Cassandre fut fort bien traité chez lui & partagea toute sa fortune ; & après sa mort, pour marquer la reconnoissance qu'il conservoit de tous les bons offices qu'il en avoit reçus & de l'hospitalité qu'il avoit si généreusement pratiquée à son égard, il prit soin d'élever lui-même son fils devenu orphelin, comme Homere dit qu'Achille fut élevé par Phœnix. Il s'appliqua d'abord à former ses mœurs & à lui donner une éducation véritablement noble & royale, & y réussit si bien que l'enfant profitoit à vûe d'œil.

[d] Au-

[a] *Il y avoit à Mantinée un homme nommé Cassandre.*) Dans quelques exemplaires il est nommé *Cléandre* ; & c'est le nom que lui donne Pausanias. Il est étonnant qu'on n'ait pas plus de connoissance d'un homme qui avoit élevé Philopœmen.

[b] *Mais étant tombé dans quelque malheur.*) Apparemment il avoit commis quelque meurtre ; car en ces tems-là c'étoit la cause ordinaire de ces exils volontaires, comme nous le voyons dans Homere.

[c] Ville d'Arcadie comme Mantinée.

[d] *Au-*

[d] Au sortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdémus & de Démophanes, citoyens de Mégalopolis, & qui, ayant été disciples d'Arcésilas dans l'école de l'académie, [e] appliquerent, plus qu'aucun des philosophes de leur tems, au gouvernement de la république & au maniement des grandes affaires, tous les beaux préceptes que la philosophie leur avoit donnés. Ces deux philosophes délivrerent leur patrie du tyran Aristomede, en lui suscitant des meurtriers qui s'en défirent: ils aiderent Aratus à chasser le tyran Nicoclès; & à la priere des Cyréniens qui étoient travaillés de troubles & de séditions, comme d'une maladie très-dangereuse, ils passerent la mer, établirent de bonnes loix dans leur ville & réformerent entiérement l'état. Mais, parmi leurs plus beaux actes de vertu, ils mirent eux-mêmes au premier rang l'éducation de Philopœmen, comme ayant rendu, par le secours de la philosophie, cet homme, le bonheur commun de la Grece. Aussi, comme on dit que les meres aiment plus leurs derniers enfans qu'elles ont sur l'âge, la Grece, comme ayant enfanté Philopœmen dans sa vieillesse, & après tous les grands per-

[d] *Au sortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdémus & de Démophanes.)* C'est-à-dire que Cassandre étoit le gouverneur, & qu'Ecdémus & Démophanes furent ses précepteurs. Pausanias les nomme *Ecdelus* & *Megalophanes.* Ils étoient disciples d'Arcésilas, qui avoit fondé la moyenne académie.

[e] *Appliquerent plus qu'aucun des philosophes de leur tems au gouvernement de la république, tous les beaux préceptes.)* Aussi est-ce le but de la véritable philosophie, sur-tout de celle de Platon, qu'Arcésilas suivoit, de porter les hommes à servir leur patrie, & de se prêter à tous ceux qui ont besoin de secours.

personnages qu'elle avoit portés, l'aima singuliérement; & elle augmentoit sa puissance à mesure qu'elle voyoit croître sa réputation. C'est pourquoi un Romain, pour le louer comme il méritoit, l'appella *le dernier des Grecs*, voulant dire par-là que la Grece n'avoit produit après lui aucun grand homme, aucun homme qui fût digne d'elle.

f Il n'étoit pas laid de visage, comme quelques-uns le disent, car nous voyons encore une de ses statues qui est dans le temple de Delphes. Et quant à la méprise de son hôtesse de Mégare, on prétend qu'elle vint uniquement de sa facilité & de la simplicité dont il étoit vêtu; car cette femme, ayant appris que le général des Grecs alloit arriver chez elle, se tourmentoit & s'empressoit pour lui préparer à souper, son mari par hazard n'étant pas alors au logis, Philopœmen arrive dans ce moment, couvert d'un manteau fort simple; elle le prit pour un de ses domestiques ou pour quelque fourrier, qui venoit préparer son logement, & elle le pria de lui aider à faire la cuisine. D'abord Philopœmen, sans autre façon, jetta son manteau & se mit à fendre du bois. Sur ces entrefaites le mari revient; & ayant vû Philopœmen en cet état, car il le connoissoit: *Que faites-vous donc là, seigneur Philopœmen*, lui dit-il? *Rien autre chose*, lui répondit Philopœ-

men

f Il n'étoit pas laid de visage.) Pausanias dit tout le contraire; car il assure qu'en grandeur & force de corps, il ne cédoit à aucun homme du Péloponese, mais qu'il étoit laid de visage, τὸ δὲ εἶδος ἦν τοῦ προσώπου κακός; & il faut avouer que cette laideur fonde mieux la réponse de Philopœmen, κακῆς ὄψεως δίκας δίδωμι. *Je porte la peine de ma mauvaise mine.*

g Voilà

men en son langage Dorique, *que portér la peine de ma mauvaise mine.* Titus Flaminius, le raillant un jour sur sa taille, lui dit : *Philopœmen, vous avez de belles mains & de belles jambes, mais vous n'avez point de ventre ;* en effet il étoit fort menu de la ceinture. Mais cette raillerie tomboit plûtôt sur l'état de ses troupes, que sur la taille, car il avoit une bonne infanterie & une bonne cavalerie; mais le plus souvent il manquoit de fonds pour les nourrir. [g] Voilà ce qu'on dit de Philopœmen dans les écoles.

Quant à ses mœurs, son ambition n'étoit pas entiérement exemte d'opiniâtreté, de contention ni de colere ; car ayant pris Epaminondas pour son modele, il imita admirablement sa prudence à délibérer & à résoudre, son activité & son audace à exécuter, & son parfait desintéressement ; mais pour sa douceur, sa patience, son humanité dans les différends qui naissent ordinairement dans le gouvernement d'un état, c'est ce qu'il ne put jamais imiter, emporté par la colere qui lui étoit naturelle, & par cet esprit de contention qui étoit en lui ; c'est pourquoi il paroissoit plus propre aux vertus guerrieres qu'aux vertus politiques.

Aussi dès son enfance il n'aimoit que les gens de guerre, & il ne s'appliquoit volontiers qu'aux exercices qui pouvoient le rendre propre à ce métier, à combattre armé, à monter à cheval, lancer le javelot. Et comme il paroissoit très bien constitué & très-bien formé pour la lutte, & que

[g] *Voilà ce qu'on dit de Philopœmen dans les écoles,*) Car dans ces écoles on parloit de tout, & on disputoit sur toutes sortes de sujets. Et les actions & les bons mots des grands hommes qui vivoient alors, fournissoient la maniere à ces sortes de disputes.

que ſes amis particuliers & même ſes maîtres l'exhortoient à s'y appliquer, il leur demanda *ſi cet exercice des athletes ne nuiroit point au métier de ſoldat.* Ils lui répondirent, comme cela eſt vrai : *Que le corps & la vie de l'athlete different du corps & de la vie de l'homme de guerre en tout & par tout ; & que leur régime & leurs exercices ſont tout autres. Les athletes cherchent, par un long ſommeil & par des réplétions continuelles, par un travail & par un repos réglés, à conſerver & à augmenter leur embonpoint qui par cette habitude devient très-ſujet à ſe perdre ou à changer, pour peu qu'ils s'écartent de leur regle ordinaire ; au lieu que la vie des gens de guerre doit être faite à toutes ſortes d'inégalités & de dérangemens : il faut qu'ils ſupportent facilement la faim & la ſoif, & que ſans incommodité ils puiſſent paſſer les nuits ſans dormir.*

Cette réponſe entendue, non-ſeulement Philopœmen rejetta la lutte, mais il s'en moqua ; & dans la ſuite, étant général d'armée, il bannit, autant qu'il lui fut poſſible, tout exercice athlétique en le diffamant par toutes ſortes de flêtriſſures & de mépris, comme un métier qui gâtoit & corrompoit les corps les plus robuſtes & les plus propres à la guerre, en les rendant inutiles aux combats véritables & néceſſaires.

Dès qu'il fut hors de la puiſſance de ſes gouverneurs & de ſes maîtres, il ſe mit dans les troupes que la ville de Mégalopolis envoyoit faire des courſes dans la Laconie pour piller & pour en emmener des troupeaux & des eſclaves. Et dans toutes ces courſes il étoit toûjours le premier quand on ſortoit, & le dernier quand on revenoit.

Pendant qu'il étoit de loiſir & qu'il n'y avoit point de troupes en campagne, il s'exerçoit à la

chaſſe

chasse & rendoit son corps léger & robuste, ou bien il labouroit la terre; car il avoit un bel héritage à vingt stades[k] de la ville, où il alloit très-souvent après son dîner ou après son souper. Le soir il se jettoit sur une méchante paillasse comme l'un de ses esclaves, & passoit ainsi la nuit. Le lendemain à la pointe du jour il alloit avec ses vignerons travailler à la vigne, ou avec ses laboureurs mener la charrue, après quoi il s'en retournoit à la ville où il travailloit aux affaires publiques avec ses amis & les magistrats.

Tout ce qu'il gagnoit à la guerre il le dépensoit en chevaux & en armes, ou bien il l'employoit à payer la rançon de ceux de ses citoyens qui avoient été faits prisonniers. [i] Il tâchoit d'augmenter son bien par le revenu du labourage qui est le plus juste de tous les gains, & il ne s'y appliquoit pas par maniere d'acquit & comme pour se divertir, mais avec grand soin, très-persuadé qu'il n'y a rien de plus convenable & de plus honnête que de faire profiter son bien pour s'abstenir de celui des autres.

Il écoutoit volontiers les discours & lisoit les traités

[k] Deux mille cinq cent pas.

[i] *Il tâchoit d'augmenter son bien par le revenu du labourage, qui est le plus juste de tous les gains.*) C'est ce que Columelle établit dans la préface de ses livres de la chose rustique. *Sola res rustica, quæ sine dubitatione proxima & quasi consanguinea sapientiæ est*, « Que la » chose rustique, qui sans » contredit est la proche pa» rente & comme la sœur » germaine de la sagesse, » &c. Et après avoir parcouru tous les arts & tous les métiers, il ajoûte: *superest, ut dixi, unum genus liberale & ingenuum rei familiaris augendæ, quod ex agricolatione contingit.* « Il ne reste qu'un » seul moyen noble & digne » d'un homme libre, d'aug» menter son bien, qui est » l'agriculture.

traités des philosophes, non pas tous, mais seulement ceux qui pouvoient l'aider à faire du progrès dans la vertu. [k] De toutes les grandes idées d'Homere, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguiser le courage & porter aux grandes actions. Et pour toutes les autres lectures il aimoit sur-tout [l] à lire les traités d'Evangelus, qu'on appelle *les Tactiques*, c'est-à-dire, l'art de ranger des troupes en bataille, & les histoires de la vie d'Alexandre ; car il pensoit qu'il falloit toûjours rapporter les paroles aux actions & ne lire que pour apprendre à agir ; à moins qu'on ne veuille lire seulement pour passer le tems, & pour se former à un babil infructueux & inutile.

Quand il avoit lû les préceptes & les regles des Tactiques, il ne faisoit nul cas d'en voir les démonstrations par les plans sur des planches ; [m] mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes

[k] *De toutes les grandes idées d'Homere, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguiser le courage & porter aux grandes actions.*) Voici un grand témoignage que Philopœmen rend à Homere ; il le trouve plein de grandes idées, mais il ne cherche & ne s'approprie que celles qui peuvent aiguiser le courage, & ce poëte en est plein ; jamais écrivain n'a peint la valeur avec des traits si vifs. Il animeroit les plus lâches.

[l] *A lire les traités d'Evangelus.*) Ancien auteur qui avoit écrit de l'art de ranger les troupes en bataille. Il en est parlé dans Arrien, qui a traité le même sujet, & qui dit que les écrits de cet Evangelus & ceux de Polybe, d'Eupolémus, d'Iphicrate & de Posidonius, étoient moins utiles de son tems, parce qu'ils avoient omis beaucoup de choses comme connues, & qui avoient pourtant besoin alors d'explication.

[m] *Mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne.*) En effet cela est bien plus utile, & rend la pratique des préceptes bien plus aisée dans l'occasion, que de voir les plans sur des planches.

[n] Qu'il

mes en pleine campagne. Car dans ses marches il observoit exactement la position des lieux hauts & des lieux bas, toutes les coupures & irrégularités du terrein, & toutes les différentes formes & figures que les bataillons & les escadrons sont obligés de subir à cause des ruisseaux, des ravins & des défilés qui les forcent de se resserrer ou de s'étendre ; & après avoir médité sur cela en lui-même, il en conversoit avec ceux qui l'accompagnoient. En général il paroît que Philopœmen avoit une inclination trop forte pour les armes, qu'il embrassoit la guerre comme une profession qui donnoit plus d'étendue à la vertu, & en un mot, [n] qu'il méprisoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce métier, comme gens oiseux & inutiles.

Il étoit dans sa trentieme année lorsque [o] Cléomene, roi de Lacédémone, tombant tout-d'un-coup une belle nuit sur Mégalopolis, força les gardes, pénétra jusqu'au milieu de la ville, & s'empara de la place publique où il se mit en bataille. Philopœmen, sorti au secours de ses citoyens, ne put chasser les ennemis, quoiqu'il combattît avec la derniere valeur, en exposant sa vie sans aucun ménagement ; mais par sa longue & vigoureuse résistance, & en attirant à lui Cléomene, il donna le tems aux Mégalopolitains de

[n] *Qu'il méprisoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce métier, comme gens oiseux & inutiles.*) C'est être trop entêté de la guerre, & ce sentiment est outré. Il y a des professions qui ne sont pas véritablement si éclatantes, que celles des armes, mais qui ne sont ni moins nécessaires ni moins utiles.

[o] *Cléomene, roi de Lacédémone.*) Il se rendit maître de Mégalopolis, la seconde année de l'olymp. cxxxjx. l'an 221. avant l'ere chrétienne.

P Avec

de se sauver & de sortir de la ville, & il sortit le dernier avec beaucoup de peine & après des efforts infinis, ayant eu son cheval tué sous lui & étant lui-même fort blessé.

Quand ils eurent gagné Messene, Cléomene, entiérement maître de Mégalopolis, leur envoya offrir de leur rendre leur ville avec toutes leurs richesses & tout leur pays. Philopœmen, voyant qu'ils recevoient agréablement ces offres & qu'ils se préparoient à s'en retourner, s'y opposa & les en empêcha, en leur représentant que Cléomene ne vouloit pas leur rendre leur ville, mais se rendre encore maître de leur personne, pour la garder plus sûrement; car il voyoit bien qu'il n'auroit point le tems de s'arrêter là pour garder des maisons & des murailles vuides, & que cette solitude le forceroit bientôt d'en sortir. Par ces remontrances il détourna ses citoyens de leur dessein, & donna à Cléomene un prétexte de ravager la ville, d'en ruiner la plus grande partie, & de n'en sortir qu'avec un très-gros butin.

Quelques mois après, le roi Antigonus marcha [p] avec les troupes des Achéens contre Cléomene

[p] *Avec les troupes des Achéens,*) Les Achéens ou Achaïens, Ἀχαιοὶ, les peuples de l'Achaïe. Ce mot *Achaïe* a une signification fort étendue, qu'il faut expliquer. Dans sa signification la plus commune, il se prend pour toute la Grece, qui est hors du Péloponese, au-dessous de la Macédoine, entre l'Epire & la mer Egée. Mais dans Plutarque, comme le P. Lubin l'a remarqué, il se prend plus particulierement pour cette partie du Péloponese, qui est au-dessous du golfe de Corinthe, & qui s'appelloit anciennement *Ægialus*, parce qu'elle est sur la côte de la mer, depuis Sicyone jusqu'à Patres. Ce fut là que se forma la ligue dite des Achéens; dans laquelle entrerent plusieurs villes des plus considérables; & c'est de ces derniers Achéens que Plutarque parle dans

mene qui s'étoit emparé des hauteurs de Sellasie & qui avoit occupé & fortifié tous les passages, & mit son armée en bataille fort près de lui, dans la résolution de l'attaquer & de le forcer dans son poste. Philopœmen étoit avec ses citoyens dans la cavalerie d'Antigonus, & il étoit soûtenu par les nombreuses bandes des Illyriens, très-bons soldats, qui fermoient cette pointe de la bataille. Ils avoient ordre de demeurer là sans branler, jusqu'à ce que de l'autre aîle où étoit le roi Antigonus, on eût élevé au bout d'une pique une cotte d'armes de pourpre. Mais les chefs, voulant forcer, avec les Illyriens, les Lacédémoniens qui leur étoient opposés, s'ébranlerent les premiers pendant que la cavalerie des Achéens demeuroit en bataille sans faire aucun mouvement, selon l'ordre qu'elle avoit reçû. Euclidas, frere de Cléomene, qui commandoit de ce côté-là, ayant appris que ces Illyriens s'avançoient sans être soûtenus par la cavalerie, détache promptement son infanterie la plus légérement armée, & l'envoie par les derrieres attaquer ces Illyriens dénués de leur cavalerie. Cela étant exécuté, & cette infanterie légere d'Euclidas, ayant fait tourner tête à ces Illyriens, les enfonça & les mit en desordre. Philopœmen, qui étoit en bas dans la cavalerie des Achéens, voyant que ce n'étoit point une affaire bien difficile que de tomber sur cette infanterie d'Euclidas & de la renverser, & que c'étoit-là le moment de le faire, il en dit d'abord son avis aux officiers du roi qui commandoient la cavalerie. Mais ces officiers, bien loin d'entrer dans son sentiment, le trai-

dans la vie de Philopœmen, dans celle de Pélopidas, & dans celle d'Aratus.

traiterent de fou & de visionnaire ; car sa réputation n'étoit pas encore assez grande ni assez établie pour autoriser & pour faire hazarder cette manœuvre dans une occasion si délicate & si importante.

Philopœmen ne se rebuta point ; & seul avec ses citoyens qu'il entraîna, il alla attaquer cette infanterie, la fit plier, la mit en fuite & en fit un grand meurtre. Non content de ce succès, & voulant encourager encore davantage les troupes du roi & pénétrer jusqu'aux ennemis qui occupoient le haut de la montagne, sans leur donner le tems de se remettre du trouble où la défaite & la fuite de cette infanterie les avoit jettés, il quitta son cheval : & s'avançant à pied, chargé d'une lourde cuirasse de cavalier & de toutes les autres pieces d'une pesante armure, par des chemins tortueux & pleins de torrens & de fondrieres qui les occupoient, il combattoit courageusement avec des peines & des difficultés infinies.

En cet état il reçut un coup de javelot qui lui perça les deux cuisses. La blessure ne fut pas mortelle, mais elle étoit très-grande, le fer du javelot traversant les deux cuisses de part en part. Arrêté par ce coup, comme s'il avoit eu les fers aux pieds, il ne savoit à quoi se résoudre ; car la courroie du javelot lui causoit de si grandes douleurs, quand on tâchoit de le retirer par la plaie, que ceux qui étoient autour de lui n'osoient y toucher ; & il voyoit que le combat, devenu furieux & dans sa plus grande force, ne pouvoit durer long-tems. Au desespoir de se voir donc ainsi retenu & plein d'impatience de retourner dans la mêlée, le dépit & l'honneur le porterent à remuer si violemment les cuisses,

qu'en

qu'en les avançant & retirant alternativement malgré des douleurs insupportables, il fit tant qu'il rompit le javelot par le milieu & ordonna qu'on retirât les tronçons chacun de leur côté. Se voyant dégagé par ce moyen, il va l'épée à la main à la tête de ses troupes, se jette au milie des ennemis, & par cette action il enflamma tellement le courage & l'émulation des siens, qu'ils renverserent tout & gagnerent le haut de la montagne.

Antigonus, ayant donc remporté cette victoire signalée, tendit un piége à ses Macédoniens pour être informé de la vérité ; & faisant semblant d'être fâché, il demanda à Alexandre qui commandoit sa cavalerie : *Pourquoi il avoit chargé avant le signal contre l'ordre qu'il avoit donné.* Alexandre lui répondit : *Qu'il avoit été forcé malgré lui d'en venir aux mains, parce qu'un jeune cavalier Mégalopolitain s'étoit hâté d'attaquer sans attendre d'ordre.* Alors Antigonus, en riant, lui dit : *Ce jeune cavalier dont tu parles a fait l'action d'un grand capitaine ; & toi, tu as fait l'action d'un jeune cavalier.*

Depuis ce moment-là, Philopœmen fut dans une grande réputation, comme on peut le croire, jusques-là qu'Antigonus vouloit l'avoir avec lui & lui offroit de grands biens avec un commandement considérable dans ses troupes, s'il vouloit entrer à son service. Il le refusa parce qu'il se connoissoit d'un naturel trop impétueux & trop difficile pour obéir à un prince étranger. Mais ne voulant pas non plus demeurer oisif & sans occupation, & pour s'exercer & pour apprendre encore mieux le métier des armes, il s'embarqua & passa en Crete où il y avoit de la guerre.

Après

Après avoir servi assez long-tems avec des hommes très-belliqueux & très-adroits à toutes sortes de combats, & d'ailleurs très-tempérans & accoûtumés à un régime très-sévere, il s'en retourna chez les Achéens avec un si grand nom, qu'à son arrivée il fut fait général de la cavalerie. D'abord il examina l'état de ses troupes. Il vit que, lorsqu'il falloit marcher, les cavaliers n'avoient que de méchans petits chevaux qu'ils prenoient du premier venu; que la plûpart même n'alloient point en campagne & envoyoient d'autres à leur place; & qu'en général le défaut d'exercice étoit joint à une grande timidité & bassesse de courage, les généraux, qui avoient été avant lui, ayant négligé de les corriger de peur de se les attirer; car parmi les Achéens ce sont les cavaliers qui sont les plus puissans & les maîtres des punitions & des récompenses. Philopœmen ne put dissimuler ni souffrir ce relâchement; il alla lui-même de ville en ville, exhortant en particulier tous les jeunes gens, les piquant d'un désir de gloire, châtiant même ceux qui avoient besoin d'être forcés, & leur faisant faire très-souvent l'exercice des revûes & des joutes & des tournois dans les lieux où ils pouvoient avoir le plus de spectateurs. Par ce moyen, en très-peu de tems, il les rendit tous si robustes, si adroits, si courageux, & ce qui est le principal dans les tactiques, si légers & si prompts, que toutes les évolutions & tous les mouvemens à droite, à gauche, ou de la tête à la queue, soit de tous les escadrons ensemble, soit de chaque cavalier seul, ils les faisoient avec tant d'adresse & de facilité, qu'on eût dit que toute cette cavalerie n'étoit qu'un seul & même corps qui se remuoit d'un mouvement libre & volontaire.

Dans un grand combat [q] que les Achéens eurent à soûtenir près la riviere de Larisse contre les Etoliens & les Eléens, le général de la cavalerie des Eléens, nommé Damophante, s'avança hors des rangs & courut impétueusement contre Philopœmen. Celui-ci l'attendoit de pied ferme; & le prévenant il le renversa d'un coup de pique aux pieds de son cheval. Damophante tombé, tous les ennemis prirent la fuite. Cette action fit un grand honneur à Philopœmen, & tout le monde avoua qu'il n'étoit ni au-dessous d'aucun gendarme pour les coups de main, ni inférieur aux plus vieux capitaines en sagesse & en prudence, & qu'il étoit également propre & à combattre & à commander.

Il est vrai que le premier qui éleva la communauté des Achéens à ce haut degré de gloire & de puissance, ce fut Aratus. Avant lui ils étoient méprisés & foibles, parce qu'ils étoient désunis, & que chaque ville ne pensoit & ne travailloit que pour elle. Aratus les releva en les unissant & en les liguant toutes ensemble, & en y établissant une police toute Grecque & pleine de concorde & de véritable amitié. Ensuite, comme on voit dans le courant des eaux, quand de petites matieres qu'elles entraînent ont commnncé à s'arrêter, celles qui surviennent s'arrêtent & s'accrochent aux premieres; & peu-à-peu cet amas croissant fait enfin un corps qui devient une digue ferme & solide; il en est de même de la Grece. Elle étoit foible en ce tems-là & très-aisée à dissiper, étant séparée çà & là par ses villes. Les Achéens

[q] Ce combat fut donné la quatrieme année de l'olympiade cxlij. Philopœmen étoit dans sa quarante-quatrieme année.

Achéens s'arrêtent d'abord comme ces petites matieres s'arrêtent au fond de l'eau ; ils attirent ensuite toutes les villes des environs & les accrochent ; les unes en les secourant & en les délivrant de leurs tyrans, & les autres en les gagnant par leur union & par leur police. Et par ce moyen ils avoient en vûe de faire de tout le Péloponese un seul corps & une seule puissance à laquelle rien ne pourroit résister. Il est vrai que pendant la vie d'Aratus toutes ses villes étoient encore comme soûmises aux armes des Macédoniens, car elles faisoient toutes la cour à Ptolémée ensuite à Antigonus & à Philippe qui s'entremettoient de toutes les affaires des Grecs. Mais dès que Philopœmen eut commencé à prendre en main le gouvernement, les Achéens, se voyant assez forts pour résister aux plus grandes puissances, cesserent d'appeller des commandans étrangers. Car pour Aratus, comme il se trouvoit peu propre aux armes, la plûpart des grandes choses qu'il fit, il les fit par son adresse, par son affabilité, par sa douceur & par les liaisons d'amitié qu'il contracta avec les rois, comme nous l'avons écrit dans sa vie. Mais Philopœmen, qui étoit un grand homme de guerre & homme de main, plein de force & d'audace, & de plus toûjours heureux & qui avoit fait pencher la victoire de son côté dans tous ses premiers combats, releva le courage des Achéens accoûtumés à vaincre avec lui, & leur inspira des sentimens généreux & proportionnés à leur grandeur & à leur puissance.

Premiérement, il changea leur ordonnance de bataille & leur armure, qui étoient très-défectueuses, car ils ne portoient que des boucliers très-légers, parce qu'ils étoient très - minces & si étroits qu'ils ne couvroient pas toute la largeur

du

du corps. & ils n'avoient que des piques beaucoup plus courtes que celles des Macédoniens, avec lesquels ils pouvoient combattre & frapper de loin ; car à cause de leur légéreté elles étoient faciles à lancer, mais quand il falloit joindre l'ennemi ils avoient toûjours du desavantage. Pour ce qui est de l'ordonnance de leur bataille, [r] ils n'étoient point accoûtumés à celle qu'on appelle *spirale*, & ils ne se servoient que de la phalange ou bataillon quarré, mais qui, n'ayant point de front qui présentât plusieurs piques ensemble, & ne connoissant point l'art de se faire un rempart de ses boucliers joints ensemble & bien serrés, comme la phalange des Macédoniens, ils étoient d'abord ouverts & rompus. Philopœmen changea l'une & l'autre ; car au lieu de ces petites targes étroites, il leur fit prendre de grands & forts boucliers ; & au lieu de ces petites piques légeres, il leur donna de bonnes lances, il les arma de bons casques, de bonnes cuirasses & de bons cuissarts, & par-là il les accoûtuma à combattre de pied ferme & en gagnant toûjours du terrein, au lieu de courir & de voltiger comme des troupes légérement armées qui escarmouchent plûtôt qu'elles ne combattent. Il fit armer de même

r *Ils n'étoient point accoûtumés à celle qu'on appelle* Spirale.) C'est ainsi qu'on a traduit, τάξις εἰς σπεῖραν. J'avoue que je ne l'entens point, & que dans les traités des Tactiques que j'ai lus, je n'ai rien trouvé de cette ordonnance qu'on prétend que Plutarque appelle ici *Spirale*, Etoit-ce une ordonnance où, après un bataillon avancé, il y en avoit un rentrant, & ainsi alternativement ? Pour moi j'aurois cru que τάξις εἰς σπεῖραν étoit une ordonnance par bataillons séparés, afin de laisser entre deux des intervalles,

même tous les jeunes gens qui étoient en âge de porter les armes, & par ce moyen il leur inspira une telle confiance, qu'ils se regardoient comme invincibles.

Ensuite il modéra & régla leur luxe & leur excessive dépense; car il n'étoit pas possible de déraciner entiérement cette forte passion qu'ils avoient pour toute vanité & superfluité, comme une maladie trop invétérée. Ils n'aimoient que les habits magnifiques, les lits & les meubles de la pourpre la plus précieuse & les tables les plus somptueuses & les plus délicates. Mais après qu'il eut commencé à corriger ce penchant & à les faire passer de l'amour des choses superflues à celle des choses utiles & honnêtes, il les eut bientôt persuadés & comme forcés de retrancher ces dépenses journalieres pour le soin & la parure de leurs corps, & de ne chercher à paroître magnifiques que dans leurs armes & dans tout leur équipage de guerre. En très-peu de tems on vit par-tout les boutiques de fourbisseurs pleines de coupes & de vases d'or & d'argent mis en pieces, & de cuirasses, de boucliers & de freins que l'on doroit & argentoit, & les stades & les lices remplis de jeunes chevaux que l'on domptoit, & de jeunes gens qui s'exerçoient armés de toutes pieces. Vous n'auriez vû entre les mains des femmes que des casques qu'elles ornoient de pennaches teints dans les plus vives couleurs, & des cottes d'armes de cavaliers & des casques de soldats qu'elles brodoient. Cette vûe seule augmentant leur audace, & excitant leur désir, les rendoit amoureux des plus grands dangers & impatiens d'aller se couvrir de gloire. La somptuosité dans toutes les autres choses qui attirent

les

les yeux, amene le luxe [a] & engendre la mollesse dans l'ame de ceux qui la regardent, l'irritation & le chatouillement du sens extérieur amollissant & brisant toute la vigueur & toute la force de l'entendement & de la pensée; au lieu que la magnificence, dans tout ce qui concerne la guerre, fortifie & éleve le cœur. [b] C'est ainsi qu'Homere feint qu'Achille, dès que sa mere eut mis à ses pieds les belles armes toutes neuves qu'elle lui apportoit, n'y eut pas plûtôt jetté la vûe, qu'il se sentit comme forcené & brûlant d'impatience de s'en servir. Quand

[a] *Et engendre la mollesse dans l'ame de ceux qui la regardent.*) Il y a dans le grec τοῖς χρωμένοις, *dans l'ame de ceux qui s'en servent.* Mais c'est, à mon avis, ce que Plutarque ne doit pas dire; la somptuosité n'engendre pas le luxe dans l'ame de ceux qui s'en servent, le luxe y est déjà, & elle ne fait que l'y nourrir. Je croi qu'il y a une faute au texte, & qu'il faut corriger τοῖς ὁρωμένοις, *à ceux qui la regardent.* Car voilà ce qui arrive; la somptuosité corrompt l'ame de ceux qui la voyent, leur souffle son poison, & par-là elle gagne & se communique. Toute la suite même du passage prouve qu'il s'agit ici de regarder; ὁρώμενοι actif n'est pas nouveau dans la langue grecque.

[b] *C'est ainsi qu'Homere feint qu'Achille, dès que sa mere eut mis à ses pieds les belles armes toutes neuves.*) Quelle grande beauté Plutarque nous fait découvrir par sa réflexion dans ce passage du dix-neuvieme livre de l'Iliade, lorsque Thétis apporte à Achille ces armes que Vulcain vient de faire pour lui, & qu'elle les met à ses pieds! *Le seul Achille*, dit-il, *en les voyant, sent rallumer son courage & redoubler sa fureur; les éclairs de ses yeux sont comme les éclairs du tonnerre; la joie qu'il a de les voir entre ses mains, l'anime d'un nouveau feu, &c.* On croit ne voir-là qu'une grande force de poésie, & Plutarque y découvre une grande force de sens, & nous fait voir qu'Homere, très instruit de tout ce qui regarde la nature, y peint avec de véritables couleurs les mouvemens que la vûe d'armes magnifiques excite naturellement dans le cœur d'un héros.

 Ce

Quand Philopœmen eut accoûtumé les jeunes gens à s'orner & à se parer ainsi de leurs armes, il les exerça & les forma ; car ils obéissoient avec grand plaisir à tous les mouvemens qu'il vouloit leur apprendre ; & il y avoit entr'eux une sorte d'émulation à qui les exécuteroit avec plus de facilité & de promptitude. L'ordre de bataille qu'il leur enseigna leur plut merveilleusement, parce que ces rangs ainsi serrés leur parurent plus difficiles à rompre. Et leurs armes leur devinrent plus aisées & plus légeres, parce qu'ils les manioient & les portoient avec plus de plaisir à cause de leur éclat & de leur beauté, & qu'il leur tardoit de les essayer & de les voir teintes du sang de leurs ennemis.

Dans ce tems-là les Achéens étoient en guerre avec Machanidas, tyran de Lacédémone, qui avec une puissante armée épioit l'occasion d'assujettir tous les Péloponésiens. Dès qu'on eut nouvelles qu'il étoit déja arrivé sur les terres de Mantinée, [a] Philopœmen se mit promptement en campagne contre lui à la tête de ses troupes. Ils se mirent tous deux en bataille près de la ville, tous deux avec toutes les forces de leur pays & avec beaucoup d'étrangers soudoyés.

Quand les deux armées furent aux mains, Machanidas avec ses troupes étrangeres mit d'abord en fuite les gens de trait, & les Tarentins qui faisoient l'aîle gauche & couvroient les Achéens ; [b] & au lieu d'aller tout de suite attaquer

[a] Ce combat de Mantinée fut donné la seconde année de l'olympiade cxliij. Voyez Polybe, liv. xj.

[b] *Et au lieu d'aller tout de suite attaquer ces Achéens.*) Voici comme Polybe parle de cette faute de Machanidas, liv. xj. *Quand les troupes étrangeres eurent plié, &*

quer ces Achéens & d'enfoncer tout ce qui faisoit ferme, il se laissa emporter à poursuivre les fuyards en laissant sa phalange découverte pendant que les Achéens gardoient tous leurs rangs. Philopœmen, voyant cette déroute au commencement du combat, & croyant bien que tout étoit perdu, fit pourtant semblant de n'être pas touché de ce malheur & de le regarder comme peu considérable. S'étant ensuite apperçu de la faute que les ennemis faisoient de s'abandonner à poursuivre son aîle gauche en s'éloignant de leur phalange & en laissant dans leur bataille un endroit vuide, il ne se mit nullement en devoir de s'y opposer & de les arrêter; au contraire il les laissa aller; & quand ils furent assez éloignés, *y* il alla attaquer l'infanterie des Lacédémoniens qu'il voyoit dénuée de son aîle droite. Tournant donc à gauche, il alla prendre par les flancs cette phalange qui n'avoit plus son général & qui ne s'attendoit point d'être attaquée; car elle croyoit que la victoire étoit gagnée, & que les ennemis étoient défaits, voyant que Machanidas étoit à leur poursuite.

Après qu'il eut renversé cette infanterie avec un

& que l'aîle gauche fut mise en déroute, Machanidas, au lieu de suivre son premier dessein & d'attaquer en flanc & de front les Achéens pour tâcher de remporter une victoire complette, par une imprudence & par une ardeur de jeune homme se laissa emporter au torrent de ses étrangers soudoyés, & se mit à poursuivre avec eux les fuyards, comme si la peur n'avoit pas été suffisante toute seule pour pousser jusqu'aux portes de la ville ceux qui avoient une fois plié.

y Il alla attaquer l'infanterie des Lacédémoniens.) Il alla d'abord occuper la place que Machanidas venoit de quitter, & se mit entre lui & la phalange. Polybe.

un grand meurtre, car on dit qu'il y fut tué plus de quatre mille Lacédémoniens, il marcha contre Machanidas qui revenoit de sa poursuite avec ses troupes étrangeres. Entre ces deux généraux il se trouva un fossé fort profond qui les séparoit. [1] Ils le parcouroient l'un & l'autre, cherchant un lieu commode pour le passer; l'un à dessein de prendre la fuite, & l'autre à dessein de s'y opposer. A les voir, on eût dit que c'étoient, non deux généraux animés au combat, mais deux bêtes féroces que l'extrême nécessité réduit à se défendre, [a] ou plûtôt Philopœmen ressembloit à un veneur acharné qui ne veut pas laisser échapper sa proie. Le cheval du tyran qui étoit fort & courageux, & que les éperons desespéroient & mettoient tout en sang, se hazarda à franchir le fossé; & avançant tout le devant au-delà du bord, il s'efforçoit de se lancer de l'autre côté.

Dans ce moment, Simmias & Polyénus, qui accom-

[1] *Ils le parcouroient l'un & l'autre, cherchant un lieu commode pour le passer.*) Cela ne peut être, selon Polybe. Philopœmen ne cherchoit point à passer le fossé qu'il auroit passé facilement s'il avoit voulu, puisqu'il avoit un pont qu'il faisoit garder soigneusement; mais il vouloit empêcher Machanidas de le passer, & profiter de l'avantage que son ennemi lui donneroit en voulant le franchir.

[a] *Ou plûtôt Philopœmen ressembloit à un veneur.*) Ce passage m'a paru défectueux dans le texte, c'est pourquoi j'ai ajoûté un mot pour l'éclaircir & pour séparer ces deux comparaisons, qui ne peuvent se trouver ensemble; car Plutarque, après avoir dit que Philopœmen & Machanidas ressembloient à deux bêtes féroces que la nécessité force à se battre, ne peut pas ajoûter que Philopœmen ressembloit à un Veneur acharné. Philopœmen ne peut pas ressembler en même tems à la bête & au veneur; cet *ou plûtôt* que j'ai mis, remédie à tout.

accompagnoient Philopœmen dans tous les combats, & qui se tenoient auprès de sa personne pour le défendre & pour le couvrir de leurs boucliers, accoururent tous deux les piques baissées. Mais Philopœmen fut encore plus diligent, il les prévint; & s'avançant contre Machanidas, comme il vit que son cheval, déjà dressé pour se lancer, le couvroit tout entier, il détourna un peu le sien; & prenant sa javeline il la poussa de toute sa force & l'enfonça dans le corps du tyran qu'il renversa dans le fossé.

Les Achéens, remplis d'admiration pour cette action de leur général & pour le grand sens qu'il avoit témoigné dans cette bataille dont le gain étoit dû à sa bonne conduite, lui érigerent une statue de bronze où ils le représenterent dans cette attitude, & qu'ils placerent à Delphes dans le temple d'Apollon.

On dit que, dans l'assemblée des jeux Néméens, Philopœmen, [b] élu pour la seconde fois général des Achéens, peu de tems après qu'il eut gagné cette célebre bataille de Mantinée, & se trouvant alors de loisir à cause de la fête, fit d'abord devant tous les Grecs la revûe de sa phalange magnifiquement parée, & lui fit faire son exercice ordinaire pour leur donner le plaisir de voir avec quelle adresse, quelle force & quelle légéreté elle faisoit tous les mouvemens que l'art ordonne sans jamais confondre ni troubler les rangs; qu'ensuite il entra dans le théâtre où les musiciens disputoient le prix de la musique, accompagné de tous ces jeunes gens couverts de leurs cottes-d'armes, tous bien faits, tous

[b] La troisieme année de l'olympiade cxliij. qui étoit justement l'année des jeux Néméens.

c Timo-

tous à la fleur de l'âge, tous pleins de respect pour leur général, & tous faisant paroître une jeune audace guerriere qu'avoient inspirée & nourrie plusieurs glorieux combats.

Dans le moment que cette florissante jeunesse entroit avec Philopœmen, par hazard le musicien Pylade, qui chantoit sur sa lyre les Perses de [c] Timothée, prononça le premier vers qui dit :

C'est lui qui couronne nos têtes
Des fleurons de la Liberté.

La majesté de ce vers admirablement bien soûtenue par la beauté de la voix de celui qui le chantoit, frappa toute l'assemblée. En même tems tous les Grecs jetterent les yeux sur Philopœmen avec des battemens de mains & de grands cris de joie, rappellant déjà leur ancienne gloire par leur fierté, & se croyant même déjà parvenus à ce haut dégré de magnanimité par la confiance qui animoit leur courage.

Comme on dit que les jeunes chevaux désirent toûjours ceux qui ont accoûtumé de les monter, & que, si quelqu'autre cavalier les monte, ils s'effarouchent & se cabrent sous cette main étrangere, il en étoit de même de la ligue des Achéens. Dès qu'il y avoit quelque occasion de guerre & qu'il s'agissoit de donner des combats, si l'on avoit nommé quelqu'autre général, elle perdoit d'abord courage & cherchoit toûjours des yeux son Philopœmen; & dès qu'il paroissoit, elle étoit relevée & prête à agir par la grande confiance qu'elle avoit en son courage &

[c] Timothée, poëte dithyrambique, qui florissoit vers l'olymp. xcv. l'an 398. avant l'an 1. de l'ere chrétienne.

& en sa prudence, sentant bien qu'il étoit le seul de tous les généraux dont les ennemis ne pouvoient soûtenir la vûe, & dont la gloire & le nom les faisoient trembler, comme toutes leurs actions le donnoient à connoître.

Philippe, roi de Macédoine, persuadé que, s'il pouvoit se défaire de Philopœmen, tous les Achéens lui seroient encore soûmis, envoya secrettement à Argos des hommes pour l'assassiner. Mais cette embûche fut découverte, & Philippe devint l'objet de la haine & du mépris de tous les Grecs. Les Béotiens assiégeoient Mégare & étoient sur le point de se rendre maîtres de la place; tout-d'un-coup il se répandit un bruit dans leur armée que Philopœmen venoit au secours des assiégés & qu'il étoit déjà bien proche. A cette nouvelle, quoique fausse, les Béotiens abandonnent leurs échelles déjà plantées contre les murs & prennent la fuite.

Nabis, qui fut tyran de Lacédémone après Machanidas, avoit emporté d'emblée la ville de Messene. [d] Philopœmen, qui n'étoit alors que simple particulier, sans autorité, sans charge, tâchoit d'engager Lysippe, alors général des Achéens, à marcher au secours des Messéniens. Lysippe, ne voulant pas y entendre, & disant toûjours qu'il n'y avoit plus de remede, & que la place étoit perdue, les ennemis étant dedans, Philopœmen marcha à son secours avec ses seuls citoyens qui n'attendirent ni decret ni élection qui lui déférassent le commandement, mais qui le suivirent [e] comme par un decret de la nature, qui

[d] La quatrieme année de l'olymp. cxliij. ou l'année suivante.

[e] *Comme par un decret de la nature, qui veut que l'on obéisse à celui qui est le plus digne*

qui veut que l'on obéïsse à celui qui est le plus digne de commander.

Il ne fut pas plûtôt arrivé au voisinage de Messene, que Nabis, averti de son approche, ne l'attendit point, quoiqu'il eût toutes ses troupes dans la ville ; mais sortant par une autre porte il délogea très-promptement & emmena toute son armée, regardant comme une fortune signalée de pouvoir l'éviter, comme il l'évita en effet, & Messene fut délivrée.

Voilà ce qu'il y a de beau dans la vie de Philopœmen & qui ne peut être contredit. Mais le second voyage qu'il fit en Crete [f], à la priere des Gortyniens qui l'appellerent pour le faire leur général dans une guerre qu'ils avoient à soûtenir, ne fut pas regardé de même par tout le monde, car il donna lieu de le calomnier & de dire que, pendant que sa patrie étoit violemment attaquée par Nabis, [g] il s'étoit retiré, ou par lâcheté pour éviter le combat contre un ennemi redoutable, ou par une vanité déplacée pour aller se montrer aux étrangers. Et il est vrai que dans ce même tems-là les Mégalopolitains étoient si pressés, qu'ils se voyoient réduits à

digne de commander.) C'est certainement la voix de la nature. Mais cela ne doit s'entendre que quand on est libre ; car lorsque les loix ou le consentement des peuples ont nommé un général, c'est à lui qu'il faut obéir, & c'est à la nature à se taire.

f La quatrieme année de l'olympiade cxljv.

g *Il s'étoit retiré ou par lâcheté, pour eviter le combat.*) Mais cette calomnie étoit ridicule ; il s'étoit retiré, parce qu'y ayant un autre général nommé à sa place, il étoit devenu simple particulier, & qu'il étoit glorieux à sa patrie que, dans le tems que son successeur la servoit contre Nabis, il allât commander les troupes des Gortyniens.

à ſe renfermer dans leurs murailles & à ſemer leurs places & leurs rues pour avoir de quoi ſe nourrir, toute la campagne aux environs étant ravagée & les Lacédémoniens campant preſque à leurs portes : & lui cependant il faiſoit la guerre aux Crétois, & s'étoit fait élire général en terre étrangere au-delà des mers, ce qui donnoit un prétexte à ſes ennemis de l'accuſer qu'il fuyoit la guerre allumée dans ſon pays pour ne pas ſecourir ſa patrie.

Il y en avoit pourtant d'autres qui diſoient que les Achéens ayant élu d'autres généraux, Philopœmen, qui ſe trouvoit ſimple particulier & ſans charge, étoit allé occuper ſon loiſir à commander les troupes des Gortyniens, car il étoit ennemi juré de la pareſſe & de l'inaction ; & très-perſuadé qu'il en eſt de la vertu militaire & de l'art de commander, comme de toutes les autres choſes utiles & néceſſaires, il faut les réduire en pratique & les exercer continuellement ſi l'on veut s'y rendre habile. Et c'eſt ce qu'il fit bien connoître par un mot qu'il dit ſur le roi Ptolémée : beaucoup de gens louoient un jour hautement ce roi comme un homme qui étudioit tous les jours le métier de la guerre & l'art de commander, & qui formoit & fortifioit bien ſon corps par les exercices des armes. *Eh !* dit-il, *qui eſt-ce qui peut louer & admirer un roi qui, à l'âge où il eſt, s'amuſe encore à étudier, au lieu de montrer ce qu'il a appris ?*

Les Mégalopolitains donc, irrités de ſon abſence qu'ils prenoient pour une deſertion & pour une trahiſon, vouloient à toute force le bannir par un decret public & le priver du droit de bourgeoiſie. Mais les Achéens les en empêche-

rent, [h] en envoyant à Mégalopolis le général Ariftenete qui, quoiqu'il eût quelques différends avec Philopœmen fur le gouvernement de la république, empêcha qu'on ne prononçât contre lui cette condamnation. Depuis ce tems-là Philopœmen, fe voyant méprifé par fes citoyens, débaucha quelques bourgs & quelques villages de leur reffort, & les fit foulever, en leur fuggérant qu'ils n'étoient pas anciennement contribuables & dépendans de Mégalopolis, & en leur aidant à foûtenir ce prétexte & à opprimer la ville dans le confeil des Achéens; mais cela n'arriva que dans la fuite.

Pendant qu'il commanda les Gortyniens en Crete, il ne fit pas la guerre en homme du Péloponefe & en Arcadien, ouvertement & généreufement; mais prenant les mœurs & les manieres des Crétois, & fe fervant contr'eux-mêmes de leurs ftratagêmes, de leurs rufes, de leurs furprifes & de leurs embûches, il leur eut bientôt fait voir qu'ils n'étoient que des enfans qui n'imaginoient que des chofes infenfées & vaines, au prix de celles qu'invente un capitaine habile & expérimenté.

Après s'être fait admirer par ces peuples dans toutes ces chofes & avoir acquis une très-grande réputation par fes exploits, il s'en retourna couvert

[h] *En envoyant à Mégalopolis le général Ariftenete.*) Polybe & Tite-Live l'appellent Ariftenete, *Ariftænus*, & c'eft ainfi qu'il faut corriger le texte. Ariftene fut envoyé à Mégalopolis deux ans après le départ de Philopœmen pour Crete, la feconde année de l'olympiade cxlv. Il y a une belle comparaifon de cet Ariftene avec Philopœmen dans les fragmens de Polybe. Ariftenete étoit de Dymes, & il fut auffi général des Achéens.

vert de gloire dans le Péloponese. En y arrivant il trouva que Philippe venoit d'être défait [i] en bataille par Titus Flaminius, & que les Achéens & les Romains faisoient la guerre à Nabis. Il fut d'abord élu [k] général de cette ligue; & ayant donné un combat naval, il eut le même sort qu'avoit eu Epaminondas dans un cas pareil, il vit diminuer sa réputation & la grande idée que l'on avoit de son courage & de sa prudence, pour avoir malheureusement combattu par mer.

Il est vrai que quelques-uns ont dit qu'Epaminondas ne voulant pas que ses citoyens goûtassent des avantages qui viennent de la marine, de peur que, sans qu'il s'en apperçût, [l] de bons & de vaillans soldats de terre ferme, ils ne devinssent, comme dit Platon, des mariniers lâches & corrompus, toûjours prêts à gagner leurs vaisseaux & à prendre la fuite, il se retira volontairement de l'Asie & des Isles sans y avoir rien fait. Au lieu que Philopœmen, persuadé que la science qu'il avoit acquise en commandant des armées de terre lui suffiroit pour bien commander aussi des troupes de mer, [m] apprit à ses dépens

[i] Il fut défait la troisieme année de l'olympiade cxlv.

[k] La quatrieme année de l'olympiade cxlvj.

[l] *De bons & de vaillans soldats de terre ferme, ils ne devinssent, comme dit Platon, des mariniers lâches & corrompus, toûjours prêts à gagner leurs vaisseaux & à prendre la fuite.*) Ce passage de Platon est au commencement du quatrieme livre des loix, tom. II. p. 706. & par cet endroit de Plutarque, on voit qu'il faut recevoir dans le texte de ce philosophe μονίμων, *qui combattent de pied ferme*, au lieu de νομίμων, *légitimes*; car Platon oppose manifestement μονίμων à ἀποπηδῶντας δρομικῶς, & au lieu d'ἄπρακτοι j'ai lû ἀπράκτους; car c'est Epaminondas qui s'en retourne sans rien faire.

[m] *Apprit, à ses dépens, quelle grande partie de la vertu*

pens quelle grande partie de la vertu c'est que l'exercice, & combien il ajoûte de puissance & de force à ceux qui se le sont rendu familier; car il ne fut pas seulement vaincu dans ce combat naval à cause de son peu d'expérience, mais il commit encore une très-grande faute en se servant d'un vaisseau qui avoit beaucoup de réputation, mais qui étoit fort vieux & qui n'avoit pas servi depuis quarante ans, & en le faisant monter par ses citoyens qui penserent tous périr, le vaisseau ayant fait eau de toutes parts. Voyant donc qu'après ce mauvais succès les ennemis le méprisoient comme un homme qui avoit renoncé entiérement à la mer, & qu'ils assiégeoient avec insolence la ville de * Gythium, il s'embarqua promptement & alla à eux lorsqu'ils s'y attendoient le moins, & qu'à cause de leur victoire

vertu c'est que l'exercice.) Voici un grand général de troupes de terre, qui croit pouvoir commander aussi des troupes de mer. L'expérience fit voir combien il se trompoit. Ce sont deux arts très-différens : & pour illustrer ce passage, je croi que le lecteur ne sera pas fâché que je lui rapporte ici ce que dit un jour un des plus grands capitaines que la France, que dis-je? que la Terre ait jamais portés; c'est le grand prince de Condé. On parloit d'une bataille navale; ce prince dit qu'il souhaiteroit passionnément d'en voir une, & que s'il s'y trouvoit, il regarderoit avec grande application. Un officier de marine qui étoit présent, lui dit: *Monseigneur, si votre altesse y étoit, il n'y a point d'amiral qui ne fût ravi de recevoir vos ordres. Mes ordres*, reprit brusquement le prince, *je me garderois bien de dire seulement mon avis; je me tiendrois sur le pont bien tranquillement, & je regarderois tous les mouvemens & toutes les manœuvres pour m'instruire.* Si Philopœmen avoit eu le bon sens & la modestie de ce prince, il n'auroit pas reçû ce grand échec.

* C'étoit l'arsenal & le port de Lacédémone, à cinq quarts de lieue de la ville.

victoire ils étoient difperfés çà & là fans aucune précaution & fans fe tenir fur leurs gardes ; & arrivant la nuit il mit fes gens à terre, brûla entiérement leur camp & fit un grand carnage de leurs troupes.

Quelques jours après, Nabis s'étant préfenté tout-à-coup devant lui, comme il avoit à paffer des défilés très-dangereux, & ayant par-là imprimé la terreur dans l'efprit des Achéens qui ne croyoient pas qu'il fût poffible de fe tirer de ces paffages difficiles par eux-mêmes & dont les ennemis leur fermoient l'iffue, Philopœmen s'arrêta un peu de tems; & après avoir confidéré de l'œil la nature du pays, il fit voir en cette occafion que l'art des tactiques eft la cime & la perfection de l'art militaire ; car il n'eut pas plûtôt changé l'ordonnance de fa phalange pour l'accommoder à l'affiete du lieu, qu'il furmonta toutes ces difficultés très-facilement & fans aucun trouble ; de maniere qu'il tomba fur les ennemis qui penfoient le tenir & les mit en fuite. Mais, comme il vit qu'ils ne fe retiroient pas tous enfemble vers leur ville, qu'ils fe difperfoient çà & là, & que tout le pays étoit fourré, boffu & très-difficile pour la cavalerie à caufe des ruiffeaux & des fondrieres dont il eft coupé, il fit fonner la retraite & campa dans ce lieu-là même qu'il étoit encore grand jour. Mais comme il fe douta bien que, dès que la nuit feroit venue, les ennemis, revenant de leur fuite, fe retireroient vers la ville un à un & deux à deux, il plaça en embufcade, tout-autour dans tous les paffages fur les ruiffeaux & fur les collines, de petits corps de foldats Achéens qui tuerent un grand nombre des gens de Nabis ; parce que ne fe retirant pas tous enfemble, mais qui çà qui là, felon qu'ils

avoient

avoient été disperſés par la fuite, ils tomboient entre les mains de leurs ennemis comme des oiſeaux qui donnent dans les filets de l'oiſeleur.

Ces grandes actions faiſoient que tous les Grecs aimoient & eſtimoient ſinguliérement Philopœmen, & que dans les théâtres ils le combloient d'honneurs. Une diſtinction ſi marquée bleſſoit ſecrettement Titus Flaminius naturellement ambitieux & jaloux : car il prétendoit qu'étant conſul Romain il devoit être plus reſpecté & plus honoré par les Achéens, qu'un homme d'Arcadie. Et il penſoit de plus que par ſes bienfaits il avoit infiniment plus mérité que lui des Grecs ; lui qui, par un ſeul cri de héraut, [o] avoit affranchi & mis en liberté toute cette partie de la Grece qui étoit dans l'eſclavage de Philippe & des Lacédémoniens.

Bientôt après [p] Flaminius fit la paix avec Nabis, & Nabis fut tué en trahiſon par les Etoliens. Cette mort cauſa du trouble & du deſordre dans Sparte, & Philopœmen, ſaiſiſſant cette occaſion, y marcha avec une ſi groſſe puiſſance, & fit ſi bien que, gagnant les uns par ſes raiſons & entraînant les autres par la force, il obligea cette ville d'entrer dans la ligue des Achéens.

Ce ſuccès augmenta merveilleuſement ſa réputation parmi ces peuples ; car ce n'étoit pas un petit ſervice que d'avoir acquis à la ligue une ville auſſi puiſſante que Sparte & d'une ſi grande autorité. Par-là il gagna auſſi l'amitié & la confiance des plus gens de bien de Lacédémone, qui eſpererent l'avoir pour garant & pour défenſeur

[o] Dans les jeux Iſthmiques, la quatrieme année de l'olympiade cxlv.

[p] La premiere année de l'olympiade cxlvj.

fenseur de la liberté. Voilà pourquoi, quand la maison & tous les biens de Nabis eurent été vendus, ils résolurent, par un decret public, de lui faire présent de tout l'argent qui étoit revenu de cette vente, qui montoit à six vingt talens, & de lui envoyer à cet effet une ambassade pour le prier de les recevoir.

Ce fut en cette occasion qu'il parut très-clairement que la vertu de ce grand personnage étoit bien pure, & qu'il ne paroissoit pas seulement homme de bien, mais qu'il l'étoit effectivement, car on ne trouva pas un seul Spartiate qui voulût se charger de la commission de lui aller offrir ce présent; mais saisis de respect & de crainte, ils s'en excuserent tous; de sorte qu'enfin ils prirent le parti de lui envoyer faire la proposition par un de ses hôtes, nommé Timolaüs.

Ce Timolaüs étant arrivé à Mégalopolis, logea chez Philopœmen qui le reçut avec beaucoup de marques de bonté. Là il eut le tems de considérer la gravité de sa conversation, la frugalité de sa vie & la sévérité de ses mœurs qui le rendoient imprenable & inaccessible à l'argent; & il fut si étonné de tout ce qu'il vit, qu'il n'osa jamais lui ouvrir la bouche du présent qu'il venoit lui offrir, & qu'ayant donné quelqu'autre prétexte à son voyage, il s'en retourna comme il étoit venu. Il fut envoyé une seconde fois & ne fut pas plus hardi. Enfin au troisieme voyage il se hazarda, quoiqu'avec peine, à déclarer à Philopœmen la bonne volonté de Sparte.

Philopœmen l'écouta avec plaisir; mais sur l'heure même il alla à Sparte & il conseilla aux Spartiates de ne pas dépenser leur argent à gagner & à corrompre leurs amis, gens de bien, parce qu'ils pourroient toûjours user & jouir de

leur vertu & de leur sagesse sans rien donner; & de le garder pour acheter & gagner les méchans ; & ceux, qui dans les conseils brouilloient & divisoient la ville par leurs discours séditieux, afin que l'argent les obligeant à se taire, ils leur fissent moins de peine dans le gouvernement : *Car il vaut beaucoup mieux*, ajoûta-t-il, *fermer la bouche à ses ennemis qu'à ses amis.* Voilà quelle étoit la noblesse & la magnanimité de Philopœmen sur tout ce qui regardoit l'argent.

Quelques tems après, [q] Diophane, général des Achéens, averti que les Lacédémoniens pensoient à des nouveautés, se disposoit à les châtier ; & les Lacédémoniens de leur côté se préparoient à la guerre & mettoient tout le Péloponese en combustion. Philopœmen tâcha d'adoucir l'esprit de Diophane & d'appaiser sa colere, en lui représentant : [r] *Que, pendant que le roi Anthiochus & les Romains se faisoient la guerre au milieu de la Grece avec deux armées si puissantes, le devoir du général des Achéens étoit de tourner toutes ses pensées de ce côté-là & d'avoir toûjours l'œil sur eux ; que ce n'étoit nullement le tems de remuer & d'exciter une guerre intestine, & qu'au contraire il étoit de la prudence de dissimuler quelques fautes qui auroient été commises, & de faire semblant de ne les pas voir.*

Diophane ne fit point état de ses remontrances ; il entra à main armée dans la Laconie avec Fla-

[q] La premiere année de l'olympiade cxlvij.

[r] *Que pendant que le roi Antiochus & les Romains se faisoient la guerre au milieu de la Grece.*) Car cette même année C. Livius, qui commandoit la flotte Romaine, venoit de gagner un grand combat naval à Ephese contre Antiochus.

[s] *Hazarda*

Flaminius, & ils s'avancerent tous deux vers la ville. Philopœmen, irrité de cette entreprise & du mépris qu'on avoit fait de son avis, [1] hazarda là une action qui, si on l'examine à la rigueur, ne peut être trouvée ni bonne ni juste, mais qui marque un courage & une audace que rien ne pouvoit étonner. Il se jetta dans Sparte, & simple particulier, il empêcha le général des Achéens & le consul Romain d'y entrer. Il appaisa les troubles qui divisoient la ville, & raffermit les Spartiates dans la ligue comme ils étoient auparavant.

Quelque tems après, [2] Philopœmen, élu encore général, ayant eu quelques sujets de plainte contre les Lacédémoniens, les obligea de rappeller les bannis dans Sparte, fit mourir quatre-vingt Spartiates selon Polybe, & selon Aristocrate, trois cent cinquante, qui avoient condamné ces bannis, rasa leurs murailles, leur retrancha une grande partie de leur territoire qu'il ajoûta au territoire de Mégalopolis; & tous ceux à qui les tyrans avoient donné droit de bourgeoisie dans Sparte, il les chassa & les transféra dans l'Achaïe, excepté trois mille qui ne voulurent pas sortir de Sparte, & qu'il fit vendre à l'encan. De l'argent qui revint de cette vente, il en fit bâtir à Mégalopolis un portique magnifique, comme

[1] *Hazarda-là une action, qui, si on l'examine à la rigueur, ne peut être trouvée ni bonne ni juste.*) Car à la rigueur Philopœmen étoit inexcusable; & c'étoit une démarche très-injuste & très-mauvaise de quitter son général, & d'aller se jetter dans Sparte, pour s'opposer à lui. Le succès le justifia, mais les actions d'un homme de bien ne doivent pas attendre du succès leur apologie.

[2] La troisieme année de l'olympiade cxlvij.

comme pour leur insulter & pour rendre leur honte plus publique & plus durable.

Enfin pour assouvir son ressentiment contre les Lacedémoniens & pour achever de les humilier, quoique leur humiliation fût déja assez grande, & plus grande qu'ils n'avoient mérité, il fit contr'eux la chose la plus cruelle & la plus injuste qu'on pouvoit faire contre leur gouvernement, " il cassa & annulla tous les établissemens de Lycurgue & força les enfans & les jeunes gens de renoncer à l'éducation de leur pays pour prendre celle de l'Achaïe, parce qu'il voyoit que, pendant qu'ils continueroient d'observer les loix de Lycurgue, ils seroient toûjours fiers & n'auroient que des pensées nobles & généreuses. Dans ce tems-là donc les grandes calamités dont ils furent accueillis, les ayant forcés de souffrir que Philopœmen coupât ainsi les nerfs de leur république, ils plierent sous le joug & furent dans l'humiliation & dans la bassesse. Mais quelques années après ils demanderent aux Romains la permission de reprendre leur ancienne discipline & de quitter celle d'Achaïe; * & l'ayant

" *Il cassa & annulla tous les établissemens de Lycurgue.*) Plutarque a raison d'appeller cette insulte, la chose la plus cruelle & la plus injuste qu'on pouvoit faire contre le gouvernement de Sparte; car l'unique moyen de la détruire entiérement, c'étoit d'y abolir un établissement qui l'avoit déja maintenue florissante & glorieuse pendant plus de sept cent ans. C'est porter une plaie mortelle à un état, que de lui ôter des usages qui maintiennent les mœurs & la discipline, & qui y entretiennent une noblesse & une fierté, seules capables de le faire triompher de ses ennemis.

* *Et l'ayant obtenue, ils retirerent leur ville de cet abîme de maux.*) Voilà un grand éloge pour les établissemens de Lycurgue. Ceci confirme ce que Plutarque a dit

l'ayant obtenue ils retirerent leur ville de cet abîme de maux & de cette corruption où elle étoit plongée, & la releverent, autant qu'il leur étoit possible, dans l'état où ils se trouvoient.

Lorsque la guerre s'alluma en Grece entre les Romains & le roi Antiochus, y Philopœmen étoit simple particulier; & voyant qu'Antiochus, qui hyvernoit à Chalcis, passoit le tems en galanteries, que malgré son âge il célébroit des noces en épousant une jeune fille, & que ses Syriens, vivant dans la derniere licence sans capitaines & sans chefs, se dispersoient dans toutes les villes où ils commettoient mille insolences & mille désordres, il témoigna qu'il étoit bien fâché de n'être plus général des Achéens, & qu'il envioit aux Romains une victoire si facile & qui leur coûteroit si peu : *Car pour moi*, dit-il, *si j'avois le commandement, je les taillerois tous en pieces dans les tavernes*.

Après que les Romains eurent défait Antiochus, z ils s'appliquerent tout de bon à pousser leurs affaires du côté de la Grece; & avec toutes leurs forces ils tenoient déjà les Achéens comme enveloppés. Ils avoient même un puissant parti dans toutes les villes par le moyen des orateurs & des gouverneurs du peuple qu'ils avoient gagnés. De sorte que, par la faveur & par

dit dans la Comparaison de Numa & de Lycurgue : *Que les Romains se sont accrus & aggrandis, en renonçant aux institutions de Numa, & que les Lacédémoniens n'ont pas plûtôt violé les ordonnances de Lycurgue, que de fort grands ils sont devenus fort petits, & qu'après avoir perdu l'empire de la Grece, ils ont vû leur état en danger d'être entiérement détruit.*

y La troisieme année de l'olympiade cxlvj.

z Antiochus fut défait la troisieme année de l'olymp. cxlviij.

a *Aristænete*

par la protection des dieux, leur puissance, qui alloit toûjours croissant, étoit déjà parvenue au faîte de leur grandeur où leur fortune devoit s'élever. Philopœmen, attentif à toutes leurs démarches, faisoit comme un bon pilote qui combat contre les vagues & les vents; tantôt forcé par le tems il cédoit en quelque chose & se laissoit entraîner, & tantôt se roidissant il résistoit de toutes ses forces & n'oublioit rien pour porter ceux qui avoient le plus d'autorité ou d'éloquence à embrasser le parti de la liberté.

[a] Aristenete de Mégalopolis, homme qui avoit beaucoup de crédit parmi les Achéens & qui faisoit la cour aux Romains, lui étoit opposé; & un jour il dit en plein conseil : *Qu'il étoit d'avis que les Achéens ne devoient s'opposer en rien aux Romains, ni se montrer ingrats envers eux.* Philopœmen ne dit rien d'abord, quoiqu'il supportât ce discours avec peine; mais enfin voyant qu'il continuoit, & n'étant plus maître de sa colere, il lui dit tout haut : [b] *Eh, mon ami, pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuse fin des Grecs?*

Le consul Manius Acilius, [c] ayant défait Antiochus, demanda aux Achéens qu'ils permissent aux

[a] *Aristenete de Mégalopolis.*) Il faut encore lire ici *Aristene*, car c'est le même dont on a déja parlé, & que Polybe & Tite-Live appellent *Aristænus.* Il avoit été souvent général des Achéens, & il étoit grand partisan des Romains.

[b] *Eh, mon ami, pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuse fin des Grecs?*) Ce mot est fort beau. Philopœmen veut dire qu'il n'y aura plus de Grecs dès qu'ils seront soûmis aux Romains.

[c] Manius Acilius Glabrio, qui fut consul avec P. Cornélius Scipio Nasica, la premiere année de l'olympiade cxlvij.

[d] Il

aux bannis de Lacédémone de retourner dans leur ville, & Flaminius favorisoit cette demande d'Acilius. Philopœmen s'y opposa, non qu'il fût ennemi des bannis, mais c'est qu'il vouloit qu'on n'accordât pas cette grace à la priere de Flaminius & des Romains, & que les bannis en eussent toute l'obligation aux Achéens & à lui. En effet, ayant été élu général [d] pour l'année suivante, il ramena lui-même les bannis, tant sa fierté & son grand courage le portoient naturellement à se révolter & à se roidir contre les puissances qui vouloient tout emporter par autorité.

Il fut élu [e] pour la huitieme fois général des Achéens à l'âge de soixante-dix ans; & il espéroit non-seulement qu'il passeroit son année sans guerre, mais encore que les affaires lui permettroient d'achever en repos le peu qu'il avoit encore à vivre; car, comme les maladies semblent diminuer & s'affoiblir à mesure que les forces du corps diminuent, de même dans les villes Grecques l'amour des guerres & des combats s'affoiblissoit à mesure qu'elles sentoient diminuer leur puissance. Mais la déesse de la vengeance [f], qui a soin de punir les paroles hautaines, le fit tomber au bout de sa course, comme un athlete qui, ayant fourni sa carriere très-heureusement, tombe au pied de la borne. Car on dit que dans une assemblée quelques-uns étant venus à louer un certain personnage, comme un grand général, Philopœmen dit : [g] *Comment peut-*

[d] Il ne fut pas élû l'année suivante, mais deux ans après, c'est-à-dire la troisieme année de l'olymp. cxlvij.

[e] La premiere année de l'olympiade cxljx.

[f] Némesis.

[g] *Comment peut-on faire cas d'un homme qui, les armes à la main, s'est laissé prendre en vie par les ennemis?*

peut on faire cas d'un homme qui, les armes à la main, s'est laissé prendre en vie par les ennemis?

Peu de jours après il arriva que Dinocrate le Messenien qui en particulier étoit ennemi de Philopœmen, & qui étoit haï de tous les gens de bien à cause de sa méchanceté & de sa mauvaise vie, détacha Messene de la ligue des Achéens; & en même tems on apprit qu'il étoit sur le point [h] de s'emparer d'un bourg appellé *Colonis*, poste considérable. Philopœmen étoit alors malade de la fievre à Argos. Dès qu'il eut cette nouvelle, il partit pour se rendre à Mégalopolis, & fit tant de diligence qu'il y arriva le jour même, ayant fait plus de quatre cent stades. [i] Il ne s'y arrêta point; mais prenant avec lui quelques gens de cheval [k] des plus considérables des citoyens, tous jeunes gens qui, pour l'affection qu'ils lui portoient, & aussi pour l'amour de la gloire, le suivirent volontairement, il marcha contre Messene.

A moitié chemin, [l] sur la colline appellée *la colline*

mis?) C'étoit le sentiment de Régulus, qu'Horace a si bien exprimé dans l'Ode 5. du liv. iij. Mais Plutarque a raison de trouver cette parole de Philopœmen trop hautaine, car le plus brave homme du monde peut fort bien être pris prisonnier les armes à la main. C'est même souvent une suite de son grand courage, comme l'expérience l'a souvent fait voir.

[h] *De s'emparer d'un bourg appellé Colonis.*) Je ne connois point de bourg de ce nom. Plutarque avoit sans doute écrit *Coronis*, qui est un poste considérable au-dessous de Messene, sur le bord de la mer. Il en est parlé dans Strabon, & Tite-Live lui donne ce nom dans cette même histoire.

[i] Cinquante mille pas.

[k] Il ne mena avec lui que soixante cavaliers, mais Lycortas s'étoit avancé avec des troupes.

[l] *Sur la colline, appellée la colline d'Evandre.*) Personne, que je sache, n'a fait mention

colline d'Evandre, il trouva Dinocrate qui venoit à sa rencontre ; il le chargea & le mit en fuite. Mais cinq cent chevaux, qui gardoient le plat-pays de Messene, étant survenus, & ceux qui avoient été poussés, s'étant ralliés & joints à ces derniers, & occupant toutes les hauteurs de la colline, Philopœmen, qui craignoit d'être enveloppé & qui vouloit sauver ces jeunes cavaliers qui l'avoient suivi, se retiroit par des lieux bossus & difficiles, se tenant toûjours à la queue, & tournant souvent tête aux ennemis pour les attirer à lui & pour les empêcher de suivre ses cavaliers. Mais les ennemis n'osoient le joindre & se contentoient de caracoller tout autour avec de grands cris.

Après s'être avancé plusieurs fois contr'eux pour donner le tems à ces jeunes gens de faire leur retraite, il ne se donna pas de garde qu'il se trouva seul au milieu de ce grand nombre d'ennemis. Aucun n'eut pourtant l'audace d'en venir aux mains avec lui ; mais en l'accablant de traits ils firent tant qu'ils le pousserent dans des lieux pleins de rochers & de précipices où il ne pouvoit faire passer son cheval, quoiqu'à grands coups d'éperons il lui déchirât les flancs. Sa vieillesse lui laissoit encore toute sa légéreté & sa force, à cause du continuel exercice où il l'entretenoit, & elle ne l'empêchoit nullement de se

mention de cette *colline d'Evandre*. Mais à quelque distance de Messene, en tirant vers l'Arcadie, Polybe, & après lui Pausanias, placent une colline appellée *Evan*, qui est sans doute celle dont Plutarque parle ici. Ceux qui n'ont pas compris que cette colline étoit appellée *Evan* d'une exclamation bacchique, & n'entendant point ce mot, ont cru que c'étoit un nom tronqué, & ont mis *Evandre* sans savoir pourquoi.

ſe ſauver ; mais malheureuſement il étoit affoibli par la maladie & extrêmement fatigué du chemin qu'il avoit fait & du travail qu'il avoit ſoûtenu, de ſorte qu'il étoit peſant & qu'il ne pouvoit preſque ſe remuer. En cet état, ſon cheval venant à broncher, le jetta par terre ; ſa chûte fut rude ; il ſe fit une ſi grande plaie à la tête, qu'il demeura long-tems étendu ſur la place ſans voix & ſans mouvement.

Les ennemis, le croyant mort, s'approcherent, & commencerent à le tourner pour le dépouiller. Dans ce moment il leva la tête & ouvrit les yeux : les ennemis, voyant qu'il étoit en vie, ſe jetterent en foule ſur lui, lui lierent les mains derriere le dos, & l'accablant de chaînes, ils le menerent en cet état à Meſſene, en lui faiſant, avec une inſolence ſans bornes, tous les outrages & toutes les indignités dont ils purent s'aviſer ; outrages que ce grand homme n'auroit jamais imaginé, non pas même en ſonge, pouvoir un jour ſouffrir de cet infame Dinocrate.

A la premiere nouvelle, qui fut portée à Meſſene, qu'il étoit pris & qu'on l'amenoit, les Meſſéniens furent ſi tranſportés de joie, qu'ils coururent tous aux portes de la ville. Mais quand ils virent Philopœmen qu'on traînoit ainſi lié & garotté contre ſa dignité & malgré la gloire de ſes exploits & de ſes trophées, la plûpart furent touchés de pitié & compatirent à ſon malheur juſqu'à verſer des larmes & à mépriſer & déplorer cette grandeur humaine comme une grandeur trompeuſe & infidelle & comme un néant. De ſorte que bientôt il courut preſque dans toutes les bouches un propos plein d'humanité, qu'on devoit ſe ſouvenir des bienfaits qu'on avoit reçûs de lui, & de la liberté qu'il avoit rendue à

l'Achaïe en chassant le tyran Nabis. Mais il y en avoit d'autres, quoiqu'en petit nombre, qui, voulant faire leur cour à Dinocrate, alloient disant qu'il falloit mettre Philopœmen à la torture & le faire mourir dans les tourmens comme un ennemi dangereux qui ne pardonnoit jamais, & qui deviendroit encore plus redoutable à Dinocrate s'il échappoit après les indignités qu'il lui avoit faites & les chaînes dont il l'avoit chargé. En même tems [m] ils le conduisirent dans le lieu appellé *le Thrésor*. C'est un caveau sous terre qui ne reçoit aucun air ni aucun jour du dehors & qui n'a point de porte, mais qui se bouche avec une grosse pierre qu'on roule à l'entrée. Ils l'enfermerent dans ce caveau; & l'ayant bien bouché avec sa pierre, ils mirent des soldats tout autour pour le garder.

Les jeunes cavaliers Mégalopolitains, revenus de leur frayeur & s'arrêtant au milieu de leur fuite, commencent à s'appercevoir que Philopœmen n'est pas avec eux. Ils le cherchent, ils l'appellent; & comme il ne paroît point & qu'il ne répond point à leur voix, ils s'arrêtent là assez long-tems & se disent les uns aux autres

[m] *Ils le conduisirent dans un lieu appellé* le Trésor.) Voici comme Tite-Live s'en explique. *Admonent deinde quidam esse Thesaurum publicùm sub terra saxo quadrato septum: eo vinctus demittitur, & saxum ingens, quo operitur, machina super impositum est.* « Là quelques-» uns font ressouvenir qu'il » y a sous terre le Trésor pu-» blic, bien revêtu de pierre » quarrée : on le descend » donc dans ce caveau, & » par le moyen d'une ma-» chine, d'une grue, on en » ferme l'ouverture avec une » grosse pierre dont on avoit » accoûtumé de la boucher ». Liv. xxxjx. Ce caveau étoit appellé *le Trésor public*, parce que dans les tems de guerre ils y enfermoient leur argent & ce qu'ils avoient de plus précieux.

tres qu'ils s'étoient ſauvés avec honte & contre toute juſtice, en abandonnant aux ennemis leur général qui n'avoit mépriſé ſa vie que pour l'amour d'eux. En même tems ils courent çà & là ; & s'informant par-tout, enfin ils apprennent qu'il a été pris, & auſſi-tôt ils vont répandre cette nouvelle dans toutes les villes de l'Achaïe. Les Achéens, très-affligés de cette priſe & la regardant comme un très-grand malheur, réſolurent de le redemander aux Meſſéniens, de leur envoyer pour cet effet une ambaſſade & de ſe préparer cependant à marcher contr'eux avec toutes leurs forces, s'ils le refuſoient.

Pendant que cela s'exécute, Dinocrate, qui craignoit ſur-tout le retardement comme le ſalut de Philopœmen, & qui vouloit prévenir les démarches des Achéens ; dès que la nuit fut venue & que le peuple ſe fut retiré, ouvrit la priſon & y fit deſcendre l'exécuteur pour porter le poiſon à Philopœmen, avec ordre de ſe tenir là juſqu'à ce qu'il l'eût avalé.

Quand l'exécuteur deſcendit dans le caveau, Philopœmen étoit couché ſur ſon manteau ſans dormir & tout occupé de ſa douleur & de ſa triſteſſe. Dès qu'il vit de la lumiere, & cet homme près de lui tenant ſa lampe d'une main & la coupe de poiſon de l'autre, il ſe releva avec peine à cauſe de ſa grande foibleſſe, ſe mit en ſon ſéant ; & prenant la coupe il demanda à l'exécuteur s'il n'avoit rien entendu dire de ſes cavaliers & ſur-tout de Lycortas. L'exécuteur lui dit qu'il avoit ouï dire qu'ils s'étoient preſque tous ſauvés. Philopœmen le remercia d'un ſigne de tête ; & le regardant avec douceur : *Tu me donnes là une bonne nouvelle*, lui dit il, *nous ne ſommes donc pas malheureux en tout.* Et ſans dire

une

une ſeule parole de plus, ſans jetter le moindre ſoupir, il but le poiſon & ſe recoucha ſur ſon manteau. Il ne donna pas beaucoup de peine au poiſon, car il étoit ſi abattu & ſi foible qu'il fut éteint dans un moment.

Quand le bruit de ſa mort fut répandu parmi les Achéens, toutes leurs villes furent plongées dans un deuil & dans un abattement qu'on ne peut exprimer ; & auſſi-tôt tous leurs jeunes gens, qui étoient en âge de porter les armes, & tous leurs magiſtrats, ſe rendirent à Mégalopolis. Là, dans un grand conſeil qui fut tenu, on réſolut de ne pas différer un ſeul moment la vengeance de cet horrible attentat ; * & ayant élu ſur l'heure même Lycortas pour leur général, ils ſe jetterent dans la Meſſénie où ils mirent tout à feu & à ſang. Les Meſſéniens épouvantés prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes & reçurent les Achéens. Dinocrate, prévenant le ſupplice qu'il méritoit, ſe tua lui-même ; & tous ceux, qui avoient été d'avis de faire mourir Philopœmen, ſuivirent ſon exemple. Mais ceux qui avoient opiné à lui faire donner la torture, Lycortas les fit prendre pour les faire expirer dans les tourmens.

Après qu'on eut brûlé le corps de Philopœmen, qu'on eut ramaſſé ſes cendres & qu'on les eut miſes dans une urne, on ſe mit en marche pour les porter à Mégalopolis. Cette marche ne ſe fit point turbulemment ni pêle-mêle, mais avec une belle ordonnance & en mêlant à ce convoi funebre une ſorte de pompe triomphale. On

* *Et ayant élû ſur l'heure même Lycortas pour leur général.*) La ſeconde année de l'olympiade cxljx. Ce Lycortas étoit le pere de l'hiſtorien Polybe.

On voyoit d'abord les gens de pied la tête ceinte de couronnes & tous fondant en larmes. Après cette infanterie suivoient les ennemis chargés de chaînes. * Le fils du général, le jeune Polybe, marchoit ensuite portant dans ses mains l'urne qui renfermoit les cendres, mais qui étoit si couverte de bandelettes & de couronnes qu'elle ne paroissoit presque point. Autour de Polybe marchoient les plus nobles & les plus considérables des Achéens. L'urne étoit suivie de toute la cavalerie magnifiquement armée & montée superbement, qui fermoit la marche, sans donner ni de grandes marques d'abattement pour un si grand deuil, ni de grands signes de joie pour une telle victoire. Tous les peuples des villes & des villages des environs venoient au-devant de ce convoi, comme autrefois ils venoient au-devant de lui même pour le recevoir & lui faire l'honneur, quand il revenoit de ses expéditions couvert de gloire; & après avoir salué & touché respectueusement son urne, ils la suivoient & l'accompagnoient. Ce nombre infini d'hommes & de femmes, de vieillards & d'enfans, qui se joignoient à ce convoi, jettoient des cris si perçans, que de l'armée ils retentissoient jusques dans la ville de Mégalopolis qui répondoit à ces cris par ses gémissemens, pressée de son affliction, & pleurant d'autant plus amérement la mort de ce grand homme, qu'elle étoit persuadée qu'avec lui étoit morte toute l'autorité, toute la prééminence qu'elle avoit sur les Achéens.

Philopœmen fut donc enterré très-honorablement,

* *Le fils du général, le jeune Polybe.*) C'est Polybe l'historien, qui pouvoit avoir alors vingt-deux ans.

Et

ment, & les prisonniers de Messene furent lapidés autour de son tombeau'. Toutes les villes par des decrets publics lui décernerent tous les plus grands honneurs [p] & plusieurs statues avec de magnifiques inscriptions. [q] Mais plusieurs années après, dans les tems les plus calamiteux de la Grece, lorsque Corinthe fut brûlée & détruite par le proconsul Mummius, [r] un calomniateur

[p] *Et lui érigerent plusieurs statues avec de magnifiques inscriptions.*) Pausanias rapporte l'inscription que ceux de Tégée mirent à la statue qu'ils érigerent à ce grand homme ; elle est en huit vers élégiaques, & d'une si grande beauté, qu'elle mérite d'être rapportée. Le lecteur ne sera pas fâché de la voir. La voici comme elle est rapportée dans *les Arcadiques* de Pausanias, pag. 280.

Τοῦ δ' ἀρετὰ καὶ δόξα καθ' Ἑλλάδα πολλὰ μετὰ ἀλ-
καῖς,
Πολλὰ δὲ καὶ βουλαῖς ἔργα ποιησαμένου,
Ἀρκάδος αἰχμητᾶ Φιλοποίμενος, ᾧ μέγα κῦδος
Ἕσπετ' ἐνὶ πτολέμῳ δούρατος ἁγεμόνι.
Μανύει δὲ τρόπαια τετυγμένα δισσὰ τυράννων
Σπάρτας αὐξομέναν δ' ἄρατο δουλοσύναν.
Ὧν ἕνεκεν Τεγέα μεγαλόφρονα Κραύγιδος υἱὸν
Στᾶσεν ἀμωμήτου κράντορ' ἐλευθερίας.

La valeur & la gloire de Philopœmen d'Arcadie, de ce grand capitaine qui a exécuté plusieurs grands exploits par sa force, & plusieurs autres par sa sagesse & par sa prudence, ont retenti dans toute la Grece : Deux trophées érigés de la défaite de deux tyrans de Sparte, & cette ville délivrée du joug de la servitude, en sont des témoins irréprochables. Pour ces grands bienfaits, la ville de Tégée, pleine de reconnoissance, a élevé cette statue au magnanime fils de Craugis, comme à l'auteur de sa liberté.

[q] *Mais plusieurs années après.*) Trente-sept ans après la mort de Philopœmen, c'est-à-dire la seconde année de l'olympiade clviij. cent quarante-cinq ans avant l'an 1. de l'ere chrétienne.

[r] *Un calomniateur Romain fit tous ses efforts pour les faire abattre, & le poursuivit lui-même criminellement.*) Voici une chose bien singuliere,

niateur Romain fit tous ses efforts pour les faire abattre, & le poursuivit lui-même criminellement comme s'il eût été en vie, l'accusant d'avoir été l'ennemi des Romains, & de s'être montré toûjours mal intentionné pour eux dans toutes leurs affaires; la chose fut portée au conseil devant Mummius.

Le calomniateur étala tous les chefs d'accusation & expliqua tous ses moyens. [5] Mais après que Polybe lui eut répondu pour le réfuter, ni Mummius ni ses lieutenans ne voulurent ordonner ni souffrir que l'on détruisît les monumens de la gloire de ce grand homme, quoi qu'il eût opposé comme une digue aux prospérités de Flaminius & d'Acilius. [6] Car ces Romains mettoient de la différence entre la vertu & l'intérêt, comme cela est séant & raisonnable; ils distinguoient le beau & l'honnête de l'utile, & ils étoient persuadés que tous les gens de bien conservent de la reconnoissance pour leurs bienfaiteurs & cherchent les occasions de s'acquitter envers eux, en leur rendant la pareille; & qu'ils respectent, honorent & vénerent la mémoire des grands hommes qui se sont rendu recommandables par leur vertu. Voilà quant à la vie de Philopœmen.

liere. Ce misérable orateur vouloit faire sa cour aux Romains, en détruisant les statues & en abolissant la mémoire d'un homme qui avoit toûjours été leur ennemi.

[5] *Mais après que Polybe lui eut répondu pour le réfuter.*) Je voudrois bien qu'on nous eût conservé le discours que ce sage historien fit en cette occasion pour réfuter ce misérable calomniateur.

[6] *Car ces Romains mettoient de la différence entre la vertu & l'intérêt.*) Il dit *ces Romains* pour distinguer les Romains de ce tems-là, des Romains qui vinrent ensuite. Les véritables Romains sacrifioient toûjours l'intérêt à la vertu, & l'utile à l'honnête.

Fin de la vie de Philopæmen.

T. QUINCTIUS

T. QUINCTIUS FLAMINIUS.

CELUI que nous avons choisi pour le comparer à Philopœmen, [a] c'est Titus Quinctius Flaminius. Tous [b] ceux qui voudront savoir comment il étoit fait, n'ont qu'à aller voir la petite statue

[a] *C'est Titus Quinctius Flaminius.*) Il faut écrire *Flamininus*, & non pas *Flaminius*. Si Plutarque a écrit *Flaminius*, il est tombé dans une grande erreur en confondant les familles. Il appelle *Flaminius*, celui que Polybe, Tite-Live, & tous les Historiens appellent *Flamininus*, & qui est très-différent de *Flaminius*. *Flamininus* étoit de famille Patricienne, & *Flaminius* de famille Plébeienne. En un mot Cajus Flaminius qui fut tué à la bataille du lac de Thrasymene, & ce T. Quinctius Flamininus, étoient très-différens. Je dois avertir que dans un manuscrit on lit toûjours Φλαμινῖνος, *Flamininus*, au lieu de Φλαμίνιος, *Flaminius*, cela m'autorisoit suffisamment à changer ce nom dans le texte, & à remettre *Flamininus* au lieu de *Flaminius*. Mais je n'ai rien voulu changer; il suffit d'en avertir.

[b] *Ceux qui voudront savoir comment il étoit fait, n'ont qu'à aller voir la petite statue de bronze que l'on a encore de lui à Rome.*) Je m'étonne qu'un historien sage comme Plutarque, renvoye ses lecteurs à cette statue. Cela étoient bon tout-au-plus pour ceux qui étoient à Rome, & pour le tems où il écrivoit; mais comme ces vies sont faites pour tous les hommes, pour tous les pays, & pour tous les tems, comment veut-il que ceux qui liront cette vie à cinq cent lieues de Rome, & mille ans après lui, entreprennent un si long voyage pour voir cette statue, qui ne subsistera peut-être plus, & pour savoir comment Flaminius étoit fait? Il valoit mieux qu'il prît la peine de nous le dire.

ſtatue de bronze que l'on a encore de lui à Rome près du grand Apollon, que l'on a apportée de Carthage, & que l'on a placée vis-à-vis du Cirque, ſur le piédeſtal de laquelle il y a une inſcription Grecque. Et quant à ſon naturel, on dit qu'il étoit fort prompt, tant à ſe mettre en colere & à châtier, qu'à rendre ſervice & à faire plaiſir. Mais c'étoit d'une maniere bien différente, car il ne gardoit pas long-tems ſa colere & ne châtioit que légérement, au lieu qu'il ne faiſoit jamais plaiſir à demi; que les graces qu'il accordoit étoient toûjours pleines & entieres, & qu'il conſervoit pour tous ceux à qui il avoit rendu ſervice, la même affection & la même bonne volonté que s'il avoit reçû ce ſervice d'eux, regardant, comme le plus grand de tous ſes biens, de pouvoir cultiver & conſerver ceux qu'il avoit une fois obligés. Naturellement ambitieux & convoiteux d'honneur & de gloire, il vouloit ne devoir qu'à lui-même ſes plus belles & ſes plus grandes actions; [c] c'eſt pourquoi il fréquentoit plus volontiers ceux qui avoient beſoin de ſon aide, que ceux qui pouvoient l'aider, cherchant les premiers comme une ample matiere à ſa vertu, & fuyant les autres comme des concurrens prêts à lui ravir la moitié de ſa gloire.

Il fut nourri & élevé dans le métier des armes; car Rome ayant alors de grandes guerres à

[c] *C'eſt pourquoi il fréquentoit plus volontiers ceux qui avoient beſoin de ſon aide, que ceux qui pouvoient l'aider.*) Quelle maxime noble & généreuſe ! Elle devroit bien faire rougir ces ames baſſes qui, dans toute leur vie, ne font pas une démarche & ne lient ni commerce ni amitié qu'avec ceux qui peuvent les aider & leur être utiles, & qui dans cette vûe font la cour à des gens indignes, & qu'ils ne ſauroient s'empêcher de mépriſer.

d Flaminius

à soûtenir, tous les jeunes gens, dès qu'ils étoient en âge de servir, alloient apprendre dans les armées à se rendre capables de commander. Flaminius fit cet apprentissage comme les autres, & il fut tribun de soldats dans la guerre contre Annibal [d] sous le consul Marcellus. Ce consul ayant été tué dans une embuscade qu'Annibal lui dressa, Flaminius fut fait gouverneur de tout le pays Tarentin & de la ville de Tarente, qui venoit d'être prise pour la seconde fois.

Dans ce commandement il acquit une grande réputation, non-seulement de valeur, mais aussi de probité & de justice. C'est pourquoi il fut choisi pour commissaire & pour chef des colonies que les Romains envoyerent dans les deux villes de [e] Narnia & de Cosse; ce qui lui éleva si fort le courage, que passant par-dessus les autres charges qui étoient les premiers grades par lesquels les jeunes gens étoient obligés de passer, le tribunat, la préture, & l'édilité, il osa aspirer tout-d'un-coup au consulat, & descendit à la place pour le demander, appuyé de la faveur de ces deux colonies. Mais les tribuns Fulvius & Manlius s'y opposoient, disant que c'étoit une chose étrange & inouïe, qu'un jeune homme, qui étoit encore novice & qui n'étoit pas encore initié aux premiers mysteres du gouvernement, forçât les loix pour s'élever tout-d'un-coup à la premiere dignité de la république. Le Sénat remit la décision aux suffrages du peuple,

[d] Flaminius fut fait tribun de soldats à vingt ans, la quatrieme année de l'olympiade cxlij.

[e] Narnia, ville de l'Ombrie, & Cosse, ville de l'Etrurie.

peuple, & le peuple d'une commune voix, [f] nomma Flaminius conſul avec Sextus Ælius, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans.

Quand on tira au ſort les provinces, la guerre contre [g] Philippe & contre les Macédoniens échut à Flaminius; & l'on peut dire qu'en cela la fortune favoriſa extrêmement les Romains, car les affaires & les ennemis qu'ils avoient ſur les bras, ne demandoient pas un général qui voulût tout emporter par la guerre & par la force, mais plûtôt qui sût employer à propos la douceur & la perſuaſion. En effet le roi Philippe tiroit de ſon ſeul royaume de Macédoine aſſez d'hommes pour fournir à tous ſes combats; mais ſa principale force pour traîner la guerre en longueur, c'étoit la Grece; elle lui fourniſſoit l'argent, les vivres, les munitions & les retraites, en un mot, c'étoit l'arſenal & le magaſin de ſon armée. De ſorte que pendant qu'on n'auroit point détaché les Grecs de l'alliance de Philippe, cette guerre ne pouvoit être terminée par un ſeul combat.

Alors

f *Nomma Flaminius conſul avec Sextus Ælius, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans.*) Voici une époque sûre qui nous mene sûrement à l'année de la naiſſance de Flamininus. Plutarque nous dit qu'il fut nommé conſul avec Sextus Ælius Pætus, la ſeconde, ou ſelon d'autres, la troiſieme année de l'olympiade cxlv. l'an de Rome 555. 196. ans avant l'ere chrétienne, & qu'il n'avoit pas encore trente ans accomplis; il falloit donc qu'il fût né l'an de Rome 526. la premiere année de l'olympiade cxxxviij. ce calcul s'accorde avec celui de Tite-Live, qui écrit que lorſqu'il fit publier la liberté des Grecs aux jeux Iſthmiques, ce qui arriva la premiere année de l'olymp. cxlvj. il n'avoit que trente-trois ans, *ſed erat trium fere & triginta annorum.*

g Fils de Démétrius II. & pere de Perſée & de Démétrius.

h Et

Alors la Grece n'étoit pas encore accoûtumée aux Romains, elle ne commençoit qu'à entrer dans leurs affaires. C'est pourquoi si le général des Romains n'avoit été homme doux & traitable, plus porté à terminer les différens par des conférences, que par la force, assez insinuant pour persuader ceux à qui il parloit, & assez affable pour écouter leurs raisons avec bonté & douceur, [h] & toûjours prêt à relâcher même de ses droits les plus justes pour trouver des ajustemens, la Grece n'auroit pas si facilement renoncé à un joug auquel elle étoit accoûtumée, pour se soûmettre à une domination étrangere. Mais c'est ce qui paroîtra mieux par ses actions que nous allons écrire.

Titus ayant remarqué que les généraux, qui avoient été envoyés avant lui contre Philippe, [i] comme Sulpitius & Publius, n'étoient entrés dans la Macédoine que sur l'arriere-saison, & qu'ils n'y avoient fait la guerre qu'avec beaucoup de lenteur, se consumant en des combats de postes, & en des escarmouches pour forcer quel-

[h] *Et toûjours prêt à relâcher même de ses droits les plus justes pour trouver des ajustemens.*) Voilà une grande leçon que Plutarque donne ici. Il n'y a rien de plus contraire au succès des négociations & des conférences, qu'une grande roideur & un trop grand attachement à ses intérêts; il faut savoir se relâcher. Car, comme Plutarque le dit ailleurs, l'habile politique est celui qui fait donner peu pour avoir beaucoup.

[i] *Comme Sulpitius & Publius.*) Comme P. Sulpitius Galba qui fut consul avec C. Aurélius Cotta, deux ans auparavant, la quatrieme année de l'olymp. cxljv. & qui en effet n'arriva en Grece que sur la fin de cette année-là, & comme Publius, c'est-à-dire comme Publius Villius Tappulus, qui fut consul avec L. Cornélius Lentulus l'année après Sulpitius, & avant Flamininus, la premiere ann. de l'olymp. cxlv.

 k Qui

quelques passages, ou pour enlever des convois, il jugea qu'il ne devoit pas suivre leur exemple. Ils avoient passé toute l'année de leur consulat dans Rome à se mêler des affaires, & à jouir des honneurs & des prééminences de leur dignité, & sur la fin de l'automne ils étoient partis pour l'armée. Il ne voulut pas faire comme eux, & en jouissant chez lui des mêmes honneurs gagner une année pour commander ainsi deux années de suite, l'une à Rome comme consul, & l'autre à l'armée comme général ou préteur. Mais au contraire, n'ayant d'autre ambition que d'employer utilement l'année même de son consulat à pousser la guerre qui lui étoit commise, il renonça avec plaisir aux honneurs & à tous les autres avantages dont sa charge l'auroit fait jouir à Rome, & demanda au sénat qu'on lui donnât son frere Lucius pour commander son armée de mer. Ce qu'ayant obtenu parmi les soldats, qui sous la conduite de Scipion avoient défait Asdrubal en Espagne, & Annibal en Affrique, il en choisit environ trois mille, qui étoient encore en état de servir, & pleins de bonne volonté pour le suivre; il en fit le fort de son armée, & passa ainsi en Epire. Là il trouva que Publius étoit bien campé devant l'armée de Philippe, [k] qui depuis long tems gardoit les passages & les défilés le long de l'Apsus, mais qu'il étoit-là sans rien faire à cause de la difficulté des lieux. Après

[k] *Qui depuis long-tems gardoit les passages & les défilés le long du fleuve Apsus*) Dans les gorges des montagnes, l'Apsus est une riviere du pays des Taulantiens, entre l'Epire & l'Illyrie, & l'Aoüs & le Panyasus, autres fleuves au-dessous de Dyrrachium, *Durazzo*. Philippe empêchoit par-là les Romains de pénétrer dans la Macédoine.

[l] *Tempé*;

Après avoir donc pris le commandement de l'armée, & renvoyé Publius, il commença à considérer & à examiner l'assiete du lieu. C'est un pays naturellement fortifié comme celui de [l] Tempé, mais il n'a pas comme lui de beaux bois, des forêts d'une verdure charmante, des endroits délicieux & d'agréables prairies. A droite & à gauche ce sont de longues & hautes montagnes qui font en bas une vallée fort profonde, le long de laquelle coule l'Apsus assez semblable par sa figure & par sa rapidité au Penée. Il coule au pied de ces montagnes qu'il défend, & ne laisse entre-deux qu'un petit chemin taillé dans le roc, & si escarpé & si étroit, qu'une armée ne pourroit y passer que très-difficilement & avec des peines infinies quand il ne seroit pas défendu; & pour peu qu'on le défendît, il seroit absolument impraticable.

Il y avoit des gens qui vouloient faire prendre à Flaminius un grand circuit, & le mener par la [m] Dassaretide le long du Lycus, où ils lui disoient que le chemin étoit large & facile. Mais Flaminius, qui craignoit que s'il s'éloignoit de la mer, & qu'il s'engageât dans des lieux maigres, & que l'on ne semoit que difficilement, Philippe s'opiniâtrant à ne pas combattre, il ne manquât enfin de vivres, & ne fût forcé de regagner la mer & de s'en retourner comme son prédécesseur, sans avoir rien fait, résolut d'aller par le haut des montagnes & de forcer ces passages, quoiqu'il lui en dût coûter. L'armée de Philippe occupoit toutes ces hauteurs, de sorte que les Romains pris en flanc des deux côtés étoient

[l] *Tempé*, lieu délicieux de la Thessalie.
[m] Au-dessus de l'Epire.

étoient accablés d'une grêle de dards & de fleches. Ils ne se rebutoient pourtant pas. Il se fit là plusieurs combats, & il y eut beaucoup de gens blessés & tués de part & d'autre, sans que l'on vît aucune fin.

Sur ces entrefaites quelques bergers, qui paissoient leurs troupeaux sur ces montagnes, vinrent à Flaminius lui dire qu'ils savoient un détour qui n'étoit point gardé, par où ils meneroient son armée, lui promirent de le rendre sur le sommet des montagnes en trois jours au plus tard; & pour garant de leur parole, ils lui donnerent Charops, fils de Machatas, le premier & le plus considérable des Epirotes, qui étoit fort affectionné aux Romains, & qui en secret les favorisoit en tout par la crainte qu'il avoit de Philippe.

Flaminius, s'assurant sur le témoignage & sur la garantie de Charops, envoye un de ses capitaines avec quatre mille hommes de pied & trois cent chevaux. Ces pastres liés & garottés, conduisent ces troupes. Le jour ils demeuroient cachés dans des fonds couverts de bois; & dès que la nuit étoit venue, ils se remettoient en marche à la clarté de la Lune, qui heureusement étoit alors dans son plein. Pendant ces trois jours Flaminius ne faisoit faire aucun mouvement à son armée, il attachoit seulement quelques escarmouches pour amuser & pour occuper l'ennemi. Mais le matin que ces troupes qu'il avoit détachées devoient paroître sur les hauteurs, dès la pointe du jour il fit prendre les armes à toute son armée, & l'ayant partagée en trois corps, il se mit à la tête du corps du milieu; & marchant le long du fleuve par le sentier qui étoit le plus étroit, il mena toutes ses

bandes

bandes droit contre la montagne, toûjours exposé aux traits des Macédoniens, & toûjours combattant à coups de main contre ceux qui défendoient les passages. Les deux autres corps le secondoient sans se ménager en combattant à l'envi avec beaucoup de courage, & en gravissant sur ces montagnes avec une merveilleuse ardeur.

Cependant le Soleil se leve, & en même tems on voit une fumée qui paroît au loin, & qui n'est pas d'abord bien épaisse, mais qui ressemble à ces brouillards qui se levent le matin sur la cime des montagnes. Les ennemis ne pouvoient l'appercevoir, parce qu'elle étoit derriere leur dos; car elle venoit des troupes qui avoient gagné les hauteurs. Et les Romains accablés de fatigue & pressés par le combat, n'osoient s'assurer que ce fût-là le signal dont ils étoient convenûs, & n'avoient qu'une opinion flottante & incertaine; mais enfin ils tournerent leurs espérances du côté de leurs vœux. Et bien-tôt après voyant cette fumée grossir, obscurcir l'air, & s'élever en se déployant par grands tourbillons, ils ne douterent plus que ce ne fussent les feux que leurs amis avoient allumés pour marquer qu'ils avoient gagné les sommets de la montagne. En même tems ils redoublent leurs efforts; & se jettant impétueusement sur l'ennemi avec de grands cris, ils le poussent dans les endroits les plus difficiles. Les autres, qui étoient derriere, répondent du haut de la montagne à ces cris avec un bruit épouvantable, & qui effraya tellement les Macédoniens, que perdant courage, ils prirent tous la fuite. Il n'en fut pourtant pas tué plus de deux mille,

car

car la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre.

Les Romains, après avoir pillé leur camp, & avoir pris leurs tentes & leurs esclaves, s'emparerent de tous les passages, & traverserent toute l'Epire avec tant d'ordre & de discipline, que bien qu'ils fussent très-éloignés de leurs vaisseaux de charge & de la mer, qu'on ne leur eût pas distribué leur bled du mois, & qu'ils n'eussent point de vivandiers, ils ne toucherent pourtant à chose aucune du pays, quoiqu'ils y trouvassent toutes sortes de biens en abondance & fort à la main. Car Flaminius informé que Philippe dans sa fuite traversant la Thessalie obligeoit les hommes à sortir de leurs maisons pour se retirer dans les montagnes, qu'il brûloit leurs villes, & que toutes les richesses, qu'ils n'avoient pû emporter à cause de leur quantité ou de leur grand poids, il les abandonnoit au pillage à ses troupes, comme quittant & cédant déja le pays aux Romains, se faisoit au contraire un honneur d'obliger ses soldats à épargner & à conserver le pays comme leurs propres terres qui leur avoient été cedées.

Aussi les choses qui arriverent incontinent après, leur firent elles bien-tôt sentir ce que leur valoient cette modération & cette bonne discipline; car ils ne furent pas plûtôt sur les frontieres de la Thessalie, que toutes les villes sortoient au-devant d'eux, que les Grecs, qui sont en-deça des Thermopyles, desiroient de voir Flaminius, & que leurs cœurs voloient à sa rencontre; que les Achéens non-seulement renoncerent à l'alliance de Philippe, mais résolurent même par un decret public de s'unir contre

tre lui avec les Romains ; enfin que les Etoliens, qui avoient embrassé le parti des Romains, & qui leur étoient extrêmement affectionnés, ayant offert aux Opuntiens de mettre une bonne garnison dans leur ville & de la défendre, * les Opuntiens n'y voulurent point entendre ; mais ayant appellé Flaminius, ils reçurent sa parole & se donnerent à lui. Et à ce propos on dit que Pyrrhus la premiere fois qu'il vit de dessus une éminence l'armée des Romains marcher dans cette belle ordonnance, dit que *cette marche des Barbares ne lui paroissoit nullement barbare.*

Ceux qui voyoient Flaminius pour la premiere fois, étoient forcés de tenir de lui le même langage ; car après avoir ouï dire aux Macédoniens, qu'un homme venoit à la tête d'une armée de Barbares saccageant & ruinant tout, & ne faisant que des esclaves ; comme ils virent un homme à la fleur de son âge, d'un air gracieux & humain, d'un esprit doux & accort, qui parloit fort bien grec, & qui n'aimoit que la vraie gloire, ils furent d'abord merveilleusement rassurés & si transportés de joie, que se répandant dans toutes les villes, ils les remplissoient de la même affection qu'ils avoient pour lui ; car ils leur faisoient entendre qu'elles trouveroient en lui, non l'artisan de leur servitude, mais l'auteur de leur liberté.

Depuis ce tems-là Philippe ayant demandé une

* *Les Opuntiens n'y voulurent point entendre, mais ayant appellé Flaminius.*) Les Opuntiens ne voulurent point recevoir une garnison des Etoliens, quoiqu'ils tinssent le parti des Romains ; parce qu'ils ne se fioient pas à eux, & qu'ils les regardoient comme des peuples inconstans & infideles.

Flaminius

une entrevûe pour tâcher de trouver les moyens de terminer cette guerre, ° Flaminius s'y rendit, & les conférences durerent trois jours. Flaminius offrit à Philippe la paix & l'amitié des Romains, à condition qu'il laisseroit les Grecs en liberté & soûmis à leurs loix, & qu'il retireroit ses garnisons de leurs places. Ce que Philippe ayant refusé, alors tout le monde vit clairement, & ceux qui étoient les plus affectionnés au parti de Philippe furent forcés de le reconnoitre, que les Romains étoient venus pour faire la guerre; non aux Grecs, mais aux Macédoniens en faveur des Grecs. Tout réussissoit donc à Flaminius sans qu'il fût obligé de recourir aux armes; & comme il traversoit la Béotie, les premiers des Thébains sortirent au-devant de lui. Ils tenoient le parti de Philippe ᵖ à cause de Brachullelis, mais ils respectoient & honoroient Flaminius, & vouloient se ménager auprès de l'un & de l'autre pour conserver leur amitié. Flaminius les reçut avec beaucoup de douceur & d'humanité, les embrassa, & continua

° *Flaminius s'y rendit, & les conférences durerent trois jours.*) Les conférences se passerent près de Nicée, sur le rivage du golfe de Malée. Le premier jour Flamininus étoit à terre, & Philippe sur la proue de son vaisseau à l'ancre. Le lendemain Philippe descendit, & ils s'aboucherent près de Nicée. Le troisieme jour ils s'assemblerent sur le rivage auprès de Thronie. Polybe raconte au long dans son dix-septieme livre, tout ce qui se passa dans ces entrevûes.

ᵖ *A cause de Bracchullelis.*) Il faut corriger le texte, & lire *à cause de Brachyllas*, car c'est ainsi que Polybe le nomme toûjours. C'étoit un des principaux de la Béotie, & grand partisan de Philippe. Il fut fait général des Béotiens; mais enfin on le fit assassiner par six hommes, à la tête desquels étoit Zeuxippe.

q Philippe

nua tout doucement ſon chemin avec eux, en leur faiſant mille queſtions, & en leur contant pluſieurs choſes ; les amuſant ainſi à deſſein juſqu'à ce que ſes ſoldats, qui étoient demeurés derriere, l'euſſent joint. En avançant ainſi inſenſiblement, il arriva aux portes de Thebes, & entra avec eux dans la ville, ce qui ne leur fut pas fort agréable ; mais ils n'oſerent s'y oppoſer parce qu'il étoit aſſez bien accompagné.

Dès qu'il fut dans Thebes il fit aſſembler le conſeil ; & comme s'il n'eût pas été maître de la ville, il voulut les gagner par la perſuaſion, & les porter à ſe déclarer pour les Romains. En quoi il étoit admirablement ſecondé par le roi Attalus, qui n'oublioit rien pour obliger les Thébains à faire cette alliance. Mais comme Attalus parloit pour Flaminius, apparemment avec plus de véhémence que ſon âge ne le permettoit & pour étaler ſon éloquence, au milieu de ſon diſcours il fut ſurpris d'un violent hocquet ou d'une fluxion qui lui ôta tout-à-coup la voix & le ſentiment ; il tomba, & peu de jours après on l'embarqua, & on le porta en Aſie où il mourut. Les Béotiens embraſſerent ainſi le parti des Romains. [q] Philippe envoya tout auſſi-tôt des ambaſſadeurs à Rome ; & Flaminius y envoya auſſi de ſon côté ſes députés pour agir auprès

q *Philippe envoya tout auſſi-tôt des ambaſſadeurs à Rome.*) Comme on étoit alors en hyver, & que les armées ne pouvoient rien faire, Flamininus trouva à-propos de faire ſavoir au ſénat l'état des choſes. Ainſi il permit à Philippe d'envoyer ſes ambaſſadeurs au ſénat, & lui donna deux mois de treve. Il envoya auſſi ſes députés, & toutes les parties intéreſſées, comme les Etoliens, les Achéens, les Athéniens, & le roi Attalus, y envoyerent auſſi les leurs.

r *Ils*

près du sénat, & pour l'obliger, ou à le continuer dans sa charge, la guerre durant encore, ou à lui donner les pouvoirs nécessaires pour la terminer par une bonne paix; car comme il étoit ambitieux & jaloux, il craignoit qu'on ne lui envoyât un successeur, qui lui raviroit toute sa gloire.

Ses amis le servirent si efficacement, que le sénat refusa à Philippe tout ce qu'il demandoit, & ordonna que Flaminius seroit continué dans sa charge. Il n'eut pas plûtôt reçu ce decret, que le courage enflé de nouvelles espérances, il tira vers la Thessalie, pour terminer par un combat cette guerre contre Philippe. Son armée étoit de vingt-six mille combattans, dont les Etoliens avoient fourni six mille hommes de pied & quatre cent chevaux. L'armée de Philippe n'étoit pas inférieure en nombre. Marchant donc ainsi l'un contre l'autre, [r] ils arriverent en même tems près de la ville de Scotuse, où ils résolurent de décider par une bataille tous leurs différens. Ni les officiers, ni les soldats de l'une & de l'autre armée ne furent étonnés de se trouver en présence; au contraire à cette vûe ils sentirent tous augmenter leur courage & croitre leur ambition; les Romains pensoient que s'ils étoient vainqueurs des Macédoniens, dont les victoires d'Alexandre avoient rendu le nom si fameux, il ne se pourroit rien ajoûter à leur gloire; & les Macédoniens se flatoient que s'ils battoient les Romains si supérieurs aux Perses, ils rendroient le

[r] *Ils arriverent en même tems près de la ville de Scotuse.*) Philippe campa dans les terres de Scotuse, ville de la Magnésie, & Flaminius se logea vis-à-vis dans la Pharsale aux environs de Thétidie.

s Monta-

le nom de Philippe plus célebre & plus éclatant que celui d'Alexandre même.

Flaminius exhortoit ses troupes à bien faire leur devoir, & leur représentoit qu'ils alloient combattre au milieu de la Grece, c'est-à-dire, dans le plus beau & & le plus noble de tous les théâtres, & contre les plus vaillans & les plus renommés de leurs ennemis. Et Philippe, soit par hazard ou par trop de hâte, parce que le tems pressoit, [s] monta sur un tertre élevé, qui étoit hors de son camp, & ne prit pas garde que ce tertre étoit un tombeau qu'on avoit élevé à plusieurs morts qui y étoient enterrés. De-là il haranguoit ses soldats, & leur disoit tout ce qu'on a accoûtumé de dire en ces occasions pour encourager des troupes. Mais le funeste augure du lieu plonge ses soldats dans le découragement; il en est troublé lui-même, & se tient en repos sans rien entreprendre pour ce jour-là.

Le lendemain à la pointe du jour après une nuit fort pluvieuse, les nuages s'étant tournés en brouillards, [t] toute la campagne fut couverte d'une profonde obscurité, & un air épais & trouble tomba du haut des montagnes dès que le jour eut commencé, & remplit tout l'espace qui séparoit les deux camps, de maniere que les deux

[s] *Monta sur un tertre élevé qui étoit hors de son camp, & ne prit pas garde que ce tertre étoit un tombeau.*) Polybe ne dit pas un mot de cette particularité, & Tite-Live qui marque que Philippe monta sur un tertre, ne rapporte point cette réflexion superstitieuse.

[t] *Toute la campagne fut couverte d'une profonde obscurité.*) L'histoire justifie ici les fictions de la poésie. Cette profonde obscurité, c'est ce qu'Homere appelle *une nuit*, qui venant à tomber sur la campagne, empêche les armées de se voir.

deux armées ne pouvoient se voir. Ceux qui furent envoyés des deux côtés à la découverte, & pour se saisir de quelques postes, s'étant rencontrés sans se voir, se chargerent, & combattirent près des lieux qu'on appelle *Cynoscéphales, têtes de chien*, nom qui leur a été donné, parce qu'ils sont remplis de pointes de plusieurs éminences plantées les unes devant les autres, qui représentent assez bien cette figure.

L'état de cette escarmouche fut fort divers, comme cela est vraisemblable en des lieux raboteux & difficiles; & comme chacun fuyoit & poursuivoit à son tour par plusieurs fois, & que les deux camps, qui voyoient déja clairement tout ce qui se passoit, parce que le brouillard étoit tombé, & que l'air s'étoit éclairci, * envoyoient incessamment du renfort à ceux qui étoient poussés; bien-tôt l'affaire fut générale, & les deux armées en vinrent aux mains. Philippe eut de l'avantage à son aîle droite, parce que tombant impétueusement de ces lieux hauts sur les Romains avec sa phalange, ils ne purent soûtenir le choc de ces bandes serrées & couvertes de leurs boucliers, * & dont le front

* *Envoyoient incessamment du renfort.*) Flamininus envoya deux officiers Etoliens, Archidamus & Eupoleme, avec quinze cent chevaux & deux mille hommes de pied; & Philippe envoya aux siens Héraclide avec la cavalerie Thessalienne, Léon avec la cavalerie Macédonienne, & Athénagore avec la plus grande partie des étrangers soudoyés.

* *Et dont le front présentoit une haie de piques.*) Pour bien entendre ce que Plutarque dit ici, il faut connoître l'ordonnance de la phalange Macédonienne, comme Polybe la décrit à la fin de son dix-septieme livre. Le front de cette phalange étoit hérissé de piques, qu'il présentoit à l'ennemi. Car les piques du second, du troisieme, du quatrieme rang passoient

front présentoit une haie de piques. Leurs plus braves troupes furent obligées de plier.

Il n'en fut pas de même à son aile gauche. Comme ses rangs étoient rompus & séparés par ces terres qui occupoient ce terrein, Flaminius laissant-là son aile gauche qui étoit défaite, passa promptement à son aile droite, & chargea vivement cette aile gauche des Macédoniens, qui à cause de l'inégalité & de la difficulté des lieux, ne pouvoient se maintenir en forme de phalange, ni doubler leurs rangs pour donner de la profondeur à ce corps, ce qui fait toute sa force, & qui n'étoient pas non plus en état de combattre séparément d'homme à homme, parce que leur armure étoit si pesante, qu'ils ne pouvoient se remuer que très-difficilement. Car la phalange Macédonienne ressemble à un animal d'une force indomptable pendant qu'elle ne fait qu'un seul corps, & qu'elle se tient serrée, les boucliers bien joints; mais quand elle est séparée & rompue, chacun de ceux qui la composent perd la force que lui donne cette union, tant par l'incommodité de son armure, que parce qu'il tire bien plus de force & de vigueur des différentes parties

soient au-delà du front de plusieurs coudées, & celles du cinquieme passoient seulement de deux coudées. De sorte que voilà cinq piques pour chaque soldat du premier rang. Ainsi il n'y avoit nulle sorte d'ordonnance qui pût soûtenir le front de cette phalange Macédonienne, pourvû qu'elle gardât sa forme & sa force. Mais aussi cela étoit sujet à de grands inconvéniens, dont le plus grand étoit qu'elle ne pouvoit servir que dans des plaines rases où il n'y eût ni arbres, ni éminences, ni ruisseaux, ni fossés, ni autres coupures. Car si le terrain étoit inégal & coupé, elle devenoit inutile, comme cela parut en cette occasion.

3 Cette

ties de ce tout qui se soûtiennent les unes les autres, qu'il n'en tire de lui-même.

[y] Cette aile gauche étant renversée, les uns se mettent à poursuivre les fuyards; les autres coulant le long de l'aile droite des Macédoniens qui combattent encore, les prennent par les flancs, & en font un grand carnage; de sorte que ceux-mêmes qui avoient déja vaincu étant rompus, prennent la fuite, & jettent leurs armes. Il n'y en eut pas moins de huit mille de tués sur la place, & on fit environ cinq mille prisonniers. Les Etoliens furent accusés d'avoir été cause que Philippe se sauva; car ils s'amuserent à piller son camp pendant que les Romains étoient occupés à la poursuite; de sorte que quand ils furent revenus, ils ne trouverent presque plus rien. Ils leur en firent d'abord des reproches, entrerent ensuite en querelle, & enfin ils se chargerent d'injures.

Mais ce qui fâcha le plus Flaminius, [z] c'est que ces Etoliens s'attribuerent tout l'honneur de cette victoire, & qu'ils prévinrent toute la Grece

y *Cette aile gauche étant renversée.*) Je m'étonne que Plutarque n'ait pas fait mention des éléphans dont Flamininus se servit fort utilement à cette bataille. Ni Polybe ni Tite-Live ne les ont oubliés.

z *C'est que ces Etoliens s'attribuerent tout l'honneur de cette victoire.*) Ils ne devoient pas se l'attribuer tout entier; mais il est certain qu'ils y avoient beaucoup contribué; car Polybe assure que dans la premiere escarmouche qui entraina le combat général, les Macédoniens chargerent les Romains avec tant de furie, qu'ils les chasserent des sommets des montagnes qu'ils avoient gagnés; & que si la cavalerie Etolienne n'eût fait ferme, les Romains auroient été obligés de prendre la fuite. On peut voir aussi ce que cet historien dit dans les *Excerpt. Legat.* art. vj.

a C'est

ce de cette opinion par le bruit qu'ils en répandirent ; de maniere que dans tous les vers que l'on faisoit, & dans toutes les chansons qu'on chantoit dans les rues, les Etoliens étoient toûjours mis avant les Romains, comme dans cette épigramme en forme d'épitaphe, qui de toutes les pieces qu'on fit sur cette avanture, fut celle qui eut le plus de cours : *Passant, nous sommes gisans sur cette campagne trente mille Thessaliens, dont on n'a honoré la mort ni de larmes, ni de funérailles, & qui avons été domptés par les armes des Etoliens & des Latins que Flaminius a amenés des plaines Italiques pour la ruine de l'Emathie. Et Philippe avec sa fierté & son audace a pris la fuite plus vîte que les cerfs les plus légers.*

Alcée fit cette épigramme pour insulter à Philippe en grossissant contre la vérité le nombre des morts. Et comme elle étoit dans la bouche de tout le monde, Flaminius en étoit encore plus affligé que Philippe ; car Philippe ne fit qu'en rire, & pour se venger d'Alcée, il lui fit ce couplet où il suivoit la même figure : *Passant, ce chevron dépouillé de son écorce & de ses feuilles, & haut élevé, que tu vois planté sur ce tertre, c'est un gibet qui attend impatiemment le poëte Alcée.* Mais Flaminius, qui avoit l'ambition d'être estimé & honoré des Grecs, ne supporta pas modérément cette injure ; [a] c'est pourquoi dans la suite il n'appella point de compagnon & démêla lui seul toutes

[a] *C'est pourquoi dans la suite il n'appella point de compagnon.*) Plutarque me paroît s'exprimer ici d'une maniere trop vague. Polybe dit seulement qu'il ne parloit point aux Etoliens des affaires publiques, qu'il n'en communiquoit point avec eux, & qu'il le faisoit par lui-même & par ses amis.

b Ils

toutes ses affaires, ne faisant pas grand compte des Etoliens.

Ceux-ci en furent très fâchés; & bien-tôt après Flaminius ayant prêté l'oreille à quelques propositions d'accommodement, & reçu pour cet effet une ambassade de la part de Philippe, [b] ils allerent dans toutes les villes, disant & criant que l'on vendoit la paix à Philippe lorsque l'on pouvoit, pour ainsi dire, rompre le cou à cette guerre, & exterminer la puissance qui la premiere avoit assujetti les Grecs. Ces discours des Etoliens, quoique faux, ne laissoient pas de troubler les amis & les alliés des Romains; mais Philippe étant venu lui-même pour traiter des conditions [c], ôta tout le soupçon que l'on pouvoit avoir contre lui, en faisant Flaminius & les Romains absolument maitres de sa fortune.

Ce fut ainsi que Flaminius termina cette guerre; il donna le royaume de Macédoine à Philippe, lui ordonna de se retirer entierement de la Grece, le condamna à payer mille talens, lui enleva tous ses vaisseaux, excepté dix qu'il lui laissa, & prit pour ôtage l'un de ses deux fils, nommé Démétrius, qu'il envoya à Rome. En quoi l'on peut dire qu'il usa très-sagement du présent, & qu'il prévit & prévint très-prudemment

ment

[b] *Ils allerent dans toutes les villes, disant & criant que l'on vendoit la paix à Philippe.*) C'étoit déja la coûtume parmi les Grecs, dit Polybe, de ne rien faire pour rien, & de se laisser gagner par des présens. Les Etoliens jugeant donc de Flamininus par ce qu'ils faisoient eux-mêmes, ne pouvoient s'imaginer que cette facilité qu'il avoit pour Philippe, ne fût pas l'effet de la corruption. *Legat. vj.*

[c] Cette conférence se passa à l'entrée de la vallée de Tempé, la quatrieme année de l'olympiade cxlv.

[d] *Car*

ment l'avenir. [d] Car Annibal, ce mortel ennemi des Romains, banni de son pays, s'étoit déja retiré auprès du roi Antiochus, [e] & le pressoit d'aller au-devant de la Fortune qui lui tendoit les mains, & Antiochus voyant sa puissance considérablement accrue par ses glorieux exploits, qui lui avoient fait donner le surnom de Grand, étoit de lui-même très-porté à aspirer à la monarchie universelle, & sur-tout à prendre les armes contre les Romains. [f] Si Flaminius n'avoit donc

[d] *Car Annibal, ce mortel ennemi des Romains, banni de son pays, s'étoit déja retiré auprès du roi Antiochus.*) Je croi que Plutarque se trompe ici, Annibal n'étoit pas encore à la cour d'Antiochus. La paix fut faite avec Philippe, & la liberté des Grecs publiée dans les jeux Isthmiques par la voix du héraut, la premiere année de l'olympiade cxlvj. sous le consulat de L. Furius Purpureo & de M. Cl. Marcellus; & ce ne fut que l'année suivante, sous le consulat de Caton & de Val. Flaccus, qu'Annibal voyant que les Romains avoient envoyé à Carthage trois ambassadeurs pour se plaindre de lui, se déroba secrettement la nuit, alla s'embarquer le lendemain matin près de Thapse, arriva le jour même à l'isle de Cercina, où il trouva quantité de vaisseaux marchands : on étoit alors au cœur de l'été. Pour empêcher que quelqu'un de ces marchands n'allât dire à Carthage qu'on l'avoit vû à Cercina, il leur donna à tous un grand repas, qu'il fit durer bien avant dans la nuit, jusqu'à ce qu'il trouva le moment favorable pour s'échapper. Il arriva à Tyr, où il ne séjourna que peu de jours, & navigea à Antioche. Il trouva qu'Antiochus en étoit parti; & après avoir été saluer son fils qui célébroit une grande fête à Daphné, il partit & arriva à Ephese, où il trouva Antiochus. Tite-Live, livre xxxiij.

[e] *Et le pressoit d'aller au-devant de la Fortune qui lui tendoit les mains.*) Car quelle conjoncture plus favorable pour attaquer les Romains, que pendant qu'ils avoient sur les bras Philippe, & que le mécontentement des Etoliens les portoit à prendre les armes contr'eux?

[f] *Si Flaminius n'avoit donc par sa grande prudence prévû*

donc par sa grande prudence prévu ce qui devoit arriver, qu'il n'eût pas promptement conclu cette paix, que la guerre contre Antiochus se fût jointe au milieu de la Grece à la guerre qu'on avoit contre Philippe, & que les deux plus grands & les plus puissans rois qu'il y eût alors, unis d'intérêts, se fussent élevés en même tems contre Rome, il est certain qu'elle se seroit trouvé encore engagée dans des combats & dans des dangers aussi grands que ceux qu'elle avoit eu à soûtenir dans les guerres contre Annibal. Mais Flaminius, en mettant si à propos cette paix comme un milieu entre ces deux guerres, & en finissant heureusement l'une avant que l'autre commençât, emporta d'un seul coup la derniere espérance de Philippe, & la premiere d'Antiochus.

Cependant les dix députés que le sénat envoyoit à Flaminius, arriverent en Grece, & selon les instructions qu'ils avoient reçûes, ils conseilloient à Flaminius de rendre la liberté à tous les Grecs, mais de retenir les villes de Corinthe, de Chalcis, & de Démétriade, & d'y mettre de bonnes garnisons pour s'en assurer contre Antiochus. Sur cela les Etoliens, grands artisans de calomnies & de séditions, effarouchent ces villes, & les portent à se mutiner. Ils vouloient que Flaminius déliât les fers de la Grece, car c'est ainsi que Philippe avoit accoûtumé

ce qui devoit arriver.) Selon Polybe, ce qui porta Flaminius à conclure la paix avec Philippe, ce fut qu'il avoit appris qu'Antiochus étoit parti de la Syrie avec une armée considérable, & qu'il s'avançoit vers l'Europe, & il craignit que Philippe ne profitât de cette conjoncture pour continuer la guerre.

c La

tumé d'appeller ces villes, & ils alloient demandant aux Grecs, *Si de ce qu'ils avoient un collier plus pesant, mais plus poli que celui d'autrefois, ils en étoient si ravis, & s'ils admiroient Flaminius comme leur bienfaicteur de ce que rompant les fers qu'ils avoient aux pieds, il les avoit attachés par le cou.* Flaminius au desespoir de ces criailleries, qu'il supportoit très-impatiemment, parla si fortement dans le conseil, qu'enfin il obtint que ces villes seroient délivrées de leurs garnisons, afin que la grace que les Grecs recevoient de lui, fût entiere & parfaite.

On étoit alors [g] sur le point de célebrer les jeux Isthmiques. Une infinité de gens étoient accourus de tous côtés pour voir ces jeux; car la Grece se voyant depuis quelque tems libre de guerres, en état de joüir d'une paix sûre & dans l'espérance d'une prochaine liberté, ne songeoit qu'à célébrer des fêtes. Le jour de l'assemblée, dès que le son de la trompette eut ordonné le silence, le héraut s'avançant au milieu, prononça à haute voix, *que le sénat de Rome, & Titus Quinctius Flaminius général des Romains avec le pouvoir consulaire, ayant défait en bataille le roi Philippe & les Macédoniens, délivroient de toutes garnisons & de tous impôts les Corinthiens, les Locriens, les Phociens, les Eubéens, les Achéens, les Phthiotes, les Magnésiens, les Thessaliens & les Perrhebes, qu'ils les déclaroient libres, & vouloient qu'ils gardassent leurs loix & leurs priviléges.*

D'abord tout le monde n'entendit pas ce que le héraut avoit dit, ou ne l'entendit pas assez distinctement. Tout le stade étoit plein de bruit & de confusion; on ne voyoit que des gens qui alloient

[g] La quatrieme année de l'olympiade cxlv.

infini, qui alloit l'environner dans un moment, & qu'il ne se fût promptement retiré pour se mettre à couvert, il n'auroit pû y résister, il auroit été étouffé sans doute, si grande étoit la foule de ceux qui s'empressoient autour de lui. Quand ils se furent lassés à crier autour de son pavillon jusqu'à la nuit, enfin ils prirent le parti de se retirer; & tous ceux qu'ils rencontroient parens, amis, & citoyens, ils les arrêtoient, se jettoient à leur cou, les baisoient, les embrassoient, & ils alloient souper ensemble & faire bonne chere.

Là se livrant encore plus à la joie, comme on peut penser, ils ne s'entretenoient que de la Grece. Ils rappelloient tous les grands combats qu'elle avoit entrepris pour la liberté : *Après avoir soûtenu tant de guerres*, disoient-ils, *cependant jamais sa valeur n'a reçu un si doux & si assuré loyer, que lorsque des étrangers sont venus combattre pour elle. C'est alors que sans avoir presque versé une goute de sang, & sans avoir perdu un seul homme qui l'ait plongée dans le deuil, elle a remporté le plus beau de tous les prix, & le plus digne d'être disputé par des hommes. La valeur & la prudence sont rares dans tous les tems, mais de toutes les vertus la plus rare c'est la justice. Les Agésilas, les Lysandres, les Nicias, les Alcibiades, ont bien sû conduire des guerres, & gagner des batailles par terre & par mer; mais de tourner tous ces grands succès à l'avantage des autres, c'est ce qu'ils n'ont jamais sû faire; au contraire, si l'on en excepte la bataille de Marathon, le combat naval de Salamine, la bataille de Platées, celle des Thermopyles, & les exploits de Cimon sur* [a] *l'Eurymédon, & autour de Cypre, toutes les batailles*

[a] Fleuve de la Pamphylie.

tailles que la Grece a données, elle les a données contre elle-même pour se voir réduite sous le joug; & tous les trophées qu'elle a érigés n'ont été que des monumens de ses malheurs & de sa honte. Car elle a ruiné toutes ses affaires par la méchanceté & par l'envie de ceux qui la conduisoient. Au lieu que des [i] *étrangers qui paroissent n'avoir plus avec nous qu'une bien petite étincelle, & des restes presque effacés d'une ancienne parenté, & de la part desquels la Grece ne pouvoit attendre que par une espece de miracle, la moindre grace, ni le moindre bienfait, sont venus d'eux-mêmes essuyer les plus grands travaux, & s'exposer aux dangers les plus terribles pour arracher la Grece à des maîtres difficiles & à des tyrans impitoyables, & pour la mettre en liberté.*

Voilà les réflexions que les Grecs faisoient sur l'état présent des affaires, & les effets répondoient à cette glorieuse proclamation; car dans le même tems Flaminius envoya Lentulus en Asie pour affranchir les [k] Bargyliens, Titillius [l] en Thrace pour délivrer les villes & les îles de cette contrée des garnisons de Philippe: Publius Villius s'embarqua pour aller s'aboucher avec Antiochus, & traiter avec lui de la liberté des Grecs qui lui étoient soûmis; & Flaminius étant passé à Chalcis, & de-là dans la Magnésie, ôta par-tout les garnisons, & rendit à tous les peuples leurs loix & leur police.

Quand il fut de retour à Argos, [m] il fut fait président des jeux Néméens. Il s'acquitta parfaitement

[i] Les Romains qui se disoient descendus des Grecs par Enée.

[k] Peuples de Carie.

[l] *Titillius*, Polybe & Tite Live l'appellent *L. Stertinius*.

[m] La seconde année de l'olympiade cxlvj.

n De

faitement de cet emploi, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter la célébrité & la magnificence de la fête, & fit publier encore dans ces jeux, comme il avoit fait dans les jeux Isthmiques, la liberté des Grecs par la voix du héraut. En visitant toutes les villes, il y établissoit de bonnes ordonnances, & y réformoit la justice, & rappelloit l'amitié & la concorde entre les citoyens, en appaisant les séditions & les querelles, & en faisant revenir les bannis, mille fois plus content de pouvoir par ses persuasions porter les Grecs à se réconcilier les uns avec les autres, & à vivre bien ensemble, qu'il ne l'avoit été d'avoir vaincu les Macédoniens, * de sorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçûs de lui.

On rapporte que le philosophe Xénocrate ayant été délivré un jour par l'orateur Lycurgue des mains des fermiers, qui le traînoient en prison pour lui faire payer la taille que les étrangers devoient au thrésor, & ayant rencontré bien-tôt après les fils de son libérateur, il leur dit : *Je paye avec usure à votre pere le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Mais la reconnoissance que les Grecs témoignerent à Flaminius & aux Romains pour tous les bienfaits qu'ils en avoient reçûs, n'aboutit pas seulement à les faire louer de tout le monde,

* *De sorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui.*) Quelle force de sens dans ces paroles! La liberté, qui est regardée comme le plus grand des biens, parut pourtant aux Grecs le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de Flamininus; car la liberté leur auroit été inutile, si la justice & la concorde n'eussent été rétablies parmi eux.

monde, elle servit encore infiniment à augmenter leur puissance, en obligeant tout le monde à se confier en eux & à s'abandonner à leur bonne foi. Car ils ne se contentoient pas de recevoir les généraux qu'ils leur envoyoient, ils les demandoient eux-mêmes, ils les appelloient, & se remettoient entre leurs mains. Et non-seulement les peuples & les villes, mais les princes & les rois mêmes, qui se plaignoient de l'injustice des rois voisins, avoient recours à eux & se mettoient sous leur protection & sauvegarde, de sorte qu'en peu de tems, par la faveur du ciel, toute la terre fut soûmise à leur domination.

Flaminius se glorifia de la liberté qu'il avoit donnée à la Grece plus que de tous ses autres exploits; car il consacra dans le temple de Delphes plusieurs boucliers d'argent, & son propre bouclier, & mit au bas cette inscription en vers grecs : *Braves jumeaux, fils de Jupiter, Tyndarides, rois de Sparte, qui vous plaisez à dompter des chevaux, Flaminius de la race d'Enée, vous consacre cette offrande, après avoir rendu aux Grecs leur ancienne liberté.* Il consacra aussi à Apollon une couronne d'or avec cette inscription aussi en vers grecs : *Fils de Latone, voici la couronne d'or qu'a mise sur vos cheveux immortels le magnanime général des descendans d'Enée. Grand Dieu, accordez donc au divin Flaminius la gloire que méritent sa force, son courage, & ses grands exploits.*

La ville de Corinthe a eu deux fois l'honneur de servir de théatre à la publication de la liberté des Grecs. La premiere fois, lorsque Flaminius fit faire la proclamation dont nous venons de parler, & la seconde fois de notre tems, lorsque Néron se trouvant à Corinthe, comme

on

on se préparoit à célébrer les jeux Isthmiques, déclara les Grecs libres, & leur rendit leurs priviléges & leurs loix. Flaminius fit la publication par la voix d'un héraut, au lieu que Néron la fit lui-même à la fin d'un discours qu'il prononça sur son tribunal au milieu de l'assemblée. Mais cette derniere est postérieure à la premiere de plus de deux cent cinquante ans °.

Après cette grande action Flaminius entreprit la plus belle & la plus juste de toutes les guerres contre Nabis, le plus injuste & le plus cruel des tyrans, qui tenoit Lacédémone dans une dure servitude. Mais la fin ne répondit point aux grandes espérances qu'on avoit conçûes de lui; car pouvant le prendre prisonnier, il ne le voulut pas, & lui accorda la paix, abandonnant ainsi les intérêts de Sparte, & la laissant indignement opprimée sous le joug du tyran, ᵖ soit qu'il craignît que si la guerre traînoit en longueur,

° Elle lui est postérieure de deux cens soixante-trois ans.

ᵖ *Soit qu'il craignît que si la guerre traînoit en longueur, un nouveau général ne vînt.*) Tite-Live touche cette raison, mais il en rapporte d'autres qui font plus d'honneur à Flamininus, & il est juste que la grandeur de ce personnage fasse pancher notre jugement de ce dernier côté. L'hyver approchoit, il falloit faire le siege de Lacédémone, qui pouvoit être fort long; le pays ennemi ne fournissoit rien, car on y avoit fait le dégât; il falloit donc faire venir des vivres de loin, & les convois étoient difficiles. D'ailleurs Vilius, qui revenoit de la cour d'Antiochus, rapporportoit que la paix avec ce prince n'étoit pas trop sûre, & qu'il étoit déja passé en Europe avec une flotte & une armée de terre plus forte qu'auparavant. S'il étoit donc arrivé pendant que les Romains auroient été occupés au siege de Lacédémone, quelles troupes auroit-on opposées à un roi si puissant? Tite-Live, livre xxxjv. 33. 34.

gueur, un nouveau général ne vînt de Rome lui succéder & lui ravir toute sa gloire, soit qu'il y eût été porté par les mouvemens d'une secrete envie, & d'une violente jalousie qu'allumoient en lui les honneurs que l'on rendoit à Philopœmen. Car ce personnage ayant fait voir dans toutes les autres occasions qu'il étoit grand capitaine, avoit sur-tout donné dans cette guerre contre Nabis, des preuves admirables de son courage & de sa capacité. C'est pourquoi les Grecs lui rendoient les mêmes respects, & lui faisoient dans les assemblées & dans les théatres les mêmes honneurs, qu'à Flaminius. De quoi Flaminius étoit extrêmement blessé; car il prétendoit qu'un simple homme d'Arcadie, qui n'avoit jamais commandé que dans de petites guerres sur les frontieres de son pays, ne devoit pas être si honoré & si admiré, qu'un consul Romain qui étoit venu faire la guerre pour le salut de toute la Grece. Cependant Flaminius ne manquoit pas de raisons pour justifier en cela sa conduite; car il disoit *qu'il n'avoit terminé cette guerre*, ¶ *que parce qu'il voyoit qu'il ne pouvoit absolument ruiner & perdre le tyran, sans causer de très-grands maux à tous les Spartiates.* De

¶ *Que parce qu'il voyoit qu'il ne pouvoit absolument ruiner & perdre le tyran, sans causer de très-grands maux aux Spartiates.*) Tite-Live emploie aussi cette raison. Flamininus avouoit lui-même, dit-il, qu'il n'auroit pas fallu prêter l'oreille à cette paix, si on avoit pû la rejetter sans ruiner entiérement Lacédémone. Mais que comme cette guerre ne pouvoit se terminer sans la perte entiere de cette ville, il avoit cru qu'il valoit mieux y laisser le tyran entiérement affoibli & après lui avoir ôté tout moyen de nuire, que de le faire mourir par des remedes trop forts & qu'elle ne pouvoit supporter, & de ne lui laisser que la consolation de n'avoir péri que pour recouvrer sa liberté.

De tous les honneurs que les Grecs lui décernerent pour lui marquer leur reconnoiſſance, & qui furent très-grands & en très-grand nombre, il n'y en eut qu'un ſeul qui parut égaler ſes bienfaits; ce fut un préſent qu'ils lui firent, & qui lui fut plus cher que tout ce qu'ils avoient fait pour lui, & voici quel fut ce préſent. De tous les Romains qui avoient été faits priſonniers dans les batailles que Rome avoit perdues contre Annibal pendant la ſeconde guerre punique, la plûpart avoient été vendus & diſperſés dans toutes les parties du monde, où ils gémiſſoient dans l'eſclavage. Il y en avoit en Grece environ douze cent, objet toûjours digne de pitié pour le changement de leur fortune, mais plus digne encore dans cette conjoncture où ſe trouvant les uns avec leurs fils, les autres avec leurs freres, ceux-ci avec leurs amis, ceux-là avec leurs compagnons & leurs citoyens, ils les voyoient libres, & ils ſe voyoient eſclaves; ils les voyoient victorieux, & ils ſe voyoient vaincus & priſonniers. Flaminius, quelque touché qu'il fût de leur malheur, ne voulut pas les ôter par force à leurs maîtres. Mais les Grecs les ayant rachetés à cinq mines [r] par tête, & les ayant tous raſſemblés, ils lui en firent préſent, comme il alloit s'embarquer pour s'en retourner à Rome; de ſorte qu'il fit ſon voyage plein de ſatisfaction & de joie, de voir ſes belles actions honorées d'une récompenſe ſi belle & ſi convenable à un grand perſonnage qui aimoit ſa patrie & ſes citoyens. Auſſi ce fut cela qui rendit ſon triomphe plus célebre & plus

[r] A deux cent cinquante livres, ainſi ces douze cent montoient à la ſomme de trois cent mille livres.

s Ils

plus éclatant ; car ces pauvres gens firent en cette occasion ce que font tous les esclaves quand on les met en liberté ; [s] ils se firent raser la tête, prirent des bonnets, & en cet état ils suivirent le char de Flaminius le jour de son triomphe.

Les dépouilles que l'on portoit en pompe, augmentoient la beauté du spectacle. Parmi ces dépouilles on voyoit des casques Grecs, des targes & des piques Macédoniennes, & une grande quantité d'or & d'argent. Car Itanus [t] écrit que dans ce triomphe [u] on passa en revue trois mille sept cent treize livres pesant d'or en lingots, & quarante-trois mille deux cent soixante-dix livres d'argent, & quatorze mille cinq cent quatorze pieces d'or monnoyé, appellées philippes, sans compter les mille talens que Philippe devoit payer ; il est vrai que dans la suite les Romains remirent ces mille talens à ce prince à la priere & à la sollicitation de Flaminius, le déclarerent leur allié, & lui rendirent son

[s] *Ils se firent raser la tête, prirent des bonnets.*) C'étoit la coûtume. C'est pourquoi Sosie dit dans la premiere scene de l'Amphitryon de Plaute,

Ut ego hodie raso capite calvus capiam pileum,

« Afin qu'aujourd'hui la tête » rase & chauve je prenne le » bonnet ». Cette cérémonie se faisoit à Rome dans le temple de la déesse Féronie, qui étoit la patrone des esclaves.

[t] Itanus, auteur inconnu.

[u] *On passa en revûe trois mille sept cent treize livres pesant d'or en lingots.*) La livre d'argent, comme je l'ai déja dit ailleurs, valoit cinquante livres de notre monnoie, & la livre d'or cinq cent, & le philippe valoit environ sept livres. Ainsi tout l'or & l'argent du triomphe de Flamininus montoit à la somme de quatre millions cent vingt-un mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit livres.

x Trois

son fils Démétrius, qui étoit en ôtage à Rome.

Quelque tems après *, le roi Antiochus, étant passé en Grece avec une grosse flotte & une puissante armée, sollicitoit les villes, & les portoit à quitter l'alliance des Romains, ou semoit de la division entre elles. Il étoit secondé & appuyé par les Etoliens, qui étoient ennemis des Romains depuis long-tems, & qui ne cherchoient qu'une occasion de faire éclater leur haine. Ils donnoient pour prétexte de la guerre, le dessein d'affranchir les Grecs qui n'avoient nul besoin d'être affranchis, puisqu'ils étoient déja libres, mais manquant d'un prétexte plus spécieux & mieux fondé, ils enseignoient au roi Antiochus à colorer du plus beau de tous les noms son injuste entreprise.

Les Romains, qui craignoient ce soulevement, & la grande réputation des forces de ce prince, envoyerent contre lui le consul Manius Acilius, y & lui donnerent Flaminius pour lieutenant à cause du grand respect que les Grecs avoient pour lui. Aussi il ne parut pas plûtôt, que ceux qui étoient demeurés fideles, il les rendit encore plus fermes dans le parti des Romains, & pour les autres, qui commençoient déja à se gâter, il réveilla dans leur esprit la mémoire de l'amitié qu'ils lui portoient, & s'en servit

* Trois ans après la paix faite avec Nabis, la premiere année de l'olymp. cxlvj.

y *Et lui donnerent Flaminius pour lieutenant.*) Plutarque prétend que les Romains donnerent au consul Manius Acilius, Titus Flamininus pour lieutenant; mais Tite-Live assûre que ce fut L. Quinctius Flamininus. Il ne se contente pas de le nommer par son nom, il le désigne encore par son consulat *Lucium Quinctium superioris anni consulem legari ad id bellum placuit.* xxxvj. 1.

z L'Apé-

servit comme d'un breuvage qu'un habile medecin donne à propos à ses malades au commencement de leur maladie. Par ce moyen il les guérit entierement, les ramena, & les empêcha de pousser plus loin leur faute. Il n'y en eut que très-peu qui lui échapperent, déja entiérement gagnés & corrompus par les Etoliens. Encore Flaminius, quelque aigri & irrité qu'il fût contre eux, ne laissa-t-il pas d'en avoir soin après la bataille. Car Antiochus, défait aux Thermopyles, ayant pris la fuite, & s'étant embarqué très-promptement pour se retirer en Asie, le consul Manius poursuivit les Etoliens, assiégea les uns en personne, & abandonna les autres en proie au roi Philippe. Voilà d'un côté les Dolopes & les Magnésiens, les Athamanes & les [1] Apérantes mal menés par le roi de Macédoine, & de l'autre côté le consul Manius, qui après avoir saccagé la ville d'Héraclée, assiégeoit les restes des Etoliens dans Naupacte. [a] Flaminius, saisi de compassion pour les Grecs, part du Péloponese sur un vaisseau, se rend auprès du consul devant Naupacte, [b] & commence d'abord par

[1] L'Apérantie, province de Thessalie.

[a] *Flaminius, saisi de compassion pour les Grecs, part du Péloponese.*) Il étoit à Chalcis dans l'Eubée. Il en partit sur ce que les Messéniens lui envoyerent des députés, pour lui dire qu'ils étoient prêts à lui remettre leur ville. Liv. xxxvj. 31.

[b] *Et commence d'abord par le grander de ce qu'après avoir vaincu, il laisse remporter à Philippe le prix de sa victoire.*) *Manius Acilius*, lui dit-il, *ignorez-vous ce qui se passe? ou le sachant, pensez-vous que cela n'importe pas extrêmement à la république?* Ces paroles ayant excité l'attente du consul, qui lui dit, *que ne déclarez-vous ce que c'est? Ne voyez-vous pas*, continua Flamininus, *qu'après avoir défait Antiochus, vous consumez tout votre tems au siege*

par le gronder de ce qu'après avoir vaincu il laisse remporter à Philippe le prix de sa victoire, & tout l'avantage de cette guerre ; car pendant que pour satisfaire sa colere & sa vengeance, il s'amuse & se consume devant une seule place, le Macédonien va subjuguant plusieurs nations entieres & plusieurs rois.

Dès que les assiégés le virent de dessus leurs murailles, ils se mirent à l'appeller, à lui tendre les mains, & à le prier de leur être favorable. Flaminius ne leur répondit rien ; mais s'étant tourné, il versa des larmes & se retira. Quelques jours après il parla encore à Manius, & ayant enfin calmé sa colere, il fit tant auprès de lui, qu'il l'obligea d'accorder une treve aux Etoliens, pendant laquelle ils pourroient envoyer des ambassadeurs à Rome pour tâcher d'obtenir quelques bonnes conditions. Mais il eut bien d'autres peines, & il lui fallut livrer bien d'autres combats quand il voulut intercéder pour les Chalcidiens auprès de Manius, qui étoit entré contre eux dans une furieuse colere, à cause du mariage qu'Antiochus avoit fait chez eux, la guerre déja commencée, mariage qui ne convenoit ni à son âge, ni au tems ; car ce prince déja

ge de deux places, lorsque l'année de votre commandement est prête à finir, & que cependant Philippe, qui n'a vû ni l'armée, ni les enseignes des ennemis, a déja subjugué non seulement des villes, mais des nations entieres, l'Athamanie, la Perthebie, l'Apérantie & la Dolopie. Or il n'est pas tant de notre intérêt que les forces des Etoliens soient diminuées, qu'il l'est que Philippe ne s'accroisse pas extrémement, & c'est une honte pour nous que vos soldats & vous, vous n'ayez pas encore pour prix de votre victoire, autant de villes que Philippe a déja de provinces. Live xxxvj. 34.

Ee

déja vieux, devenu amoureux d'une jeune personne la plus belle de tout le pays, & fille de Cléoptoleme, l'époufa ; ce qui porta les Chalcidiens, ravis de cette alliance, à embraffer fon parti avec beaucoup d'affection, & à lui livrer leur ville, comme une place d'armes très-commode pour cette guerre.

Antiochus donc, ayant perdu la bataille, s'enfuit à Chalcis, & prenant fa jeune femme, toutes fes richeffes, & tous fes amis, il s'embarqua pour paffer en Afie. Manius ne perdit point de tems ; plein de fureur il marcha contre les Chalcidiens. Flaminius le fuivit, ménageant tous les momens, & faifant tous fes efforts pour l'adoucir, & pour les excufer. Enfin à force de le prier, & de prier tous les officiers Romains, qui avoient le plus d'autorité dans l'armée & le plus de pouvoir fur fon efprit, il l'appaifa.

Les Chalcidiens, fauvés de ce grand danger par fon fecours, lui en marquerent leur reconnoiffance en lui dédiant, & en lui confacrant les plus beaux de leurs édifices publics, dont nous voyons encore les infcriptions. Sur la porte du lieu où les jeunes gens s'exercent, on lit : [c] *Le peuple a confacré ce Gymnafe à Titus & à Hercule.* D'un autre côté, fur le portail du temple appellé *Delphinion*, il y a, *Le peuple a confacré ce temple à Titus & à Apollon.* [d] Et encore de notre tems le

[c] *Le peuple a confacré ce gymnafe à Titus & à Hercule.*) Quel honneur pour Flamininus que fon nom fût mêlé avec les noms des dieux Sauveurs, comme Apollon & Hercule, & quel rafinement de reconnoiffance dans ces peuples !

[d] *Et encore de notre tems le peuple de Chalcis nomme un prêtre pour Flaminius.*) Voilà une reconnoiffance bien conftante, puifqu'elle duroit encore plus de deux cent foixante & dix ans après la mort de Flamininus.

le peuple de Chalcis nomme un prêtre pour Flaminius, & dans les sacrifices qu'on lui fait, dès que les libations sont finies, on chante un cantique fait en son honneur. Nous ne le rapporterons pas ici tout entier, car il est fort long, & nous nous contenterons d'en rapporter la fin : *Nous honorons la fidélité des Romains, cette fidélité toûjours pure & sans tache, & nous nous obligeons par les sermens les plus inviolables d'y répondre par un fidele attachement. Filles du Ciel, divines muses, chantez le grand Jupiter, chantez Rome & Titus, chantez la fidélité des Romains. O Apollon, divinité secourable ! O Titus, notre Dieu tutelaire, & notre sauveur !*

Tous les autres Grecs lui rendoient de même des honneurs dignes de lui ; & ce qui montre bien que ces honneurs étoient très-véritables, & qu'ils partoient du fond du cœur, sans que la flaterie y eût aucune part, c'est l'unanimité merveilleuse avec laquelle tout le monde concouroit à les lui rendre, à cause de la douceur de ses mœurs. Car il avoit une bonté naturelle qu'on ne peut trop louer ; & s'il lui est arrivé quelquefois d'avoir des démêlés avec quelqu'un pour des affaires, ou pour quelque point d'honneur, comme avec Philopœmen & avec Diophane, général des Achéens ; il n'étoit pourtant jamais fâcheux ni aigre, & ne poussoit jamais sa colere jusqu'aux effets, mais elle aboutissoit seulement à quelque franchise de discours qu'autorise même la liberté qui doit régner dans les conseils & dans les délibérations publiques. Il n'y avoit donc personne qui pût le trouver amer & vindicatif, mais la plûpart des gens le trouvoient trop leger & trop prompt à se mettre en colere. Du reste c'étoit un homme d'un com-

merce

merce agréable, & d'une converſation, non-ſeulement très-gracieuſe, mais aiguiſée de beaucoup de vivacité & de ſel. Voyant un jour que les Achéens penſoient à ſe rendre maîtres de l'ile de Zacynthe, pour les en détourner, il leur dit, *que ſi jamais ils s'aviſoient de mettre la tête hors du Péloponeſe, ils courroient le même danger que les tortues qui mettent la tête hors de leur coquille.*

Dans la premiere conférence qu'il eut avec le roi Philippe pour traiter de la paix, Philippe lui ayant dit, *Flaminius, vous êtes venu bien accompagné, & moi je ſuis venu ſeul. Je le penſe bien*, lui répondit vivement Flaminius, *vous y avez mis bon ordre*, [e] *car vous vous êtes défait de tous vos parens & de tous vos amis.* Dinocrate le Meſſénien s'étant ennivré un jour à Rome dans un feſtin, ſe mit à danſer déguiſé en femme, & le lendemain il prioit Flaminius de lui aider dans le deſſein qu'il avoit de porter ceux de Meſſene à quitter l'alliance des Achéens. Flaminius lui répondit : *J'y penſerai, mais je m'étonne qu'ayant dans la tête de ſi grandes entrepriſes, tu puiſſes danſer & chanter à un feſtin.*

Le roi Antiochus avoit envoyé aux Achéens des ambaſſadeurs pour tâcher de les obliger à quitter le parti des Romains. Ces ambaſſadeurs, admis à leur premiere audience, étaloient le grand nombre des troupes du roi leur maître; &, pour les faire paroître davantage, ils les comptoient par tous leurs différens noms. Sur quoi Flaminius, prenant la parole, dit : *Que, ſoupant*

[e] *Car vous vous êtes défait de tous vos parens & de tous vos amis.*) Philippe en avoit fait mourir un très-grand nombre; & il étoit ſi féroce dans ſa cruauté, qu'il exterminoit des familles entieres.

soupant un soir chez un de ses hôtes, il gronda de la quantité de viandes qu'on lui servoit; qu'il lui dit qu'il s'étonnoit comment il avoit pû faire une provision si grande de tant de différens mets, & que son hôte lui répondit, que cette grande quantité de viandes ne devoit pas lui faire de la peine; car, dit-il, *ce sont toutes viandes de cochon diversifiées par l'apprêt & par la sauffe. Je vous dis de même, Seigneurs Achéens, que cette grande quantité de troupes d'Antiochus ne vous étonne point & ne vous fasse point de peine; ces lanciers, ces piquiers, ces rondachers, ces fantassins qu'on fait sonner à vos oreilles, ce sont toutes troupes Syriennes, diversifiées par leurs petites armes, dont vous ne devez pas faire grand cas.*

Après toutes ses grandes actions qu'il avoit faites en Grece & dans la guerre contre Antiochus, il fut élu censeur [f]. Cette charge est la plus grande dignité, & en quelque façon le comble [g] des honneurs où puisse s'élever un citoyen Romain dans sa république. On lui donna pour collegue le fils de Marcellus qui avoit été cinq fois consul. Ils chasserent du sénat quatre sénateurs qui n'étoient pas des familles les plus notables, & ils donnerent le droit de bourgeoisie à tous ceux qui se présenterent pour se faire enregistrer, pourvû qu'ils fussent nés de pere & de mere libres. Ils furent forcés à cela par le tribun du peuple, nommé Térentius Culéo, qui, pour insulter à la noblesse, persuada au peuple de l'ordonner.

Dans ce tems-là les deux personnages les plus célebres & les plus puissans de Rome, Scipion l'Afriquain, & Caton, étoient ennemis décla-

[f] La troisieme année de l'olympiade cxlvij.

[g] Voyez la vie de Caton.

[h] Plu.

déclarés. Flaminius nomma Scipion prince du sénat, comme le premier & le plus homme de bien de la république, & rompit entiérement avec Caton. Et voici l'accident qui causa cette rupture : Flaminius avoit un frere nommé Lucius Quinctius Flaminius, qui ne lui ressembloit en aucune maniere ; car il étoit si adonné à ses plaisirs & si plongé dans les plus infames débauches, qu'il fouloit aux pieds toute sorte de bienséance & d'honnêteté. Il avoit avec lui un jeune garçon dont il étoit amoureux, & qu'il menoit par-tout quand il alloit à la tête des armées, ou commander dans les provinces. Un jour [h], dans un festin, ce jeune garçon, pour se faire valoir & pour lui faire sa cour, lui dit qu'il l'aimoit si éperduement que, pour le suivre, il avoit quitté le spectacle d'un combat de gladiateurs, quoiqu'il n'eût jamais vû tuer aucun homme, & qu'il souhaitât passionnément de le voir ; mais qu'il avoit beaucoup mieux aimé lui faire plaisir, que de s'en faire à lui-même. Lucius, ravi de cette marque de passion, lui dit : *Il n'y a rien de perdu, j'y suppléerai & ton envie va être satisfaite.* En même tems il ordonna qu'on tirât des prisons un des criminels condamnés à mort & qu'on l'amenât dans la salle ; & ayant fait venir l'exécuteur, il lui commanda de lui couper la tête, ce qui fut exécuté. Valérius Antias écrit que ce fut pour une jeune fille, & non pour un jeune garçon, qu'il fit cette horrible galanterie. Et Tite-Live [i] assûre que Caton lui-même, dans le premier livre

[h] Plutarque a déja conté cette histoire dans la vie de Caton.

[i] Voyez Tite-Live, livre xxxjx. 42. où il rapporte même ce que Plutarque raconte de Valérius Antias.

livre de ses histoires, a écrit qu'un transfuge Gaulois étant venu dans ce moment-là à sa porte avec sa femme & ses enfans, Lucius le fit entrer sur l'heure dans la salle du festin, & qu'il le tua lui-même de sa propre main pour donner à ce jeune garçon le plaisir de ce spectacle. Mais il y a de l'apparence que Caton n'a écrit cette circonstance que pour rendre son accusation plus forte en aggravant le crime de Lucius. Car que ce malheureux fût, non un transfuge, mais un prisonnier, & un prisonnier condamné à mort, c'est ce que la plûpart des auteurs assûrent, & entr'autres Ciceron, dans son traité de la vieillesse, où il fait parler Caton lui-même qui le dit en termes exprès.

Ce fut sur cela que Caton, étant censeur & purgeant le sénat, chassa de cette assemblée Lucius, malgré sa dignité consulaire, & quoique la honte de cet affront réjaillit aussi sur son frere Titus. Voilà pourquoi ces deux freres, dans un état très-humilié & fondant en larmes, s'adresserent au peuple pour demander que Caton fût obligé de venir rendre compte des raisons qui l'avoient porté à plonger une maison si illustre dans une si grande infamie. Leur demande parut juste. Caton ne recula point; il se présenta sans autre délai sur la place; & étant monté sur son tribunal avec son collegue, il demanda tout haut à Titus *s'il n'avoit aucune connoissance de ce festin.* Titus ayant dit qu'il n'en avoit aucune, alors Caton déduisit tout ce qui s'y étoit passé; & après avoir fini, il déféra le serment à Lucius s'il vouloit soûtenir que, dans tout ce qu'il avoit dit, il eût avancé quelque chose qui ne fût pas véritable. Lucius garda le silence; & alors le peuple jugea qu'il avoit mérité cette note d'infamie, &

accom-

accompagna Caton honorablement jusqu'à sa maison.

Titus, affligé du malheur de son frere, se ligua avec ceux qui haïssoient déjà Caton; & par ce moyen, s'étant rendu le plus fort dans le sénat, il fit casser tous les baux, tous les arrentemens & tous les marchés qu'il avoit faits au nom de la république, & lui suscita à lui-même une infinité de procès & de procès considérables. En quoi je ne sai s'il fit en homme sage & en bon politique de lever ainsi l'étendard & de se porter en implacable ennemi contre un magistrat qui faisoit le devoir de sa charge, & contre un très-bon citoyen; pour un homme de sa maison véritablement, mais qui étoit indigne d'en être, & qui s'étoit attiré l'affront qu'on lui avoit fait. Cependant quelques jours après, le peuple étant assemblé dans le théatre pour voir des jeux, & le sénat étant assis à son ordinaire dans l'endroit le plus honorable, on apperçut Lucius qui s'étoit placé dans les derniers rangs comme un homme accablé du poids de son ignominie. Cet état d'hmiliation fit pitié au peuple, il ne put soûtenir cette vûe; il se mit à lui crier qu'il avançât, & ne cessa de crier qu'après qu'il fut assis parmi les consulaires qui lui firent place.

L'ambition naturelle de Flaminius fut généralement applaudie pendant qu'elle eut de quoi se nourrir & s'exercer dans les guerres dont nous venons de parler; car même on vit avec plaisir qu'après son consulat il voulut être tribun de soldats, sans que personne exigeât cela de lui. Mais après que son grand âge l'eut mis hors d'état d'avoir ni charge ni commandement, [k] il fut fort

[k] *Il fut fort blâmé de ce que dans ce reste de vie, qui n'est plus*

fort blâmé de ce que, dans ce reste de vie qui n'est plus propre aux affaires, il n'avoit pû se contenir, & qu'il s'étoit laissé emporter à cet amour forcené de réputation & à cette passion de jeune homme toûjours déplacée dans les vieillards.

Ce fut de cette ambition demesurée que vint cet acharnement qu'il eut contre Annibal, & qui

plus propre aux affaires, il n'avoit pû se contenir.) Je suis surpris de ce jugement de Plutarque; ne diroit-on pas que Flaminius avoit alors quatre-vingt ans? Cependant quand il alla en ambassade vers Prusias, & qu'il demanda si instamment la mort d'Annibal, qui lui fut accordée, il n'avoit pas quarante-quatre ans, car il étoit né la premiere année de l'olympiade cxxxviij. & Annibal se fit mourir la premiere année de l'olympiade cxljx. il n'y a donc que onze olympiades entre deux, c'est-à-dire 44. ans. A cet âge n'est on plus en état de se mêler d'affaires & de servir son pays? & le sénat ne l'envoye-t-il pas en ambassade vers Prusias? Il le croyoit donc propre aux affaires. Ce que Plutarque dit ici est d'autant plus surprenant, que dans plusieurs endroits de ses ouvrages, il enseigne qu'il n'y a point d'âge qui dispense un homme de bien de s'entremettre des affaires publiques; & c'est dans cette vûe même qu'il a fait le beau traité, *Si l'homme d'âge doit se mêler du gouvernement*, où il fait voir que c'est un tombeau très-glorieux, pour y être inhumé honorablement, en ajoûtant à sa mort la gloire de toute sa vie. Ce seroit une chose bien déplorable qu'un homme renonçât aux affaires publiques, lorsque l'âge a fortifié sa prudence & augmenté son expérience, & l'a rendu par-là plus capable de bien servir son pays. Il faut nécessairement que Plutarque n'ait pas pris garde d'assez près au tems, & qu'il ait reculé de plusieurs années cette ambassade de Flaminius; & ce qui le prouve, c'est ce qu'il vient de dire: *après que son grand âge l'eut mis hors d'état d'avoir ni charge ni commandement*. Ce n'est pas par l'âge que cet acharnement de Flamininus contre Annibal fut blâmé, mais par sa cruauté & par son indignité.

qui lui attira le blâme & la haine de tout le monde. Car Annibal, s'étant dérobé secrettement de Carthage, s'étoit retiré auprès d'Antiochus; mais Antiochus ayant été défait en Phrygie, & ayant accepté avec grande joie les conditions de paix qu'on lui offrit, Annibal fut encore obligé de s'enfuir. Il fut long tems errant de côté & d'autre, & enfin il s'arrêta en Bithynie à la cour du roi Prusias. Les Romains n'ignoroient pas sa retraite, mais ils faisoient semblant de ne la pas voir, le méprisant à cause de sa foiblesse & de sa vieillesse, & le regardant comme un homme que la Fortune avoit entiérement renversé.

Dans ce tems-là, Flaminius, envoyé en ambassade auprès de Prusias par le sénat pour quelques autres affaires, trouva Annibal à cette cour, & ne put souffrir qu'il fût en vie. Prusias s'employa fortement pour lui, priant, conjurant & pressant Flaminius d'avoir pitié de ce vieillard, son ami, son suppliant, son hôte. Jamais Flaminius ne se laissa fléchir & demanda toûjours sa mort.

Il y avoit sur la mort d'Annibal un ancien oracle qui disoit : *La terre Lybisse engloutira le corps d'Annibal.* Les Carthaginois ne doutoient point que l'oracle ne parlât de la Lybie, & qu'il ne lui prédît qu'il seroit enterré à Carthage où vraisemblablement il devoit finir ses jours. Mais dans la Bithynie, assez près de la mer, il y a un petit canton sablonneux avec une petite bourgade appellée *Libyssa.* C'étoit là qu'Annibal faisoit sa demeure ordinaire; & comme il connoissoit le peu de fermeté & la timidité de Prusias, & qu'il craignoit toûjours les Romains, il avoit pratiqué de longue main sous terre sept conduits qui répondoient tous à sa maison, & qui,

prenant

prenant tous de différens côtés ,alloient aboutir fort loin par des issues imperceptibles.

Il ne fut pas plûtôt informé de l'ordre que Flaminius avoit donné à Prusias, qu'il chercha à se sauver par ces souterrains ; mais étant tombé entre les mains des gardes du roi qu'on avoit disposés pour l'observer, il résolut de se faire mourir. Quelques auteurs rapportent qu'ayant entortillé son manteau autour de son cou, il ordonna à un de ses esclaves d'appuyer son genou contre son dos, de tirer ce manteau de toute sa force, & en le tirant de le tordre jusquà ce qu'il l'eût entiérement étouffé. Il y en a d'autres qui asšûrent que, suivant les exemples de Thémistocle & de Midas, il but du sang de taureau. Mais Tite-Live écrit [l] qu'ayant sur lui du poison, il en composa un breuvage, & que prenant la coupe il dit : *Délivrons les Romains de leur inquiétude & de leur frayeur, ils ont trouvé trop long & trop dangereux d'attendre la mort naturelle d'un vieillard qu'ils haïssent. Certainement Titus ne remportera pas en cette occasion une victoire digne de lui être enviée, ni qui réponde à la gloire de ses devanciers qui, dans la guerre contre Pyrrhus, envoyerent avertir cet ennemi puissant & victorieux qu'il se tînt sur ses gardes, parce qu'on avoit résolu de l'empoisonner.*

C'est ainsi qu'on asšûre que mourut Annibal. Quand la nouvelle de sa mort fut portée au sénat, la plûpart des sénateurs trouverent Flaminius trop odieux, trop excessif dans ses précautions & dans ses craintes, & trop cruel d'avoir fait mourir Annibal qu'on laissoit vivre par pitié, vaincu & matté qu'il étoit par l'âge & par ses infortunes, comme un oiseau que la vieillesse a dépouillé

[l] Livre xxxjx. 51. où il raconte toute cette histoire.

 [m] Cette

dépouillé de ſon beau plumage, & qu'on ne laiſſe pas de nourrir; & de l'avoir fait mourir de ſa ſeule autorité, ſans que perſonne lui en eût donné l'ordre, & ſeulement par une convoitiſe de gloire, pour remporter dans la ſuite des tems le glorieux titre d'auteur de la mort d'Annibal. Et rappellant à ce ſujet la douceur & la magnanimité de Scipion l'Africain, ils admiroient davantage ce grand homme qui, après avoir défait en Libye cet ennemi juſques-là invincible & encore ſi redoutable aux Romains, ne le chaſſa point de ſon pays & ne le demanda point à ſes citoyens; mais, comme il l'avoit déjà favorablement reçû & fort bien traité dans une conférence qu'il eut avec lui avant le combat, il le traita de même après ſa défaite; & dans les conditions de paix qu'il lui accorda, il ne propoſa rien contre lui & n'inſulta point à ſon infortune.

On rapporte qu'ils s'aboucherent [m] une autre fois à Epheſe, & que, ſe promenant enſemble, Annibal prit toûjours la place d'honneur, comme lui appartenant de droit à cauſe de ſa dignité; que Scipion le ſouffrit ſans mot dire, & continua de ſe promener bonnement & ſimplement; qu'enſuite la converſation étant tombée ſur les généraux d'armée, Annibal avança que de tous les capitaines Alexandre étoit le premier, Pyrrhus le ſecond, & lui le troiſieme; que Scipion, en ſouriant, lui dit: *Que ſeroit-ce donc ſi je ne vous avois pas vaincu? Oh! Scipion,* repartit Annibal, *ſi vous ne m'aviez pas vaincu, je ne me nommerois pas le troiſiéme, je me nommerois le premier.* Ainſi

[m] Cette converſation ſe paſſa la quatrieme année de l'olympiade cxlvj.

Ainsi la plûpart, rapportant & admirant ces grandes actions de Scipion, blâmoient encore davantage Flaminius d'avoir porté ses mains sur un cadavre qui n'appartenoit point aux Romains. Il y en avoit pourtant qui louoient cette action & qui disoient : *Qu'Annibal, pendant qu'il vivoit, étoit un feu caché qui n'attendoit que quelqu'un qui le soufflât ; que ce n'étoit ni son corps ni son bras qui étoient redoutables aux Romains pendant la vigueur de son âge, mais que c'étoient sa grande capacité & son expérience jointes à cette animosité naturelle & à cette haine invéterée qu'il avoit contr'eux, & dont la caducité ne diminue jamais la violence ; car le naturel persévere & domine toûjours dans les mœurs ; que la fortune ne demeure pas toûjours la même, & que, changeant continuellement, elle invite par de nouvelles espérances à de nouvelles entreprises ceux qui, par la haine qu'ils nous portent, n'ont jamais cessé de nous faire la guerre dans leur cœur.*

Ce qui arriva dans la suite servit encore davantage à justifier Flaminius ; car, d'un côté, on vit un Aristonicus, fils de la fille d'un joueur de lyre, remplir l'Asie de séditions & de guerres pour la gloire d'Eumenes dont il étoit fils naturel ; & de l'autre côté, on vit Mithridate, après tous les grands coups que Sylla & Fimbria lui avoient portés, après la perte de tant de batailles & après la mort de tant de ses capitaines qui avoient péri dans les combats, se relever de toutes ses défaites & se remontrer encore plus formidable à Lucullus & par terre & par mer. Annibal n'étoit pas même si abattu ni si humilié que Marius : car il avoit encore un grand roi pour ami, il tiroit de lui de grandes pensions pour son entretien, il avoit de grandes relations avec la flotte & avec la cavalerie & l'infanterie

de ce prince ; au lieu que Marius étoit errant dans la Lybie où il mandioit ſon pain. Cependant les Romains, qui ne faiſoient que rire & ſe mocquer de ſa miſere, égorgés bientôt après & battus de verges au milieu de Rome, ſe virent obligés de ſe proſterner devant lui & d'en recevoir la loi ; tant il eſt vrai que dans cette vie rien de tout ce qui eſt préſent ne peut être regardé comme grand ni comme petit par rapport à l'avenir toujours incertain ; car l'homme eſt dans un continuel changement, & jamais il n'eſt dans un état fixe, & il ne ceſſe de changer que quand il ceſſe de vivre. C'eſt pourquoi il y a des auteurs qui aſsûrent que Flaminius ne fit pas cette action de ſa ſeule autorité, [n] mais qu'il fut envoyé en ambaſſade, avec Lucius Scipion, à la cour de Pruſias, uniquement pour demander la mort d'Annibal. Comme cette ambaſſade fut la derniere des actions mémorables de Flaminius, que l'hiſtoire ne nous apprend point qu'il ait rien fait de conſidérable depuis ce tems-là, ni pour la guerre ni pour la paix, & que nous ſavons ſeulement qu'il mourut dans ſa maiſon d'une mort naturelle & tranquille, il eſt tems de faire la comparaiſon.

[n] *Mais qu'il fut envoyé en ambaſſade avec L. Scipion à la cour de Pruſias, uniquement pour demander la mort d'Annibal.*) Tite-Live l'inſinue de même, & Annibal n'en doutoit point ; car il le dit en propres termes. *Hi legatum conſularem, qui auctor eſſet Pruſiæ per ſcelus occidendi hoſpitis, miſerunt.* xxxjx. 51.

Fin de la vie de Flaminius.



COM-

COMPARAISON
DE T. QUINCTIUS FLAMINIUS,
ET DE PHILOPŒMEN.

POUR ce qui regarde la grandeur des bienfaits dont la Grece a été comblée, ni Philopœmen, ni aucun des grands hommes de la même nation, plus illustres encore que Philopœmen, ne sont dignes d'être comparés à Flaminius. Car tous ces grands personnages étant Grecs ont fait la guerre aux Grecs ; [a] au lieu que Flaminius, n'étant point Grec, a fait la guerre pour les Grecs. [b] Et lorsque Philopœmen, désespérant de pouvoir secourir ses citoyens qui avoient sur les bras une furieuse guerre, & qui étoient réduits à la derniere extrémité, s'en alla en Crete, dans ce même tems-là, Flaminius, ayant défait le roi Philippe au milieu de la Grece, brisoit les fers de toutes les villes & de toutes les

[a] *Au lieu que Flaminius n'étant point grec, a fait la guerre pour les Grecs.*) Voilà une grande différence ; les capitaines Grecs ont fait la guerre aux Grecs, & un capitaine Romain fait la guerre pour les Grecs. Mais l'ambition de Rome ne peut-elle pas avoir quelque part à ces grandes actions de Flamininus ?

[b] *Et lorsque Philopœmen, desespérant de pouvoir secourir ses citoyens, s'en alla en Crete.*) Voici encore un grand avantage que Flamininus a sur Philopœmen, c'est que celui-ci quitta son pays pressé par une furieuse guerre, pour aller servir les Crétois, & que Flamininus quitta le sien pour aller délivrer les Grecs de servitude.

les nations Grecques, & leur rendoit la liberté.

Mais si l'on recherche les batailles de l'un & de l'autre, on trouvera que Philopœmen, étant général des Achéens, battit & tailla en pieces plus de Grecs, que Flaminius, en combattant pour les Grecs, ne défit & ne tua de Macédoniens. Et pour ce qui est de leurs défauts, l'un pécha par ambition, & l'autre par opiniâtreté; l'un fut prompt à se mettre en colere, & l'autre très-difficile à appaiser. Flaminius laissa à Philippe vaincu sa dignité royale & pardonna aux Etoliens; & Philopœmen, par un emportement de colere, ôta à sa patrie même beaucoup de bourgs & de villages qui étoient de son ressort, & par conséquent ses contribuables.

De plus, Titus demeuroit toûjours constamment ami de ceux à qui il avoit une fois fait du bien; & Philopœmen étoit toûjours prêt à rompre par colere avec son meilleur ami & à gâter & détruire toutes les graces qu'il lui avoit faites. En effet, après tous les biens dont il avoit comblé Lacédémone, il rasa ses murailles & ravagea tout son pays; & enfin il la changea toute entiere & renversa toute la forme de son gouvernement. Il semble même que, par un excès de colere & par un esprit de contention trop opiniâtre, il hâta sa mort lorsqu'il marcha mal-à-propos & trop chaudement contre Messene; au lieu de faire comme Titus, & de conduire son entreprise avec beaucoup de sens & de prudence, en prenant toutes les précautions nécessaires pour en assûrer le succès.

Que si l'on regarde au nombre des guerres qu'ils ont faites, & des trophées qu'ils ont érigés, l'expérience de Philopœmen paroîtra plus

nourrie & plus afsûrée & l'emportèra de beaucoup ; [c] car la guerre que Flaminius eut contre Philippe fut décidée en deux feuls combats ; au lieu que cette quantité de batailles, que Philopœmen a gagnées, ne laiffe aucun lieu à la Fortune de rien difputer à fa grande capacité.

Il y a plus encore, Flaminius acquit fa réputation en fe fervant de la puiffance de fa république qui étoit alors dans toute fa vigueur & dans toute fa force ; & Philopœmen cimenta la fienne dans le tems que la Grece étoit fur fon déclin. De forte que tous ces grands fuccès font pour celui-ci fon propre ouvrage, & pour l'autre l'ouvrage de tous les Romains ; car Titus eut l'avantage de commander de bonnes troupes, & Philopœmen eut la gloire de rendre bonnes celles qu'il commandoit.

Et quant à ce que tous les combats de Philopœmen ont été contre les Grecs, ce n'eft pas une marque de fon bonheur, mais une forte preuve de fa vertu & de fon courage ; car par-tout où toutes les autres chofes font égales, celui qui excelle n'excelle que par fa vertu. En effet, Philopœmen, ayant eu affaire contre les plus braves & les plus aguerris des Grecs, furmonta les plus rufés par fes fineffes & les plus vaillans par fon audace & par fon courage. Ajoûtez à cela que Titus

[c] *Car la guerre que Flaminius eut contre Philippe, fut décidée en deux feuls combats, au lieu que cette quantité de batailles.*) Il eft plus aifé que la fortune s'arroge quelque chofe en une ou deux occafions, qu'il ne l'eft qu'elle s'attribue la gloire de plufieurs fuccès. Le grand nombre de ces fuccès met en sûreté la capacité & l'expérience du capitaine ; la fortune eft trop volage & trop changeante pour mériter qu'on les mette fur fon compte.

d De

Titus gagna toutes ses batailles par les moyens qu'il avoit en main, en se servant de l'armure connue de son tems & de l'ordonnance qu'il avoit trouvé toute établie; & que Philopœmen gagna les siennes en changeant l'armure reçue & l'ordonnance qui étoit en usage. [d] De maniere que ce qui contribue le plus à remporter des victoires, fut imaginé & inventé par l'un, & seulement pratiqué & employé par l'autre.

Pour ce qui est des exploits personnels & des coups de main, il y en a plusieurs & de très-grands de Philopœmen, & pas un seul de Flaminius. Au contraire, on dit qu'un Etolien, nommé Archimede, raillant ce dernier, lui reprocha que dans une occasion, lorsque l'épée à la main il couroit contre les Macédoniens qui faisoient ferme & qui combattoient encore, au lieu de combattre, il s'étoit arrêté & faisoit aux dieux des prieres les mains levées vers le ciel.

D'ailleurs tout ce que Flaminius a fait de beau, il l'a fait pendant qu'il étoit ou général d'armée ou lieutenant; au lieu que Philopœmen ne s'est pas montré aux Achéens moins vertueux ni moins homme d'exécution, simple particulier, que lorsqu'il étoit à la tête des troupes. Car étant capitaine général, il chassa véritablement Nabis de Messene & délivra les Messéniens; mais n'étant que

[d] *De maniere que ce qui contribue le plus à remporter des victoires, fut imaginé & inventé par l'un, & seulement pratiqué & employé par l'autre.*) Or il n'est pas douteux que celui qui imagine, qui invente & qui change ce qui est défectueux, ne soit supérieur à celui qui ne fait que se servir de ce qui est déja tout établi & tout trouvé; mais on peut dire aussi que celui qui se sert de ce qui est déja trouvé, & qui n'y change rien, parce qu'il est très-bon, est louable de n'y rien changer.

e Mais

que ſimple particulier, il ferma la porte de Sparte au général Diophane & à Flaminius, & par cette audace il ſauva les Lacédémoniens. Auſſi étoit-il ſi fort né pour commander qu'il ſavoit non ſeulement commander ſelon les loix, [e] mais commander aux loix mêmes quand l'utilité publique le requéroit; car il croyoit devoir ne pas attendre que ceux qu'il devoit gouverner lui déféraſſent le commandement, & ſe ſervir d'eux quand l'occaſion le demandoit, [f] perſuadé que dans ces occaſions le véritable général n'eſt pas celui que le peuple choiſit, mais celui qui penſe le mieux pour le peuple.

Les actions de clémence & d'humanité que Titus fit en faveur des Grecs, ſont certainement glorieuſes & méritent de grandes louanges; mais les actes de fermeté & de conſtance, que Philopœmen fit contre les Romains pour le maintien de la liberté, ſont encore plus glorieux & plus dignes d'éloge; [g] car il eſt beaucoup plus aiſé

[e] *Mais commander aux loix mêmes, quand l'utilité publique le requéroit.*) Car c'étoit commander aux loix que de prendre de lui-même le commandement ſans attendre qu'il lui fût déferé par ſes citoyens. Ces occaſions ſont rares & ſingulieres, & il n'appartient pas à tout le monde d'imiter un exemple qui pourroit être très-dangereux.

[f] *Perſuadé que dans ces occaſions le véritable général n'eſt pas celui que le peuple choiſit, mais celui qui penſe le mieux pour le peuple.*) Autre principe qui pourroit être d'une dangereuſe conſéquence. Il n'y a qu'un grand homme de bien & un homme, qui, par de grandes actions, s'eſt acquis une autorité ſuffiſante, & a donné de fortes preuves de ſon amour & de ſa fidélité pour ſon pays, qui puiſſe le mettre en pratique, & les occaſions en ſont rares.

[g] *Car il eſt beaucoup plus aiſé de faire du bien aux foibles, qu'il ne l'eſt de nuire aux puiſſans, en s'oppoſant à leurs entrepriſes.*) Cela eſt certain. Les actes de fermeté &

aisé de faire du bien aux foibles, qu'il ne l'est de nuire aux puissans; en s'opposant à leurs entreprises. Après avoir comparé ces deux grands hommes; comme la différence qui est entr'eux est fort difficile à démêler, voyons [h] si, en donnant au Grec la couronne de l'expérience militaire & du grand art de commander, & au Romain celle de la bonté & de la justice, nous n'aurons pas porté un bon & équitable jugement.

& de constance que l'on fait contre les puissans en s'opposant à leurs entreprises injustes, sont mille fois plus glorieux & plus louables que la clémence & l'humanité que l'on déploie, en faisant du bien aux foibles & aux malheureux. Ce dernier est de l'homme, & l'autre est du héros.

[h] *Si en donnant au Grec la couronne de l'expérience militaire & un grand art de commander, & au Romain celle de la bonté & de la justice.)* Voilà un beau partage. Plutarque ne décide point entre ces deux grands hommes, & nous laisse la chose à juger; pour moi j'avoue que la couronne de la bonté & de la justice me paroît plus précieuse & plus desirable, que celle de l'expérience militaire & de l'art de commander. On ne porte celle ci qu'à certaines grandes fêtes, & trois ou quatre fois en toute la vie; & l'autre est un ornement de tous les jours, & que la mort même ne fait pas perdre.

Fin de la comp. de Flaminius & de Philopœmen.



TABLE

TABLE DES MATIERES

DU TOME CINQUIEME.

A

Comment

Les

D

Le

N

O

P

 Consacrés

R

S

Socrate,

T

V

X

Fin de la Table des Matieres du cinquieme Volume.



